MANUEL
DU JEUNE OFFICIER,
OU
ESSAI
SUR LA THÉORIE MILITAIRE.

PAR LE COMTE DE BACON.



A PARIS,

Rue Dauphine, près du Pont-Neuf.

Chez ALEXANDRE JOMBERT jeune, ſucceſſeur de CHARLES ANTOINE JOMBERT ſon pere, Libraire du Roi, pour l'artillerie & le génie.

M. DCC. LXXXII.

A SON ALTESSE SÉRÉNISSIME

MONSEIGNEUR

LE PRINCE DE CONDÉ,

PRINCE DU SANG,

COLONEL GÉNÉRAL DE L'INFANTERIE

FRANÇOISE ET ÉTRANGERE.

MONSEIGNEUR,

C'EST à l'héritier du nom & des vertus guerrieres du Grand Condé, que j'ose dédier le MANUEL DU JEUNE OFFICIER. Ce nom, qui mena tant de fois les François à la victoire, doit encore présider à un livre qui donne des leçons pour la mériter. Mais en l'offrant

à Votre Altesse Sérénissime, c'eſt faire remonter ce tribut vers ſa ſource : un Soldat formé ſous vos drapeaux, Monſeigneur, peut quelquefois être tenté de ſe regarder comme votre ouvrage ; il doit croire ſurtout que c'eût été tromper l'attente du Public, que de lui préſenter des leçons ſur l'art de la guerre, ſans l'appui de Votre Altesse Sérénissime. Si Elle daigne les recevoir favorablement & leur accorder ſon ſuffrage, je me féliciterai d'être encore utile à ma Patrie par mes veilles, après l'avoir été par mes ſervices.

Je ſuis avec un très profond reſpect,

MONSEIGNEUR,

De Votre Altesse Sérénissime,

Le très humble & très obéiſſant
Serviteur
Le Comte de Bacon.

AVANT-PROPOS.

EN écrivant ſur l'Art de la Guerre, je ne me ſuis point propoſé de ne donner au Public qu'un extrait de tout ce qu'on a déjà écrit ſur cet Art : cette maniere de faire un livre eſt très commode ; & c'eſt ſans doute cet avantage qui l'a ſi fort répandue. Objet de l'Ouvrage.

On diroit que la plupart des Auteurs n'ont d'autre projet que de rendre compte de leurs lectures, bien ou mal. Pour moi, j'oſe préſenter ici le réſultat de mes expériences particulieres ; mais je n'ai pas la préſomption de les donner ſans les appuyer d'autorités & de principes tirés des excellents Traités de Tactique que nous poſſédons. Si je réuſſis dans mon but, Son utilité. cet Abrégé ſoulagera la mémoire &

l'application d'un jeune Officier, qui ne peut avoir qu'une légere teinture des opérations de la Guerre.

Pour lui en rendre l'utilité plus présente, j'ai cité plusieurs faits récents qu'on a vus, ou dont on a entendu parler : j'ai laissé reposer les Héros de la Grece & de Rome ; ils me pardonneront de n'avoir pas toujours cru nécessaire de recourir à l'antiquité pour appuyer les principes d'un Art qui ne peuvent être les mêmes pour eux & pour nous : le peu de ressemblance de nos armées avec les leurs a produit nécessairement de grands changements dans notre Tactique ; & si ces Héros revenoient aujourd'hui ils trouveroient sans doute bien des choses à apprendre. Ils ne conduiroient point leur guerre offensive avec

Différence de la Tactique des Anciens avec la nôtre.

la même facilité : ils rencontreroient par-tout des armées aguerries & disciplinées, des Généraux en état de les commander ; ils verroient l'Europe entiere hérissée de Forts & de murs que leurs béliers ne battroient pas ; des feux croisés qui éclairciroient furieusement leurs Phalanges avant qu'elles fussent en état de choquer. Il est cependant incontestable que ces illustres Guerriers nous ont laissé de grands exemples à suivre : j'ajouterai même que, quoique notre maniere de fortifier, d'attaquer, de défendre nos Places de guerre, & de faire la guerre offensive & défensive, en rase campagne, soit totalement différente de la leur, à quelques détails près, ces Hommes extraordinaires, qui étoient doués d'un génie sublime &

d'un jugement incomparable, nous donneroient encore des préceptes ſur pluſieurs parties, & principalement ſur notre Tactique. L'Hiſtoire de leur temps, ſemée de traits politiques & militaires, aura toujours des droits à l'admiration des hommes, & ſera l'éternelle leçon des Rois & de ceux qui les ſervent.

Néceſſité d'entrer de bonne heure au ſervice.

Il eſt avantageux d'apprendre de bonne heure le métier des armes; il l'eſt ſur-tout à un Officier qui veut ſe diſtinguer dans cette brillante carriere, où le moindre faux pas intéreſſe tout un Etat: la ſcience doit précéder l'emploi; & il faut ſe rendre capable d'une choſe avant de l'entreprendre. Il eſt trop tard lorſqu'on eſt chargé d'une commiſſion difficile, & que les lumieres nous manquent, de

vouloir revenir à étudier ce qu'on auroit dû connoître déjà : on regrette alors le temps perdu ; l'exécution en souffre, &, après avoir marché dans les ténebres, on vient étaler au grand jour sa honte & ses repentirs.

Un Officier a outre cela des devoirs attachés à son caractere, je veux dire au rang qu'il occupe. Il ne doit jamais perdre de vue le grand principe de la subordination, qui est le ressort, &, si j'ose ainsi m'exprimer, l'ame de la guerre : il s'appliquera à gagner l'estime de ses supérieurs, l'amour & le respect de ses inférieurs : c'est un double lien qui donne de l'unité aux troupes, & ne fait de tant de corps qu'un seul corps. Il ne négligera pas l'exercice, qui est une partie si essentielle de son métier ; mais, Devoirs de l'Officier.

comme cette étude n'emporte que quelques heures dans la journée, il eſt indiſpenſable d'employer tant de moments précieux qui reſtent, & de s'occuper d'autres objets non moins eſſentiels.

En convenant qu'il ſeroit honteux d'ignorer le détail journalier du ſervice, je ne puis me diſpenſer de dire que celui qui n'a pas pouſſé ſes études plus loin, sût-il même tout le réglement par cœur, ſera fort embarraſſé lorſque dans le cours d'une campagne il ſe trouvera forcé d'agir d'après ſes propres lumieres. Il faut ſavoir porter ſa regle par-tout, l'aſſujettir aux lieux & aux circonſtances, & non pas vouloir tout ſoumettre à la regle.

L'expérience. Ceux qui n'ont que la Théorie pour guide, n'ont que de ſimples ſpécula-

tions qui peuvent les égarer quelquefois, parceque la Théorie ne peut suffire seule aux ruses, aux mouvements, aux retours brusques & inopinés, enfin à toutes les opérations accidentelles de la guerre. Si on y joint la pratique, alors on commence à voir par ses propres yeux; on marche avec plus de confiance; on agit avec plus de justesse. Car l'Expérience, qui est le complément de toute science, détruit les préjugés militaires, prévient l'âge, rectifie & forme le jugement, donne des regles plus sûres, fournit des ressources plus abondantes, & produit en nous cette fermeté d'esprit si nécessaire à la guerre, qui fait qu'on connoît & qu'on n'abandonne jamais ses avantages, qu'on les saisit avec précision,

qu'on sait se retirer avec honneur des occasions les plus périlleuses, & qu'on trouve facile & praticable ce que d'autres moins éclairés avoient cru impossible : c'est d'elle enfin que naissent la prudence, le sang-froid, le coup-d'œil : par elle le téméraire devient prévoyant, le timide plus confiant, & le présomptueux achete la modération & la sagesse ; ne sait-on pas que les plus grands Héros n'ont dû leurs succès qu'à l'expérience, & que cette expérience leur avoit coûté de longs travaux, & souvent même des fautes multipliées.

Réflexions sur le plan de l'Ouvrage.

Je dois craindre que plusieurs des articles de cet Ouvrage ne paroissent ennuyeux à ceux qui ne courent qu'après des choses extrêmement pi-

quantes par la nouveauté ou la hardieſſe : il n'en ſera pas de même de ceux qui cherchent l'inſtruction ; mon Livre pourra leur fournir quelques vues utiles ; & je ſerai trop dédommagé de mon travail. Si j'avois voulu y jetter plus de variété, & égayer mon ſujet, j'aurois pu tranſporter mes Lecteurs en Egypte, & leur préſenter en épiſodes quelques tableaux des guerres d'Aly-Bey, *quorum pars magna fui*. La comparaiſon que j'aurois faite de la Tactique des Turcs à la nôtre, auroit jetté un nouveau jour ſur cet ouvrage : je pouvois même l'enrichir de quelques deſcriptions hiſtoriques, & de la guerre, & du pays qui en a été le théâtre ; mais les occupations auxquelles je me livre aujourd'hui ne me

permettent pas, quant à présent, de suivre ce plan. Si le Public goûte cet Essai, je pourrai dans la suite y joindre des Mémoires sur Aly-Bey, ses projets, ses succès & ses revers. Cet homme, qui a si fort inquiété la Turquie, a fixé les regards de l'Europe.

Véritable utilité de l'Histoire.

Je dois finir cet Avant propos par une remarque sur l'étude & la véritable utilité de l'Histoire. Quand j'ai dit que je n'aurois pas recours aux Héros grecs ou romains, je n'ai point prétendu qu'un Militaire dût les perdre de vue. Ce sont des modeles qui élevent l'ame & la rendent capable de grandes choses: leur histoire est un tableau fidele, où la main du temps a peint les vices & les vertus, les fautes, les succès, les malheurs, les se-

crets les plus cachés de la politique & des ressorts des Empires : ces événements frappants qui ont changé ou fixé la destinée des Nations, les causes de leur grandeur & de leur décadence, sont toujours fondés, en partie du moins, sur leur état militaire.

En un mot, l'Histoire peut seule nous donner la science conjecturale, en nous découvrant les abîmes du cœur humain, qui a été le même dans tous les temps : par-tout on trouve les trahisons, les ruses, les feintes, les effets de l'ambition & de la jalousie ; par-tout les mêmes obstacles à détourner ou à surmonter : le passé devient le miroir du présent, & c'est avec les morts qu'on apprend à vivre avec les vivants.

On verra que je ne ſuis point entré dans les détails qui regardent le ſervice journalier, puiſqu'on peut s'en inſtruire dans le Réglement militaire, que tout Officier doit connoître.





ESSAI

SUR

LA THÉORIE MILITAIRE.

SI l'on vouloit donner à cet Eſſai le vernis philoſophique, au lieu de s'en tenir au ſimple ton de précepte, on pourroit, avant d'entrer en matiere, s'étendre ou ſe perdre ſi l'on veut, dans des recherches ſur l'origine & le droit de la Guerre; mais c'eſt moins de ce qui a été, ou de ce qui doit être, que de ce qui eſt, qu'il faut s'occuper ici. Je me contenterai de dire que les guerres & toutes les inſtitutions humaines ont leur origine dans le cœur de l'homme. Il n'eſt pas effectivement ſur la terre d'art ou de

Origine & droit de la Guerre.

science ou d'établissement, qui n'ait d'abord été à sa source un desir, un besoin. L'esprit d'industrie & l'expérience ont amené des moyens qu'avec le temps on a réduits en méthode. Cette marche est dans la nature. Si l'on en applique le principe à la guerre, on verra que le premier homme qui a convoité le bien d'un autre homme, que la premiere peuplade qui a voulu s'emparer du séjour d'une autre peuplade, ont tous commencé à s'attaquer avec plus ou moins de fureur, avec une adresse plus ou moins grande. Ils se sont attaqués avec les armes qu'ils avoient dans les mains, ou que leur génie avoit créées pour le moment.

Leur exemple a été l'unique droit de ceux qui les ont imités ; la loi du plus fort ou du plus adroit a gouverné cet univers d'un bout à l'autre ; & une Nation a été subjuguée par sa voisine, à-peu-près comme le mouton est dévoré par le loup.

Les hommes ont réduit en art leur guerre offensive & défensive : cette science, qui tour-à-tour trouble la terre, ou en assure le

repos en forçant des peuples qui ont tous les armes à la main, à ſe reſpecter mutuellement, cette ſcience eſt appellée *Tactique*. Mais avant qu'elle ſoit devenue ce qu'elle eſt aujourd'hui, quelles variations n'a-t-elle pas ſubies? On n'a pour s'en aſſurer qu'à ouvrir l'Hiſtoire: on y trouvera que les premiers chaſſeurs & les premiers guerriers, ne ſongeant qu'à attaquer, ſe donnerent pour armes offenſives des bâtons pointus, durcis au feu, que dans la ſuite on les garnit de fer, & qu'on les appella javelots & fleches: la Métallurgie ſe perfectionnant toujours, on fabriqua des haches, des épées; & pour armes défenſives, les caſques, les cuiraſſes, les corſelets, les boucliers de forme & de matiere différentes. Comme chacun ſe fourniſſoit ſes armes, rien n'étoit moins ſymmétrique que le coup-d'œil des armées: les plus riches étoient couverts de métaux brillants, tandis que le reſte des combattants, à demi nus, étoient armés de maſſues, de peaux de bêtes, de boucliers & de cuiraſſes faites de cuirs, d'os & d'é-

corces d'arbres. Les guerres n'étoient que de simples excursions, & finissoient par l'extinction du vaincu.

Tant que les villes ne furent qu'un amas de chaumieres, qu'on emportoit ou qu'on brûloit avec facilité, l'attaque des places fut comptée pour peu de chose. Mais bientôt, les hommes s'étant enfermés dans des murs, il fallut pour les battre, inventer cette foule de machines si lourdes, si compliquées, si dispendieuses : c'étoient de grands moyens produisant de petits effets; & les sieges devenoient éternels, à moins qu'on n'affamât les places. Il y eut dans la suite des peuples instruits, qui, outre la force du corps & la bonté des armes, employerent l'art des marches, des campements, & toutes les ruses de la guerre. Je veux parler des Grecs & des Romains, dont la Tactique étoit si supérieure à celle de leurs voisins : car les Scythes, les Perses, les Germains, les Gaulois, ne firent jamais la guerre que par irruptions; ils envahissoient avec rapidité s'ils étoient vainqueurs; & disparoissoient

ſoient de même, s'ils étoient repouſſés. En général, chez les peuples policés comme chez les barbares, le courage, la force, la ſupériorité des armes & du nombre décidoient du ſort des batailles.

Si l'on réfléchit ſur la nature des armées & ſur la maniere dont elles combattoient; ſi on conſidere que la plupart des Princes & des Rois n'étoient que de ſimples Chefs, preſque indépendants les uns des autres, qui connoiſſoient leurs ſoldats, & vivoient continuellement avec eux & comme eux; ſi l'on fait attention que les expéditions étoient déciſives pour l'Etat; que tout marchoit, peres & enfants, riches & pauvres, avec ce qu'ils poſſédoient, alors on concevra toutes les deſcriptions dont les anciennes Hiſtoires ſont remplies : ces combats particuliers d'homme à homme, au milieu d'une action générale, rapportés juſqu'au moindre détail; ces harangues ſi longues, ſi fréquentes; tout cela, qui ſemble d'abord ſi bizarre & ſi incroyable, nous paroîtra tout-à-fait naturel.

[illegible] agré-
[illegible]
[illegible] le temps
[illegible] changé-
[illegible] il mul-
[illegible] armes,
[illegible] pour ainsi
[illegible] cherchoit,
[illegible] d'homme à
[illegible] qu'une foule
[illegible] brillant,
[illegible], ne s'é-
[illegible] l'invention de
[illegible] beaucoup. Le
[illegible] ces invul-
[illegible] enchantées,
[illegible] chevaux avec
[illegible] le chant
[illegible] de la nuit. Ce-
[illegible] encore l'arme
[illegible] les javelots,
[illegible] Bientôt ces
[illegible] l'in-
[illegible] Ré-

glements, la puiſſance des Rois, & la ſévere diſcipline qu'ils ont introduite dans leurs troupes; la rapidité des évolutions, des mouvements de toute eſpece, la célérité des marches, la perfection de l'artillerie & des fortifications : voilà tout autant de cauſes réunies, qui ont porté la Tactique au point où elle eſt aujourd'hui.

Il ſe préſente ici une queſtion qui n'eſt pas étrangere au ſujet. Ceux qui ont écrit les premiers pour donner au monde des leçons de cette fatale ſcience, & ceux qui les ont imités depuis, en la perfectionnant, ces hommes-là ſont-ils coupables envers le genre humain ? peut-on les citer avec les Conquérants au tribunal de l'humanité, les uns pour avoir enſeigné l'art meurtrier de dépeupler la terre, & les autres pour l'avoir exercé? Cette queſtion ſe trouvera décidée lorſqu'on aura réſolu celle-ci : Eſt-il poſſible que tous les peuples de concert mettent bas les armes, & ne tournent plus leur activité que vers les arts & le commerce ? L'expérience a déjà répondu pour nous; &

les projets de ceux qui se sont occupés d'une paix universelle ne passent que pour des rêves de gens de bien..... S'il est donc vrai, comme on n'en peut douter, qu'il seroit autant impossible d'établir cette paix entre les hommes, que de réduire les éléments dont l'homme même est composé à un repos absolu, il est évident aussi qu'il faut alors tirer le remede du sein du mal même : il faut que cette activité inquiete & ambitieuse, qui ravage la terre, soit elle-même le garant de sa tranquillité ; & que les forces dont on aura armé les mains des hommes, soient l'heureuse cause de leur impuissance. Voilà ce que nous voyons aujourd'hui en Europe. Les principes de l'attaque, de la défense, & ceux de la fortification des Places, s'étant répandus également chez les peuples de cette partie du monde, y ont établi un équilibre, une balance de puissance & de politique, qui a mis des entraves à l'esprit de conquête, & fixé l'état où elle se trouve.

Si l'on vouloit pousser ce même principe

juſqu'où il peut aller, j'oſerois avancer que quand il ſeroit vrai que celui qui a inventé la poudre, ne l'eût point inventée par haſard, & eût pu prévoir l'uſage qu'on en feroit à la guerre, il n'en ſeroit pas moins injuſte de lui en faire un crime, puiſqu'il eſt inconteſtable que depuis cette invention les guerres ne ſont plus ni ſi meurtrieres ni ſi déciſives; la Victoire ne ſe range plus du côté de la force & du nombre dans un combat : elle ſuit les loix du Génie; & deux armées portant la foudre dans leur ſein ne ſont plus que deux machines, dont la mieux montée dérange néceſſairement l'autre.

Avouons, par exemple, que ſi Alexandre n'avoit eu pour voiſins que des Rois de Pruſſe, il n'auroit jamais vu les bords du Gange; avouons que ſi les Romains n'avoient pas été l'unique peuple qui poſſédât une bonne Tactique, ils ne ſeroient pas non plus devenus les maîtres de toute la terre connue; &, après ces aveux, concluons que l'art cruel de déſoler le monde eſt auſſi l'art de le pacifier.

Sans m'occuper davantage de l'origine & du droit de la guerre, je vais traiter de ses regles, de ses moyens & de son objet.

ARTICLE I.

Ce que c'est qu'une Armée.

UNE armée est un corps de troupes réunies par les ordres du Souverain, pour faire valoir & défendre ses droits, pour agir offensivement & prévenir l'ennemi, lui fermer l'entrée de ses Etats, & aller l'inquiéter jusques chez lui. Les Régiments qui la composent doivent être formés de soldats vigoureux, en état de résister aux fatigues, exercés & instruits par des Officiers qui ont soin de leur faire sentir l'importance & les détails de leurs devoirs. Cet assemblage d'hommes enrégimentés & exercés, doit se lier par les nœuds de la subordination : l'obéissance & la bonne intelligence sont les nerfs de toute opération militaire.

Sa composition.

Du bon ordre.

Je dis que l'ordre & l'intelligence doivent présider aux mouvements d'une armée ; & pour cela il faut que chaque Officier s'occupe des devoirs de son rang. C'est de cette

foule de régularités particulieres que naît l'unité du tout; & c'eſt auſſi de cette harmonie de l'enſemble que naiſſent les ſuccès; comme les revers, du déſordre & de la confuſion. On a donc eu raiſon d'avancer qu'une armée eſt une machine dont chaque reſſort doit tendre à la perfection, & où le défaut d'un ſeul peut influer ſur tous les autres.

Officiers & ſoldats.

Les ſoldats, habillés, payés & nourris, doivent être, non-ſeulement exercés & diſciplinés, il faut encore qu'ils connoiſſent les ſentiments de l'émulation & de la valeur. L'autorité que les Officiers ont reçue pour ſe faire obéir & reſpecter doit être accompagnée de ces talents heureux qui leur attachent le cœur du ſoldat; afin que reconnoiſſant en eux un maître, il y trouve auſſi un modele à ſuivre, & un ami qui le protege. On sait combien la confiance & l'exemple des vertus l'emportent ſur la rigueur des châtiments.

Premiere diviſion d'une armée.

Il faut diſtinguer les trois corps dont une armée eſt compoſée; l'infanterie, la cava-

lerie & l'artillerie. Ils doivent être pourvus de ce qui est nécessaire pour agir suivant les circonstances & la nature du pays où se fait la guerre. Cette armée campée, ou en bataille, se divise en trois parties; savoir, l'aile droite, l'aile gauche, & le centre. Elles doivent offrir un front redoutable à l'ennemi. Ces trois parties se rangent ordinairement sur trois lignes. Après la premiere & la seconde vient la troisieme qui est le corps de réserve; ce corps est quelquefois nécessaire ailleurs. Il arrive souvent que le démembrement d'une de ces parties entraîne le désordre des deux autres, & cause la perte d'une bataille.

Seconde division.

Du nombre des lignes.

Autant que les circonstance le permettent, l'armée campe dans des endroits où la pureté de l'air, la commodité des bois, & la proximité de l'eau, assurent la subsistance & le soulagement du soldat : elle marche sur autant de colonnes que la disposition du terrein & les vues du Général l'exigent. En marche elle est composée de l'avant-garde, du centre ou du corps de

Choix des camps.

Marche.

bataille, & de l'arriere-garde. Ces notions, dont il eſt néceſſaire d'avoir une idée, auront plus d'étendue en leur lieu.

Si une armée, pourvue de tout ce qui lui eſt néceſſaire, préſente le ſpectacle le plus impoſant; ſi elle eſt un corps redoutable, objet de l'attention des autres Puiſſances, & le bouclier de l'Etat, on doit s'appercevoir combien il en coûte pour former & entretenir un tout auſſi reſpectable, & de quelle conſéquence il eſt à chaque Officier de maintenir, par ſes ſoins & ſa vigilance, l'harmonie qui en fait toute la force & la beauté: je veux dire la diſcipline militaire.

Réflexions ſur la formation & le maintien des armées.

L'Europe n'a jamais eu d'armées mieux exercées & mieux entretenues qu'aujourd'hui. Si quelqu'un de ces Grecs & de ces Romains qui traitoient de barbare le reſte de l'univers, & qui étoient fermement convaincus que leur Patrie ſeroit à jamais la patrie des Arts, revenoit aujourd'hui, quel ſeroit ſon étonnement en voyant cette Cherſoneſe Cimbrique, cette affreuſe Scythie, qui n'étoient habitées, de ſon temps, que

par des ours & quelques malheureux sauvages, & condamnées à des glaces éternelles, devenues l'école de la guerre & le séjour des Arts, il verroit Catherine II, appellant le commerce & les Sciences dans ses vastes Etats, & y faisant fleurir ces plantes, que la nature sembloit n'avoir pas créées pour ses contrées ; il admireroit cet ascendant invincible du génie qui préside à la Russie, & qui fait jouer à cet Empire un si grand rôle en Europe, à cet Empire qui existoit à peine dans nos Cartes géographiques il y a deux générations ; & il ne parleroit plus de cette Sémiramis à qui la Fable a tant prêté, en voyant celle à qui la vérité doit tant.

Les Puissances du Nord ont d'abord donné l'exemple : la France a depuis plusieurs siecles beaucoup d'avantages sur elles : elle a eu dans tous les genres de Sciences d'aussi grands Personnages que Sparte, Athênes, Thebes, toute la Grece, Carthage & Rome : elle possede des Artistes bien plus habiles ; elle réunit dans son enceinte plus de monuments de décorations,

de richeſſes & de magnificence que n'en ont jamais compté chez elles Babylone, Corinthe, & les plus ſuperbes villes de l'antiquité. Les noms de ces Héros ne méritent pas moins de paſſer à la poſtérité, que ceux des Grecs & des anciens Maîtres du monde.

Je reprends ma matiere, & je répete que l'ordre, qui s'établit lentement & difficilement, ſe perd avec rapidité. C'eſt aux Officiers à le maintenir par leur exactitude, puiſqu'ils forment & dreſſent le ſoldat. Le degré de perfection dans l'exercice dépend uniquement de leurs peines & de la connoiſſance qu'ils ont de leur métier.

Paſſons aux divers mouvements d'une armée; aux évolutions qui ſe font pendant la campagne; aux précautions ſans nombre que prennent les Généraux pour faire éclorre leurs deſſeins, ou s'oppoſer à ceux de l'ennemi.

ARTICLE II.

De l'aſſemblée des troupes qui compoſent une armée.

AVANT que l'armée entre au camp, les régiments d'infanterie & de cavalerie, ſortis

des quartiers ou de leur garnison, marchent & se resserrent le plus qu'il est possible sur la frontiere du pays où l'on a résolu de porter la guerre.

Il est de la derniere importance, pour débuter heureusement, d'assembler les troupes dans les lieux qui favorisent les opérations d'une campagne, & présentent des facilités & des avantages. On doit régler le nombre des troupes sur la nature des lieux qui vont devenir le théâtre de la guerre, & sur celle des forces que l'ennemi peut opposer. Cette double considération déterminera aussi la qualité des troupes, c'est-à-dire le plus ou le moins d'infanterie & de cavalerie qu'il faudra employer.

ARTICLE III.

Campez en Fabius, marchez comme Annibal.

Du choix des camps & des précautions pour leur sûreté.

LES plus grands Généraux ont regardé le choix des camps comme la partie la plus savante de l'Art Militaire. C'est par elle

que les Romains ſe diſtinguoient, & c'eſt à elle qu'ils devoient cette ſupériorité décidée qu'ils eurent toujours ſur tous les autres peuples. Le vers que j'ai cité doit bien nous en faire ſentir l'importance; il nous rappelle que Fabius Maximus ſut arrêter en deux ou trois campements les progrès du plus habile Capitaine de l'antiquité, l'éloigner des murs de Rome, & ſauver ainſi la République, qui étoit aux bords de ſa ruine. On lit dans les Inſtructions Militaires du Roi de Pruſſe, que le ſuccès d'une campagne dépend des camps, c'eſt-à-dire des avantages qu'ils procurent par leur ſituation, s'ils couvrent le pays & les magaſins, s'ils empêchent l'ennemi de rien entreprendre de conſidérable, & s'ils lui donnent de l'inquiétude pour ſes fortereſſes & pour ſes dépôts.

Un camp que l'on veut occuper longtemps doit avoir à ſa portée du fourrage & du bois en abondance; être choiſi de maniere à empêcher les courſes de l'ennemi

ment, l'autre tiers tire en l'air. Il en est de même dans la cavalerie; les chevaux qui ne sont pas accoutumés au feu, se cabrent à la premiere décharge; les uns renversent leurs cavaliers; d'autres ne veulent point avancer ou s'enfuient; le désordre devient général & l'ennemi en profite. Plusieurs s'imaginent alors que les Officiers ou les Généraux en sont la cause, sans réfléchir aux principes d'un mal qui est devenu inévitable.

Les chevaux doivent être exercés souvent à tous les feux, & on devroit réformer ou échanger ceux qu'on ne peut y habituer; car deux chevaux ombrageux dans un escadron peuvent gâter les autres.

Sûreté des camps.

Je ne saurois finir cet article sans parler de la vigilance des postes pour la sûreté des camps: sans elle la situation la plus avantageuse ne pourra garantir un camp des surprises, & ne servira qu'à rendre sa défaite plus mémorable & plus honteuse. Les gardes avancées & les piquets doivent veiller continuellement quand les autres reposent;

poſent ; un Officier détaché doit faire exécuter ponctuellement, & ſans la moindre négligence, les ordres qu'il a reçus : c'eſt dans ces occaſions qu'il montrera la connoiſſance qu'il a du ſervice, & fera paroître ſon exactitude. S'il eſt vrai, comme le prouve l'expérience, qu'une ſentinelle endormie ou négligente peut cauſer la priſe d'une ville, il ne l'eſt pas moins qu'un piquet ou une garde avancée peut auſſi cauſer la ſurpriſe & la déroute d'une armée, quand l'Officier ſur qui l'on ſe repoſe a négligé les précautions néceſſaires.

Je ne m'arrêterai pas à citer des exemples ſans nombre de détachements ſurpris, de poſtes enlevés, & de fréquents avantages remportés par la négligence d'une garde, ou des ſentinelles : on a vu arriver aſſez de cas ſemblables dans la derniere guerre. Mais je crois néceſſaire de dire que le plus grand malheur pour un Officier commandé, & je dirois preſque une tache ineffaçable, c'eſt de perdre ſon détachement, & de ſe laiſſer ſurprendre & en-

lever. L'on ne doit jamais permettre aux ſoldats de dormir la nuit; ſi le piquet reſte plus de vingt-quatre heures, il repoſe pendant le jour. C'eſt ordinairement ſur les deux heures après minuit que le ſommeil les tente; c'eſt auſſi le temps qui prête le plus aux attaques & aux ſurpriſes.

Une garde avancée qui apperçoit l'ennemi à portée, doit non-ſeulement envoyer avertir l'Officier dont elle dépend, mais faire un grand feu de mouſqueterie, & ſe replier enſuite par le meilleur chemin ſur les poſtes qui lui ſont aſſignés : ce feu ſert de ſignal & tient les autres alertes : le bruit des armes à feu ſe communique plutôt que les ordres les plus prompts qu'on pourroit envoyer; & les coups de fuſil font ſouvent perdre l'envie à l'ennemi découvert d'aller plus loin : d'ailleurs il tente rarement dans un ſeul endroit, & un poſte attaqué doit tenir tous les autres ſous les armes.

Les camps à portée de l'ennemi ſont de la plus grande conſéquence; on choiſit le terrein le plus avantageux, & l'on doit s'at-

tendre aux tentatives d'un ennemi entreprenant, qui le deviendra par conſeil ou par occaſion, s'il ne s'eſt pas encore montré tel. C'eſt un temps où l'armée ſe retranche pour éviter les ſurpriſes : les avant-poſtes doivent être exacts & vigilants ; ils doivent continuellement obſerver l'ennemi, être ſoutenus, ou avoir une retraite aſſurée en cas d'attaque.

Un camp eſt hors d'inſulte, quand les ailes ſont appuyées à des marais impraticables, à une riviere profonde, à une forteреſſe, à des bois, à des hauteurs, qu'on rend inacceſſibles par des abattis ou des retranchements qui empêchent l'ennemi d'attaquer l'armée en flanc, ſans qu'il ne trouve les plus grandes difficultés, ou au moins des retardements. Le front du camp où s'attachera l'ennemi, s'il craint de ne pas réuſſir aux ailes, doit être d'un abord difficile : des bois, des ravins, des défilés, quelques redoutes élevées de diſtance en diſtance, ſont des obſtacles aſſez embarraſſants.

Si, à une demi-lieue en avant du camp, il se trouve des défilés, quelques villages ou châteaux bâtis sur des hauteurs, on les fait occuper, on s'y fortifie, & lors d'une action on se soutient le plus long-temps qu'il est possible. Ces postes bien défendus décident souvent d'une bataille, & donnent toujours le temps aux Généraux de se préparer & d'observer les dispositions d'attaque de l'ennemi, qui perd un temps fort précieux. « Les attaques des villages coû-
» tent tant de monde, dit le Roi de Prusse,
» *Inst. Milit.* que je me suis fait une loi
» de les éviter, tant que je n'y serai pas ab-
» solument obligé; car on y risque l'élite
» de son infanterie ». Les retranchements qui couvrent un village doivent être tracés de façon que ceux qui les défendent ne soient pas trop incommodés des flammes ou de la fumée, si l'ennemi les met en feu : ils doivent avoir de l'artillerie pour le battre quand il se forme; ce qui cause de la confusion dans ses rangs, & le décourage, en lui faisant perdre l'espérance d'un avantage facile & assuré.

Ces poſtes avancés doivent être défendus avec la derniere opiniâtreté. C'eſt alors que les Officiers peuvent ſe faire connoître & donner une idée avantageuſe de leur conduite & de leur fermeté; comme auſſi ils ſont bien peu pardonnables quand ils ſe rendent trop légèrement.

Les armées ont occupé des poſitions ſavantes autant qu'avantageuſes, ſelon les circonſtances, dans les dernieres guerres: les camps ſe trouvoient d'abord en état de défenſe par des abattis ou quelques retranchements; ce qui indiquoit des défiances réciproques, outre que ces précautions ne pouvoient être négligées par des Généraux expérimentés, & parfaitement inſtruits des regles de la guerre. J'aurai occaſion de traiter cet article plus au long dans la ſuite, & de parler des occaſions & des moyens de ſe retrancher.



ARTICLE IV.

Des diversions, & des différents mouvements d'une armée.

Les diversions sont utiles & souvent nécessaires ; elles interrompent les progrès de l'ennemi, dérangent ses projets de campagne ; &, en multipliant les efforts, elles avancent le succès d'une guerre. Une armée peu nombreuse peut, quand elle est retranchée dans un poste avantageux, amuser l'ennemi pendant fort long-temps, & l'empêcher de rien entreprendre de considérable ; tandis qu'un autre corps de troupes pénetre dans la partie de ses Etats, d'où il tire ses vivres, ses munitions ou ses meilleurs chevaux, ou bien ce qui doit former sa caisse militaire. « La Saxe renfer-
» moit plusieurs avantages dans la derniere
» guerre, & le Roi de Prusse ne négligeoit
» rien pour s'y soutenir ; il y partageoit nos
» forces, ainsi que celles de la Maison d'Au-
» triche, & nous faisoit une cruelle diver-

» ſion dans un pays où le voiſinage de ſes » Etats lui rendoit toujours l'entrée libre, » quand il étoit forcé de l'abandonner pen- » dant quelque temps : il tiroit de ce pays » tout ce qui étoit néceſſaire pour ſoutenir » la guerre ; & les tréſors de Leipſik n'ont » pas ceſſé de lui être ouverts. »

Les corps de troupes qu'on appelle armée de diverſions, peuvent encore faire le ſiege d'une place que l'ennemi a intérêt de conſerver, ce qui l'oblige ſouvent d'abandonner ſes premieres entrepriſes, ou d'interrompre le cours de ſes conquêtes pour ſecourir ſon pays.

Il y a des diverſions qui ſe font au commencement d'une guerre, & d'autres pendant le cours d'une campagne : les premieres dépendent des réſolutions priſes dans le Conſeil pour bien établir le plan de la guerre : les ſecondes dépendent des mouvements & de la ſituation des armées. Mais, ſoit pendant le cours, ſoit au commencement de la campagne, les diverſions ſont également à craindre : elles peuvent

ſe comparer à ces remedes qu'emploie un habile Médecin pour détourner les humeurs qui cauſeroient la deſtruction du corps entier, & les attirer vers une partie moins dangereuſe.

Il eſt pourtant néceſſaire d'avoir une armée nombreuſe pour faire des diverſions dont on puiſſe retirer de grands avantages; elles aident à la ſubſiſtance des troupes, puiſqu'étant ſéparées, elles peuvent agir dans différents endroits qui fourniſſent les vivres abondamment & plus commodément. Mais toutes les diverſions doivent ſe régler ſur les forces de l'armée & d'après les circonſtances; car il ſeroit auſſi dangereux de s'affoiblir par-tout par un grand nombre de corps détachés (ce qui cauſeroit en détail la perte d'une armée), que de tenir toutes ſes forces raſſemblées, ſans en pouvoir tirer d'autre utilité que d'affamer le pays. Ces corps ſéparés agiſſent d'ordinaire offenſivement, & ſe ſervent de la force ou de la ruſe pour réuſſir plus promptement: ils doivent cependant être ſoute-

nus, avoir leur derriere libre, & une communication sûre avec leur pays ou avec l'armée, qui doit les ſeconder par des renforts, ou par quelques mouvements qui mettent l'ennemi dans l'impoſſibilité d'attenter ſur eux avec avantage.

Enfin les mouvements généraux & offenſifs avec toute l'armée, ont ordinairement pour objet de faire un ſiege, de favoriſer la jonction d'une armée avec une autre, ou de reſſerrer l'ennemi, de l'obliger à quitter une ſituation qui lui eſt avantageuſe, ou de lui faire lever un ſiege, lui couper les vivres, le ſurprendre & lui livrer bataille.

Chaque mouvement d'un Général doit être l'objet d'un deſſein médité & bien réfléchi, & doit procurer quelques avantages. Ce deſſein ſe forme ſur la connoiſſance du pays, & la poſition des ennemis. On fait attention aux forêts, aux marais, aux rivieres, & aux défilés qui peuvent déranger la marche, & cauſer du retardement; un mouvement peut en faire naître pluſieurs autres : il faut non-ſeulement en pré-

voir les suites, mais pourvoir à sa retraite quand elle est nécessaire, & sur-tout aux vivres, pour faire subsister l'armée.

Les marches & les mouvements qui se font pour entrer dans le pays ennemi au commencement d'une guerre ou d'une campagne, sont encore de la derniere importance; on examine la nature du pays, & on regle les dispositions pour n'être arrêté par aucun obstacle, comme rivieres, défilés ou forteresses, sans quoi l'on est bientôt obligé de se retirer après avoir perdu du temps sans rien effectuer, comme je l'ai dit ailleurs.

ARTICLE V.

Des mouvements nécessaires pour la jonction d'une armée avec une autre.

Il se fait encore d'autres mouvements pour favoriser la jonction d'une armée avec une autre, & pour recevoir un secours.

Pour traverser des pays hérissés de montagnes & difficultueux, où les vivres ne seroient pas abondants, le Général peut

partager ſon armée en différents corps, qui marcheroient ſéparément, conſervant une libre communication entre eux, & pourroient cependant terminer différentes exécutions. Par ce moyen les forces nombreuſes dont cette armée ſeroit compoſée pourroient facilement ſubſiſter, & paſſer plus commodément les défilés. Ce Général pourroit en même temps s'emparer des poſtes néceſſaires, en s'élargiſſant & reſſerrant l'ennemi, & par-là le contraindre de réunir ſes forces inférieures aux ſiennes: ces mouvements, dirigés avec toute la capacité & le jugement d'un grand Général, ſeroient certainement ſuivis de la reddition de pluſieurs places, & de la retraite du Général ennemi.

Le Roi de Pruſſe s'explique de la ſorte: « Si vous voulez faire arriver heureuſement » un ſecours, le moyen le plus sûr eſt de » marcher à ſa rencontre par un terrein » difficile (1), & de ſe retirer de devant

(1) *Terrein difficile*, ce mot mérite attention, & n'eſt pas toujours pris dans ſa véritable ſignification. Terrein dif-

l'ennemi pour éviter le combat ; par la supériorité que l'on gagne par l'arrivée du secours, on recouvrera bientôt le terrein qu'on n'a fait que lui prêter.

Plusieurs exemples que j'insere dans ce volume, & qui concernent les mouvements d'armées, ne me permettent pas de m'étendre trop sur cet article intéressant, pour ne pas tomber dans des répétitions : on peut comprendre par ce que j'ai déjà rapporté, qu'il faut de grandes précautions, de la prévoyance & des réflexions pour assurer ces mouvements ; & un Général en retire de glorieux avantages, quand ses dispositions sont suivies du succès qu'il en attend.

---

ficile, veut dire un pays coupé, marécageux, rempli de défilés, de bois, ou montagneux. Il ne seroit cependant pas prudent à une armée supérieure en cavalerie de s'engager dans un terrein semblable, où l'ennemi feroit agir son infanterie avec avantage ; mais le Général, en consultant la qualité de ses forces, choisit le terrein le plus avantageux pour éviter le combat, le plus court & le plus facile pour favoriser la jonction.



ARTICLE VI.

Des marches d'une armée.

Nous entrons dans une partie de l'Art de la guerre fort importante : elle ſe pratique ſouvent pendant le cours d'une campagne, & perſonne n'en connoît la conſéquence & les mouvements que le Général qui commande l'armée. Si l'ennemi, actif & vigilant, ſait tirer parti de tout, ce ſera certainement aux marches de ſon adverſaire, & à la ſituation où elles aboutiſſent, qu'il donnera toute ſon attention : elles ſont une preuve du génie & de la capacité d'un Général. Une marche hardie, ſagement ordonnée, & qui prévient les circonſtances, peut décider du ſuccès d'une campagne, & détruire les projets des ennemis le mieux concertés.

Voyons maintenant ce qu'on obſerve dans les marches d'armées : il faut avoir connoiſſance du pays, des chemins, & de la poſition de l'ennemi, pour les bien diſpoſer, & pour en former l'ordre ; & par-là

éviter les obſtacles ou les ſurmonter, en prévenant le danger contre les mouvements que l'ennemi eſt en état de faire.

L'infanterie ſe gliſſe & pénetre par-tout: il n'en eſt pas de même de la cavalerie & de l'artillerie, ſur-tout dans un pays couvert, où il y a des montagnes, des bois, des marais & beaucoup de défilés; les équipages y cauſent la plus grande incommodité. « Un Officier diſoit, dans la derniere guerre » d'Hanovre, que le bagage exceſſif détruit » le pays, les proviſions & les fourages, & » conſume en peu de jours ce qui devroit » durer long-temps; rend l'armée immo- » bile, ou du moins lente à l'exécution; » cauſe du déſordre, occupe tant de ter- » rein qu'on a de la peine à le contenir » dans les batailles & dans les marches; il » eſt donc d'un grand embarras, & riſque » d'être enlevé. »

Il n'eſt pas poſſible de haſarder quelques mouvements devant l'ennemi, ſans offenſer l'armée, ſi on donne une groſſe eſcorte aux bagages, ou ſans être aſſuré d'en per-

dre une partie, s'il veut ſe donner la peine de les enlever.

On ſait que notre armée a été obligée pendant ces dernieres guerres de renvoyer dans le cours des campagnes ſes voitures & ſes bagages ſuperflus, pour faire tête à un ennemi qui n'avoit rien d'embarraſſant dans ſes mouvements, & qui nous avoit déjà appris, par l'enlevement d'une partie deſdits équipages, à ne prendre que ce qui étoit abſolument néceſſaire en campagne. On a rarement vu des armées ſuivies d'un grand train d'équipages faire des conquêtes; l'Hiſtoire nous apprend par quantité d'exemples anciens & modernes, que des armées qui ſe contentoient du néceſſaire ont pouſſé fort loin leurs progrès, & ſe ſont enſuite enrichies aux dépens de ceux qui aimoient l'abondance & le ſuperflu.

Les marches éloignées de la préſence de l'ennemi ſe font ſelon l'ordre le plus commode, & ſur autant de colonnes que le terrein le permet; &, pour épargner les campagnes, on fait quelquefois marcher

l'armée en plusieurs corps par différents chemins, à portée cependant de se réunir quand il est nécessaire.

Quand on ne peut suivre que deux ou trois chemins pour traverser de longs défilés qui rendent les marches lentes & pénibles, sur-tout à la cavalerie, on fait marcher la premiere ligne en deux ou trois colonnes, tandis que la seconde ligne reste campée, & ne commence à marcher que le lendemain sur le même nombre de colonnes: ces marches sont toujours moins embarrassées, & peuvent être plus longues; de sorte que l'on avance davantage & plus commodément.

Celles qui se font en présence de l'ennemi qui pourroit se porter avantageusement pour surprendre & attaquer une armée, demandent de grandes précautions. On forme une avant-garde qui doit s'emparer des défilés, & tenir les passages libres; on détache quelquefois la réserve ou un autre corps, pour observer les mouvements & la contenance de l'ennemi,

quand il eſt campé ſur le flanc de la marche, afin de ne pas être prévenu, & d'avoir le temps de mettre l'armée en bataille s'il a envie d'attaquer. Le nombre & la qualité des troupes qui compoſent ces deux corps ſe reglent ſelon les circonſtances & la nature du terrein par où l'armée doit marcher. Dans les marches on obſerve le temps pour arriver à une heure convenable. Les ponts, les marais, les montagnes & les chemins rendus mauvais par les pluies, cauſent du retardement, auquel on ne peut remédier qu'en partant de bonne heure.

Toutes les Puiſſances de l'Europe ſuivent à-peu-près les mêmes principes dans leurs marches, hors les Turcs, qui ont une Tactique différente. Je rapporterai là-deſſus les termes & la méthode du Roi de Pruſſe. Il faut s'imaginer une armée campée ſur deux lignes, la cavalerie aux ailes, & l'infanterie dans le centre. « La cavalerie des deux li- » gnes de l'aile droite, marchant par ſa

» droite, formera la premiere colonne (1); » l'infanterie des deux lignes de la droite, » marchant par sa droite, formera la se» conde colonne; l'infanterie des deux li» gnes de l'aile gauche, filera par sa droite, » & fera la troisieme colonne; & la cava» lerie de l'aile gauche, filant par sa droite, » formera la quatrieme colonne ». Les bagages marchent à la queue des deux colonnes d'infanterie avec une escorte : des

(1) *Colonne*, c'est une partie de l'armée, composée de deux ou trois brigades qui suivent le même chemin. Si une armée a douze régiments d'infanterie en premiere ligne, & douze régiments en seconde ligne, & que cette infanterie doive marcher sur quatre colonnes, c'est-à-dire suivre quatre différentes routes pour arriver au nouveau camp, la brigade de la premiere & la seconde ligne de l'aile droite forme une colonne, celle de la gauche une autre; & les quatre brigades du centre forment les deux colonnes du milieu. Si les régiments ne forment que deux bataillons, une brigade composée de trois régiments, aura six bataillons, & chaque colonne sera de douze bataillons. On donne encore le nom de colonne à un nombre de bataillons serrés & disposés les uns derriere les autres, pour se déployer promptement & profiter du terrein. Cette opération est une partie des manœuvres propres à l'infanterie.

pionniers, ou des travailleurs, marchent à la tête de chaque colonne, pour élargir ou raccommoder les chemins, & faire des ponts ſur les petites rivieres : ce Monarque veut que les têtes des colonnes s'arrêtent quelquefois, ſur-tout au ſortir d'un défilé, pour attendre la queue, qui eſt ſouvent ſéparée & fort éloignée ; & afin d'obſerver ſi les colonnes marchent à même hauteur, il recommande aux Officiers commandants des diviſions, d'obſerver leur diſtance, & de tenir leur monde en ordre, ce qui eſt eſſentiel dans tous les mouvements d'armées. Cette méthode n'eſt pas nouvelle ; mais elle répond aux regles de la guerre, qui ſont fort anciennes. Une armée marche ſouvent par ſes flancs, & dans le même ordre qu'elle a campé, ce qui s'exécute en faiſant un quart de converſion par demi-diviſion ou par pelotons, & quelquefois par file, s'il y a des chemins fort étroits, ou des défilés à paſſer.

Quand on marche parallelement avec l'ennemi, qui n'eſt ſouvent pas fort éloigné,

& qu'on craint que sa cavalerie ne profite d'une ouverture ou de quelques circonstances favorables, pour entamer l'infanterie qui marche dans la plaine, & qui ne peut assez-tôt recevoir du secours des ailes, où est ordinairement la plupart de sa cavalerie, on peut faire marcher l'artillerie avec ses chariots de munition, à quinze ou vingt pas à côté de la colonne, ce qui forme une chaîne sur les flancs, & un obstacle impénétrable à la cavalerie ennemie : on commande deux hommes aux chevaux de devant de chaque attelage, afin que les voitures se suivent sans laisser aucun vuide, & pour empêcher les chevaux de s'écarter & de s'épouvanter ; on choisit quelques soldats qu'on tire des divisions pour faire feu derriere ces voitures dont ils sont couverts. Si la cavalerie se disposoit à attaquer cette muraille roulante, on laisse une distance convenable pour faire rentrer cette artillerie, dès que l'armée s'arrête pour former un front : ce fut ainsi que le Roi de Prusse traversa la plaine de Schweidnitz en

préſence de l'armée autrichienne, lorſqu'il voulut occuper les hauteurs de Hohengrieſdor, l'an 1760.

Il y a pluſieurs particularités qui s'obſervent dans les marches, & dont le détail ennuieroit, parcequ'elles changent ſelon les terreins & la ſituation des ennemis. C'eſt une maxime générale de faire marcher la cavalerie par les plaines & les chemins les plus ouverts; l'artillerie demande un terrein ferme & dur, lorſque cette aiſance ne préjudicie pas à l'ordre de bataille ou aux diſpoſitions du Général. L'infanterie eſt la partie d'une armée la plus facile à faire marcher dans toute ſorte de terreins, & on s'en ſert par-tout avec avantage; elle doit aider la cavalerie dans un pays couvert & difficile, de même que celle-ci doit la protéger dans la plaine. La bonne regle, dit M. le Marquis de Sainte Croix, Général Eſpagnol, exige de camper ſelon l'ordre qu'on veut marcher, & de marcher ſelon l'ordre qu'on doit combattre.

Quand on marche à l'ennemi pour l'at-

taquer, & qu'il a une grande plaine devant ſon camp, l'armée peut ſe former ſur ſix colonnes; l'infanterie a les quatre du centre, & la cavalerie ſe poſe ſur les flancs; ſi elle eſt deſtinée à combattre aux ailes: un corps de cavalerie marche en avant. Elle ſe forme enſuite dans la plaine pour favoriſer le développement des colonnes qui doivent obſerver leur diſtance, & marcher à même hauteur pour ſe mettre promptement en bataille.

Si l'ennemi eſt retranché, il facilite la marche & les différentes manœuvres qu'un Général eſt charmé de faire; ſes retranchements étant des obſtacles qui l'empêchent de profiter d'aucun mouvement.

On fait encore des marches de nuit pour ſurprendre l'ennemi, une fortereſſe où la garniſon eſt foible, ou pour s'emparer d'un poſte avantageux: enfin ces ſortes de marches produiſent d'heureux ſuccès; elles facilitent les entrepriſes les plus dangereuſes, & cauſent ſouvent un dommage irréparable, quand elles ſont mal dirigées. Chaque

marche qu'un Général fait doit tendre au dénouement de ſes deſſeins, pour combattre à ſon avantage, faire ſubſiſter ſes troupes, & finir la campagne avec ſuccès. On fait ſouvent des contre-marches & de faux mouvements pour tromper l'ennemi, lui cauſer ombrage, & l'obliger à faire des mouvements, dont les Généraux habiles ſavent tirer avantage; mais cette ſcience n'eſt plus de mon reſſort, & ne peut s'expliquer ici. Je parlerai dans la ſuite des marches d'armée lorſqu'elle ſe retire.

ARTICLE VII.

De la néceſſité de connoître parfaitement le pays où ſe fait la guerre.

LA connoiſſance du pays où ſe fait la guerre eſt abſolument néceſſaire au Général qui commande une armée: il n'eſt pas poſſible de former un projet de campagne avantageux, & de le mettre en exécution, ſans cette ſcience qui produit de grandes reſſources dans le malheur, & fait naître ſouvent des avantages auxquels on ne s'atten-

doit pas. L'Histoire est remplie de fautes commises par des Généraux & des Conquérants, pour n'avoir pas assez connu le pays où ils vouloient étendre leurs conquêtes: l'armée de Charles XII eût-elle été défaite dans l'Ukraine, & le Czar Pierre le Grand se fût-il laissé enfermer vers les bords du Pruth (1), s'ils avoient connu le pays où ils vouloient porter leurs armes? Il faut encore s'instruire du génie des habitants, & du gouvernement de certains pays où se fait la guerre, ce qui empêche d'être la dupe des projets qui paroissent infaillibles, en mettant un Général en état de profiter de

(1) Pruth, cette riviere sort des montagnes de Pologne, traverse la Moldavie, & se jette ensuite dans le Danube. Elle est mémorable par le séjour de l'armée russe, & par le péril où le Czar s'étoit exposé de perdre son armée; ce fut l'an 1711, lorsque Charles XII étoit à Bender, que ce Monarque excita la Porte par ses intrigues à déclarer la guerre aux Moscovites. Le Czar prit ses arrangements pour prévenir l'ennemi; il fit des alliances avec les Hospodars ou Gouverneurs de Moldavie & de Walachie, qui lui promirent des vivres pour son armée, il s'avança ensuite à la tête de cent mille hommes vers les provinces de la Turquie: mais ses Alliés ne purent le secourir; les Moldaves & Walaques intimidés par

pluſieurs avantages qui favoriſent ſes deſſeins. Mais ces réflexions m'éloignent d'une matiere que je dois traiter ſuccinctement, & qui n'a pas beſoin de preuves.

La connoiſſance d'un pays eſt fort étendue : il n'eſt pas ſuffiſant de ſavoir l'emplacement des villes, le nom des rivieres, & la ſituation des forteresſes, mais il faut connoître les poſtes, & les camps que peut occuper une armée, les endroits fertiles où elle peut ſubſiſter, le terrein propre au corps de l'armée ſur lequel on ſe confie le plus, afin de ne pas s'engager dans des lieux qu'on doit abandonner avec perte. Les Gé-

---

l'approche d'une armée de cent cinquante mille Turcs, loin de favoriſer les Ruſſes, les attaquerent, & leur prirent le peu de vivres qu'ils pouvoient ramaſſer à force d'argent ; de ſorte que le Czar vit périr la moitié de ſes troupes : il étoit entouré de l'ennemi, ſans retraite à eſpérer, & réduit à périr les armes à la main, avec une armée languiſſante, énervée par la famine, & inférieure de plus des trois quarts. Le Grand-Viſir, qui commandoit les troupes ottomanes, ſe laiſſa toucher par un trait d'humanité, & par l'éloquence de la Princeſſe Catherine, depuis Impératrice de Ruſſie : il accorda des vivres & la paix, ſous des conditions fort légeres.

néraux s'informent encore des défilés, des montagnes, des bois, des marais, afin de pouvoir régler leurs marches & l'ordre de bataille selon la nature du terrein (1) : c'est le moyen d'applanir les plus grands obstacles, & de disposer du sort des armes.

Cette science, qui accompagne les opérations d'une campagne, mérite une application qui réponde aux grands avantages qu'elle produit ; & comme la connoissance du terrein regle l'emplacement & la distribution des troupes ; le jour d'une bataille elle suggere au Général habile les mouvements qui décident la victoire. Egalement la connoissance d'un pays produit des idées avantageuses qui couronnent les bonnes dispositions du succès le plus brillant. Entre

---

(1) *La nature du terrein*, le terrein mérite de grandes attentions, il décide souvent de la victoire, il regle l'ordre de marche & l'ordre de bataille. Le coup d'œil a beaucoup de part à cette connoissance, qui enseigne à profiter des plaines, des hauteurs, des fossés & des marais, pour s'empêcher d'être débordé ; prendre l'ennemi en flanc, rétablir le combat quand le commencement n'est pas avantageux, ou pour profiter des fautes de l'ennemi.

deux Généraux également capables, celui qui connoît mieux le pays a la ſupériorité, quoique inférieur en nombre; il réuſſit dans l'exécution des projets qu'il forme ſur des principes certains, & n'entreprend rien qu'il n'ait péſé & conſidéré mûrement; il répare promptement ſes moindres fautes ſans jamais s'expoſer à une défaite; il multiplie ſes avantages, qui le conduiſent imperceptiblement à ſon but, & s'il reçoit quelque échec, il connoît les moyens de ſe dédommager, & les reſſoures ne lui manquent jamais. On a vu de petites armées battre & en détruire de grandes, parceque celles-ci, ſe confiant dans leur nombre, ont négligé des précautions dans leurs mouvements, dont les autres ont profité.

Cette ſcience ne s'aquiert pas ſimplement par l'étude des cartes géographiques, qui apprennent la ſituation d'un pays, & ne laiſſent qu'une idée imparfaite de la nature de ſon territoire, mais par les livres qui en font la deſcription, par l'hiſtoire des guerres que ce pays a déjà ſoutenus: on ſuit les

mouvements des armées sur une carte bien détaillée, ce qui forme une idée fort avantageuse : on consulte les gens du pays. Mais comme il y en a fort peu qui veulent ou savent donner des éclaircissements justes, plusieurs Généraux, qui nous ont laissé des regles fort instructives sur la guerre, proposent d'envoyer en temps de paix des personnes habiles, qui, voyageant sous différents prétextes, levent le plan des postes principaux, observent les chemins, les défilés, les marais, le cours des rivieres, s'informent des gués, en quel temps les eaux sont les plus hautes, & par quelle raison, si c'est par la fonte des neiges des montagnes, ou par des pluies fréquentes dans certaines saisons de l'année, si les marais se desséchent & deviennent praticables; ils doivent s'instruire des productions du terrein, s'il est fertile, abondant en bois, en pâturages, & quantité d'autres observations qu'il seroit ennuyeux de détailler ici, mais que plusieurs Puissances ne négligent pas avant que de commencer la guerre.

ARTICLE VIII.

Des Fourages.

Un camp avantageux exige la proximité des fourages, quoique cette raiſon ſeule ne détermine pas une ſituation. Un Général ne découvrira pas un pays ou une place forte, & n'abandonnera jamais un objet plus important, pour chercher l'abondance, quand il peut ſe procurer le néceſſaire.

Il eſt cependant avantageux, pour ménager la cavalerie & les chevaux de l'armée, de n'être pas trop éloigné des fourages; on commence par faire couper ceux qui ſont aux alentours, & qui ſe gâtent par le voiſinage d'une armée: quand l'ennemi eſt encore éloigné, & que le Général prévoit qu'il arrivera bientôt, il faut enlever les fourages à portée de l'endroit où il eſt apparent qu'il viendra ſe camper, afin de le priver de cette reſſource.

Quand on a conſommé ce qui eſt aux environs du camp, & ſur les derrieres, on

eſt obligé d'envoyer fourager fort loin ; c'eſt alors que l'ennemi s'efforce de l'empêcher, d'attaquer l'eſcorte, d'enlever les fourageurs, & quelquefois d'attaquer l'armée ; on prend différentes précautions pour prévenir ces accidents.

M. le Marquis de Quincy conſeille dans ſes Mémoires, de fourager par aile, de faire tenir les chevaux bridés à l'aile qui ne fourage pas, & de la faire marcher, ou du moins une partie, ſi l'on eſt averti que l'ennemi marche pour donner quelques échecs au fourage. Je crois cependant que cette méthode fatigueroit trop la cavalerie, & que le ſecours de cette aile arriveroit trop tard pour ſauver les fourageurs, à cauſe des mouvements ſecrets que l'ennemi eſt en état de faire, & deſquels on eſt averti toujours trop tard ; outre qu'en donnant une fauſſe alarme à ceux qui fouragent, & voyant marcher la cavalerie d'une aile au ſecours, tandis que l'autre fourage, il pourroit attaquer l'armée, & ſe prévaloir de l'abſence de cette cavalerie quand on eſt obligé d'envoyer à une

ou deux lieues pour fourager : j'ai vu des Généraux faire marcher un détachement de quatre à cinq mille hommes, qui, ſans trop s'écarter, ſe campe dans un poſte à portée de couvrir les fourages. M. le Chevalier Folard, dont les Commentaires ſur Polybe ſont dignes de l'eſtime des Généraux, parle en ces termes : « Rien de plus » facile & de plus aſſuré que l'attaque d'une » armée dans ſa marche ; rien n'eſt plus aiſé » qu'une ſurpriſe de camp : cependant rien » de ſi rare. Mais la plus belle occaſion d'at- » taquer l'ennemi avec le plus grand avan- » tage qui puiſſe jamais ſe préſenter dans » une campagne, c'eſt ſans doute l'attaque » d'une armée pendant un grand fourage. »

Il faut une parfaite connoiſſance des environs & de la poſition de l'ennemi pour fourager à portée de ſon camp. On regle ſes diſpoſitions ſur la certitude ſuppoſée d'être attaqué : l'eſcorte des fourageurs doit être aſſez forte pour oppoſer de la réſiſtance, & couvrir la retraite, ſi l'ennemi envoyoit un détachement pour les attaquer : on fait gar-

der les ponts, & les défilés qui sont derriere soi, afin de les repasser librement; car si l'ennemi s'en emparoit, il seroit difficile de l'en chasser.

Le Général, chargé de l'exécution d'un fourage, connoissant le terrein & la position de l'ennemi, s'apperçoit bientôt des endroits les plus dangereux, & par où il peut être attaqué : il fait occuper par son infanterie les bois, les ravins, & les villages en avant, & qui sont à portée d'être soutenus par la cavalerie; c'est derriere elle que les postes avancés se retirent quand ils ont défendu l'approche & retardé l'ennemi.

La cavalerie se partage en deux ou trois corps, qui détachent les pelotons de droite & de gauche, lesquels forment une chaîne de communication, afin d'occuper plus de terrein: ces petites troupes se replient quand l'ennemi paroît en force. On se contente souvent, au lieu de former une chaîne, de pousser des corps de cavalerie en avant vers l'ennemi, afin de prévenir ses mouvements:

il

il faut cependant ſe précautionner contre les embuſcades & contre les troupes légeres qui pourroient pénétrer à la faveur d'un détour par des endroits qui ne ſont pas gardés ; c'eſt pourquoi il eſt bon de tenir une réſerve de cavalerie , & d'employer beaucoup de diligence à fourager. On envoie des houſſards ſur les chemins par où les fourageurs doivent retourner, afin de les empêcher de s'écarter, de piller les villages, & de déſerter. Les Officiers ont attention de tenir leur monde enſemble, & de les reconduire en ordre quand ils ont fini leurs bottes qui ne doivent pas être trop peſantes.

Quand les houſſards, ou la cavalerie, qu'on a envoyés en avant pour reconnoître l'ennemi, s'apperçoivent qu'il avance avec des forces ſupérieures, ils en avertiſſent le Général, qui envoie l'ordre aux fourageurs de ſe retirer avec ce qu'ils ont de coupé ; &, s'il eſt néceſſaire, on fait jetter le fourage à la cavalerie qui doit être ſous les armes : elle ſe range enſuite en bataille, & attend les

ordres de combattre ou de se retirer. L'infanterie, délogée des postes qu'elle a défendus, se retire à l'aide de sa cavalerie ; elle occupe ensuite les bois, les défilés, les châteaux ou villages qui sont derriere, afin d'arrêter l'ennemi par son feu, & de faciliter la retraite des fourageurs ou de l'escorte. Il est même possible, par la connoissance que le Général a du terrein, de dresser une embuscade à l'ennemi toujours ardent & inconsidéré à poursuivre, afin de ramener des prisonniers pour se dédommager de la perte du fourage.

Il est nécessaire en campagne d'accoutumer la cavalerie à ménager son fourage ; on a vu des plaines qui auroient procuré au-delà du nécessaire pendant six semaines, ruinées & dégarnies en huit jours, ce qui est désavantageux pour l'armée, & cause un dommage considérable au pays. Si l'on reste dans ce camp, la cavalerie en souffre & les chevaux dépérissent ; si on l'abandonne, on quitte souvent une position qui assuroit le succès d'une campagne. Les camps où on

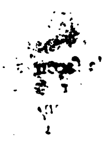
fait un long ſéjour par rapport à leur ſituation ou à l'abondance des fourages qu'ils procurent, ſont ordinairement retranchés, afin que l'ennemi ne puiſſe attaquer avec avantage, lorſque les fourageurs ſont abſents, & qu'ils aient le temps de retourner à leur régiment. C'eſt encore un effet de la prudence des Généraux de cacher le jour & les lieux du fourage, & d'envoyer fourager le même jour que l'ennemi. Si le temps ne permet pas de ſe retrancher, on choiſit pour camper des lieux coupés ou montagneux, propres à l'infanterie, afin qu'en chicanant le terrein par une vigoureuſe réſiſtance, elle ne puiſſe être accablée trop tôt par la ſurpriſe ou la ſupériorité de l'ennemi; enfin, on envoie quelques eſcadrons de houſſards pour le reconnoître & l'obſerver: on fait occuper par des détachements quelques paſſages ou défilés par où il doit venir, afin d'être inſtruit à temps, & de retarder ſa marche.

Par la ſituation avantageuſe qu'occupe une armée, elle eſt en état de faire de gros

De la façon d'attaquer l'ennemi pendant un fourage.

détachements pour attaquer l'ennemi dans ses fourages, ce qui arrive quand on veut le resserrer, lui faire abandonner son poste, ou qu'il néglige les regles & les précautions ordinaires.

Pour réussir, le Général envoie un détachement proportionné au nombre de l'escorte des ennemis, dont il est informé par ses espions; ce détachement s'avance à la faveur des bois, des montagnes, ou marche pendant la nuit pour ne pas être découvert: il se cache ensuite dans le bois ou derriere une hauteur, où il reste en embuscade jusqu'à l'heure de paroître & d'attaquer: il faut peu de terrein pour embusquer trois ou quatre mille hommes, quand les bataillons & les escadrons sont serrés de fort près en colonne. Si on est découvert par quelques paysans, on les tient aux arrêts de crainte qu'ils n'aillent avertir l'ennemi & ne découvrent la marche.



Quand l'ennemi a pris poste, & que ses fourageurs commencent à travailler, la cavalerie s'avance au grand trot pour attaquer

celle de l'ennemi avec toute la vigueur poſſible, afin d'empêcher le ralliement : ce n'eſt pas le temps de brûler de la poudre & de tirer des coups de carabine, ce qui fait ſouvent manquer les plus belles entrepriſes, mais il faut joindre & culbuter l'ennemi le ſabre à la main ; les houſſards ſe jetteront ſur les fourageurs, qui, ſurpris & démontés, ſeront charmés de ſe rendre priſonniers pour ſe ſauver la vie. Si malgré ces précautions, l'ennemi ſe rallie ſans donner le temps de ſe charger des priſonniers, on laiſſe les hommes, on prend les chevaux ou on les tue.

Ce premier début, ſagement ordonné, décide ordinairement du ſuccès ; cette double attaque cauſera d'autant plus de ſurpriſe, que l'ennemi ne ſaura où porter du ſecours, voyant la cavalerie & ſes fourageurs attaqués en même temps. La confuſion & le déſordre, maux qui ſont toujours à la ſuite d'une attaque imprévue, augmenteront le péril, & l'ennemi penſera bientôt à ſa retraite.

L'infanterie attaque & amuſe celle des ennemis s'il eſt néceſſaire, ou elle ſe place

dans un bois ou dans les chemins creux à portée d'incommoder l'ennemi, & de faciliter le ralliement de sa cavalerie, si elle étoit repoussée ; on a souvent la précaution de placer avantageusement quelques pieces de canon qui font un effet merveilleux.

De la retraite.

Il ne faut pas s'emporter trop loin & poursuivre l'ennemi à la débandade, ce qui a gâté plusieurs entreprises qui auroient réussi ; mais songer à faire sa retraite en ordre, après ce coup fini. Il faut beaucoup de conduite pour la faire sans perte. Quand on a de mauvais chemins à passer, & que l'ennemi qui a reçu du secours, ou qui s'est remis de son désordre, veut l'empêcher, l'infanterie gagne les hauteurs, les bois ou les défilés pour couvrir la retraite de sa cavalerie dans le pays couvert, de même que celle-ci doit protéger la marche de son infanterie dans la plaine. Il est de la prudence du Général commandant de faire marcher quelques escadrons pour soutenir ce détachement : s'il est instruit qu'il est incommodé dans la retraite, ce renfort sert souvent à remporter

de nouveaux avantages ; car l'ennemi eſt embaraſſé quand il s'apperçoit qu'on a reçu du ſecours ; & s'il eſt attaqué fièrement & avec ordre, il ſera culbuté & repouſſé avec perte ; ce ſont des occaſions où il ne faut que de la hardieſſe. Une retraite où on a le bonheur de rencontrer du ſecours doit reſſembler à ces retraites ſimulées qu'on fait ſouvent pour attirer l'ennemi dans un mauvais pas, & l'attaquer avec avantage.

Les fourages au ſec ſe font dans l'arriere ſaiſon quand les payſans ont renfermé les dépouilles de la campagne. Les Généraux font quelquefois des mouvements (1)

(1) *Mouvemens*, Pluſieurs confondent ce terme avec celui de manœuvre, qui a cependant une autre ſignification Mouvement eſt un terme général qui ſe donne aux différentes entrepriſes d'une armée pendant la campagne ; les changemens de poſition, les marches & les contre-marches qu'on fait pour aſſiéger une place, prévenir l'ennemi, pénétrer dans ſon pays, ou donner bataille, s'appellent mouvement. Manœuvre a une ſignification moins étendue, ce terme explique ſimplement la façon dont un Général s'eſt ſervi pour faire un mouvement ; on dira par exemple : l'armée ſe mit en mouvement, elle marcha par tel chemin, en autant de colonnes, pour s'emparer d'une telle poſition, & fit une telle manœuvre pour ſe mettre en bataille.

pour les tirer des endroits où ils prévoient que l'ennemi veut prendre ses quartiers d'hiver.

ARTICLE IX.

De la façon d'attaquer le camp de l'ennemi lorsqu'il fourage.

LORSQU'UN Général forme le dessein d'attaquer l'ennemi en pareille occasion, il est nécessaire d'avoir une connoissance parfaite de sa situation & des meilleurs chemins qui conduisent à son camp. S'il étoit trop éloigné & qu'il y eût plusieurs défilés à passer, ou qu'il fallût faire un trop long détour pour arriver; ces inconvénients semblent ôter la possibilité d'entreprendre & de réussir : la prudence exige qu'il soit instruit par ses espions du lieu où se fait le fourage, de la force de l'escorte qu'il donne ordinairement à ses fourageurs, & que par un juste calcul, il sache à-peu-près ce qui reste de troupes au camp, & en combien de temps les fourageurs peuvent retourner : il est à remarquer que s'ils ont un pont ou

quelques défilés à paſſer, leur retour en ſera beaucoup retardé, de même que s'ils ſont fort éloignés, les hommes & les chevaux en ſeront plus fatigués, & preſque hors d'état de combattre.

Le Général regle là-deſſus ſes diſpoſitions, & fait marcher l'armée à l'heure convenable, & ſur autant de colonnes que le terrein le permet : on ne mene que l'artillerie néceſſaire, pour ne pas rendre la marche peſante ; on attele ſouvent deux chevaux de plus à chaque piece & aux chariots de munitions ; on envoie des charpentiers & des travailleurs avec l'artillerie, afin d'éviter le moindre retardement, qui peut être préjudiciable dans ces expéditions. La cavalerie & l'infanterie ne ſont chargées que de leurs armes ſans bagage ; car la diligence dans la marche doit ſuppléer au grand nombre, qui ne fait qu'incommoder dans les ſurpriſes : le reſte de l'artillerie reſte au camp avec quelques régiments pour le garder, ce camp eſt ordinairement fortifié & ſitué avantageuſement afin de ſervir de retraite.

Le secret & la diligence feront infailliblement réussir cette entreprise ; ainsi que le manque de ces deux vertus militaires pourroit la faire échouer & avorter les projets les mieux concertés : il faut donc que personne de l'armée, hors les principaux Généraux, ne sache où elle marche, sans quoi deux ou trois heures après, le secret est découvert, parceque chaque soldat en parle. On donne les instructions nécessaires pendant la marche, à ceux qui sont chargés de quelques détails. Si l'ennemi a appuyé une aile à des hauteurs, on tâche de s'en rendre maître en les tournant, ou en les attaquant de front : on y place ensuite du canon pour le foudroyer d'un endroit où il mettoit sa confiance. Les parties d'un camp qui paroissent les plus fortes sont souvent fort faciles à emporter, & assurent toujours le succès d'une action : la surprise opere beaucoup sur ces postes de confiance. L'attaque en doit être vigoureuse & bien soutenue : on ne doit pas s'amuser à tirailler, ce qui retarde le succès en donnant le temps à l'ennemi

de faire fes difpofitions : celui qui tire, n'avance pas & recule fouvent, dit le Chevalier Folard. Il faut laiffer ce foin à l'artillerie qui doit être bien poftée & faire un feu continuel.

Les régiments qui foutiennent les premiers bataillons dans les attaques de pofte, loin de perdre courage quand ceux qui font devant font repouffés, doivent avancer promptement, & connoître que la gloire de réuffir leur eft réfervée, le chemin en étant déjà tracé, ce qu'ils doivent mériter par de nouveaux efforts que l'ennemi ne foutiendra pas.

Le refte de l'armée forme ordinairement deux autres attaques, dont l'une vers le centre, afin d'empêcher les troupes d'aller au fecours des ailes, & pour prendre en flanc ce qui tient ferme quand on a pénétré : les autres attaques font bientôt décidées quand on réuffit à enfoncer & battre le centre d'une armée : ce font des mouvements où l'ennemi confus oublie de donner des ordres, ou bien ils font mal exécutés : tant il eft

vrai que la surprise ferme les yeux, bouche les oreilles, & fait tomber les armes des mains des plus forts.

Dès que l'action réussit, on s'efforce de rendre complete la défaite des ennemis, qui se retirent toujours en grand désordre; on fait quelquefois mettre le feu au camp pour détourner les uns du pillage & augmenter la peur des autres, qui, avec leurs tentes, perdront l'espoir de se remettre bientôt de leur défaite. On poursuit cependant avec beaucoup de prudence les fourageurs & l'escorte pour rétablir le combat & offrir de nouvelles difficultés, mais elles auront peu d'effet contre une armée victorieuse qui marche en ordre.

Si, malgré tout ce qu'on peut espérer, l'action ne réussit pas, & que l'ennemi ait eu le temps d'opposer des efforts assez considérables pour la faire échouer, la retraite doit se faire dans le plus bel ordre; ce qui en impose toujours à l'ennemi. Les Généraux donnent leurs ordres, c'est aux Officiers & Commandants des régiments à les

faire exécuter, & à les obſerver : on détache ſouvent des houſſards ſur les flancs de l'armée qui ſe retire, pour empêcher les ſoldats de s'écarter & de déſerter : cette cavalerie légere doit encore amuſer celle des ennemis qui cherche ordinairement à faire des priſonniers ; le reſte de la cavalerie, ſi c'eſt une plaine, fait l'arriere-garde pour tenir l'ennemi en reſpect : le Général en chef commande à cette arriere-garde le nombre des bataillons & l'artillerie néceſſaire, ce qui ſe regle ſur les diſpoſitions de l'ennemi à pourſuivre & ſelon le terrein qu'on doit traverſer.

Le reſte de l'armée marche lentement pour ſoutenir ſon arriere-garde, elle ſe forme enſuite ſur quelques hauteurs un terrein avantageux, d'où les Généraux obſervent la manœuvre de l'ennemi, & donnent leurs ordres pour reſter, avancer, ou continuer la retraite : l'ennemi, ſouvent en déſordre & inconſidéré dans la pourſuite, riſque plus que celui qui ſe retire avec ordre & avec la diſcipline qui doit préſider à tous les mouvements d'une armée.

L'expérience prouve qu'il est facile, après avoir été repoussé & suivi, de retourner sur l'ennemi qui a abandonné sa position, de l'attaquer à son tour & de le battre.

Les troupes qui poursuivent ne s'attendent pas à devoir se défendre ni à être attaquées, cette manœuvre les met en confusion, & les porte à fuir sans beaucoup de résistance.

Enfin les grands fourages sont dangereux de part & d'autre; ils donnent occasion aux attaques & aux surprises de camp, & font éclorre des ruses qui peuvent porter à conséquence: c'est un temps où il est aisé d'entreprendre avec avantage, quand les précautions nécessaires sont négligées.

ARTICLE X.

Des stratagêmes & du coup-d'œil.

QUOIQUE je traite de ces deux vertus militaires dans un seul article, ce n'est pas qu'elles aient quelques connexions ensemble, elles n'ont de rapport que par la briéveté de la définition que je puis en donner,

ce qui ne permet pas d'en faire deux articles féparés.

Les ftratagêmes font des rufes de guerre, qu'un Général emploie pour parvenir à fes fins avec moins de danger. Elles operent fouvent des miracles, & produifent des fuccès furprenants. Les Grecs ont excellé dans cet art : Annibal, à la tête des Carthaginois, eft venu dans l'Italie apprendre cette fcience aux Romains. Le paffage du Rhône, l'embufcade de la Trébie & de Trafimène, les feux de Caffilimme & fon ordre de bataille à Cannes, leur ont fait acheter fort cher cette connoiffance ; mais ils ont raffiné dans la fuite fur leurs maîtres. La fcience de la guerre eft l'art de rufer finement & par principes, dit le Chevalier Folard : rien ne prouve davantage la néceffité d'étudier l'Hiftoire, que les rufes de guerres : l'ignorance où l'on eft là-deffus, fait qu'on eft fouvent dupe & toujours nouveau contre les ftratagêmes.

Les rufes dont on fe fert pendant la guerre vont à l'infini : les marches fecretes, les

contre-marches, les embuscades, les retraites simulées, les fausses attaques, sont des effets de la ruse : on peut ajouter les places qu'on a emportées par intelligence & d'autres par surprise. Tous les conquérans ont fait jouer ce ressort ; & César n'auroit jamais passé le Rhin, si les anciens Romains n'avoient été aussi rusés qu'ils étoient braves & robustes. Il faut connoître cet art, non-seulement pour en faire usage, mais pour s'en garantir & ne pas toujours mordre à l'hameçon d'un ennemi entreprenant.

La ruse est souvent la ressource du foible contre le plus fort. Ce n'est pas d'aujourd'hui qu'on se sert alternativement de la peau du lion & du renard : il est même toujours avantageux de se procurer par cette voie ce qu'on pourroit souvent obtenir par la force après avoir fatigué beaucoup d'hommes dont on épargne la perte ; il faut de la prudence pour s'en servir utilement : des réflexions sur les avantages précédents, sur la façon dont les ennemis font la guerre, sur les génies de

leurs Généraux (1), ſur les défauts de leurs troupes ou ſur les cauſes des pertes qu'on a eſſuyées ; cela, joint à la connoiſſance du pays, peut fournir des idées avantageuſes & d'une exécution facile : enfin, la ruſe a ſauvé des armées, conquis des provinces & détrôné des Rois.

Le coup-d'œil eſt une vertu qui ſe perfectionne par l'étude & l'application. Elle eſt néceſſaire à tout Général qui doit manœuvrer & faire quelques diſpoſitions devant l'ennemi : ſans elle on s'expoſe à faire des fautes irréparables pendant le cours d'une action, & à ſe faire battre.

Il diſtingue le terrein propre à l'ennemi le jour d'une bataille, & l'avantage qu'il

(1) *Le génie de leurs Généraux*, il eſt aiſé de connoître le génie des Généraux, ſur-tout quand on a fait quelques campagnes contre eux. Un Général attentif, pénetre par leurs mouvements ce dont ils ſont capables, ou s'informe encore de leur caractere aux perſonnes qui le connoiſſent. Il paroît qu'on peut tirer des avantages de cette curioſité, par l'attention de pluſieurs Généraux à étudier les qualités & les défauts de leurs adverſaires.

peut en retirer selon la quantité & la force de ses troupes : il connoît la disposition qu'il faut faire pour attaquer l'ennemi campé, retranché ou en marche. Il distingue les endroits propres pour la cavalerie, les lieux avantageux pour l'artillerie, & apprend comment il faut faire agir l'infanterie. Il est nécessaire de tirer parti de ces trois corps pour remporter la victoire.

Le coup-d'œil apprend encore à choisir des camps, & à juger de la force & des défauts de ceux qui lui sont opposés; il pénetre la manœuvre de l'ennemi qui s'avance, voit ce qui reste à faire de meilleur pour se défendre; &, joignant l'activité au sang-froid, il gagne les batailles. Ce talent peut s'acquérir en campagne: il se perfectionne par les marches & dans un camp, en examinant le fort & le foible d'une situation, ce qui favorise l'attaque ou la défense. On observe les hauteurs, les plaines, le pays coupé ou difficile qui couvre les flancs ou le front en marche; on juge combien une plaine peut contenir de bataillons & d'escadrons, quel

terrein eſt favorable à la cavalerie, comment on ſe défendroit dans cette ſituation que le local préſente, quelle utilité on pourroit retirer d'un ruiſſeau, d'un bois ou d'une hauteur. Ces réflexions, qui amuſent & ne coûtent rien, peuvent ſervir dans la ſuite; & pluſieurs ſe ſont repentis de ne les avoir jamais faites.

Quoique ce talent ſoit le partage des Généraux, un Officier doit tâcher de l'acquérir pour le mettre en uſage quand il en aura beſoin : les impreſſions de la jeuneſſe ſe gravent mieux dans l'eſprit, & on eſt heureux dans cet âge quand on peut fixer ſes réflexions à quelque choſe de ſolide.

ARTICLE XI.

Du paſſage des grandes rivieres.

ON rencontre ſouvent des fleuves ou des rivieres qui cauſent du retardement, & dont l'ennemi peut retirer de grands avantages, s'il connoît aſſez leur cours & le pays qu'elles arroſent, pour en diſputer le paſſage; mais

quelque obstacle que présente une riviere, le passage en est aussi possible que le danger paroît grand; & les regles de l'art semblent faire disparoître ces difficultés. » La force

Instruction militaire du Roi de Prusse.

» n'est pas suffisante & même est inutile, » lorsque l'ennemi se trouve de l'autre côté » d'une riviere à portée de vous en défen» dre le passage. «

Il est certain que tout l'avantage paroît être de son côté; si l'on construit des ponts il les brûlera ou les fera rompre par son artillerie. Il paroit à portée de suivre les mouvements de l'armée, & d'attaquer & de culbuter avec des forces supérieures une partie qui sera passée, en empêchant les autres d'apporter du secours par la séparation du courant. Mais on a recours à la ruse & à ces manœuvres qui détruisent l'avantage du plus fort, en mettant l'ennemi dans l'impossibilité de se servir de toutes ses forces pour nuire.

On tâche de l'éloigner par quelques marches, de l'endroit où on a résolu de passer; souvent on l'oblige à s'étendre, à

diviſer ſes troupes : s'il les tient réunies, on fait des mouvements qu'il eſt obligé de ſuivre, & par une contre-marche, on va paſſer où il eſt le moins en état d'incommoder.

On fait ſouvent des préparatifs dans un endroit ; on lui donne de fauſſes alarmes ; on tente le paſſage d'un côté, tandis qu'une partie de l'armée, à la faveur des barques, des pontons, des radeaux ou d'un gué, paſſe ailleurs. Ce qui eſt à l'autre bord ſe poſte avantageuſement, ou ſe retranche, ſelon les ordres qu'ils ont pour favoriſer le paſſage des autres.

D'ordinaire au paſſage des rivieres, il faut tromper l'ennemi, le prévenir, ou on ſe trompe ſoi-même. La force & l'avantage ſont d'un côté, mais la ruſe eſt de l'autre : ſi c'eſt une riviere fort large, on profite des iſles qui ſéparent ſon lit, où quelques bataillons ſe retranchent avec de l'artillerie, pour favoriſer l'opération. On peut encore y conſtruire un pont ; & on fortifie la tête de ce pont pour aſſurer le paſſage & couvrir

la retraite en cas de malheur. S'il y a des gués ſolides, on fait reconnoître leur largeur pour y faire paſſer la cavalerie, qui conſume beaucoup de temps à défiler ſur des ponts.

Il eſt encore avantageux de faire précéder quelques bataillons de grenadiers & de travailleurs à la faveur de ces gués : ils ſe retranchent, couvrent la conſtruction du pont, & rendent le bord de la riviere praticable, & l'on campe aux endroits où la cavalerie doit ſortir : elle ſe range promptement dans la plaine pour tenir l'ennemi en reſpect, & couvrir les bataillons qui ſe forment en bataille à meſure qu'ils arrivent.

C'étoit à la faveur des gués, que Charles XII, Roi de Suede, à la tête de ſon infanterie ou de ſa cavalerie, paſſoit les plus grandes rivieres : ce genre offenſif lui donnoit une grande ſupériorité, parceque ſes ennemis, toujours ſurpris, n'avoient pas le temps de parer les coups qu'il leur portoit. Il ſe ſervit cependant au paſſage de la Duna, de quelques ruſes dignes d'être rapportées :

il inquiéta par ſes mouvements Kokenhauſen, fortereſſe de la Livonie (1), & lorſque ce Monarque apprit que le Général Steinau, qui commandoit les Saxons, avoit envoyé des troupes à la défenſe de cette place, il s'apprêta à paſſer la Duna à la vue des ennemis, dont le nombre étoit diminué par ce détachement.

Il fit conſtruire des barques d'une nouvelle invention (2), & pour mieux cacher le tranſport de ſon armée, il fit allumer ſur le bord de la riviere une quantité de paille mouillée, dont la fumée, chaſſée par le vent, offuſquoit l'ennemi en lui dérobant la vue de ſon armée & l'endroit où elle devoit aborder, ce qui empêchoit leur artillerie de faire un grand dommage. Ce paſſage fut ſuivi de la

(1) *Livonie*, ce pays, autrefois partie de la Pologne, a été cédé à la Suede en 1660. Orriga en eſt la capitale, il paſſa enſuite ſous la domination des Moſcovites en 1712, avec l'Eſtonie, l'Ingrie & une partie de la Carelie.

(1) *Nouvelle invention*, ces barques avoient des bords fort relevés, qui couvroient les ſoldats & leur ſervoient de parapets contre le feu des ennemis, & qu'on pouvoit enſuite baiſſer en forme de pont-levis pour paſſer plus aiſément ſur la rive.

conquête de la Courlande & de plusieurs autres succès.

Le Prince Eugene passa le Danube à deux lieues au-dessous de Belgrade (1); il transporta, à la faveur de plusieurs barques préparées à cet effet par le Maréchal Comte de Mercy, cinquante bataillons & cinquante compagnies de grenadiers, qui se retrancherent & favoriserent la construction d'un pont, malgré les efforts des Turcs.

On recherche encore pour le passage des rivieres, des hauteurs qui dominent la plaine de l'autre côté, afin d'y placer de l'artillerie pour éloigner l'ennemi. M. le Maréchal de Saxe dit qu'il faut choisir un endroit où le courant forme un coude ou un angle rentrant de son côté, afin que portant des batteries de droite & de gauche, elles puissent croiser sur les lieux où l'enne-

---

(1) *Belgrade*, cette ville assez grande & peuplée, est au confluent du Danube, & défendue par un château ou citadelle élevée sur un roc. C'est la capitale de la Servie, elle étoit autrefois le Boulevard de la Chrétienté; elle fut cédée aux Turcs, par la Maison d'Autriche en 1739.

mi peut ſe porter pour s'oppoſer à la conſtruction du pont, pourvu qu'il y ait au débouché une plaine aſſez ſpatieuſe pour mettre les troupes en bataille dès qu'elles ſeront paſſées.

La derniere réflexion de cet auteur eſt très intéreſſante. Il faut connoître le terrein de l'autre côté de la riviere, afin de ſavoir ce qui peut nuire, ou ce dont on peut tirer avantage; ſi c'eſt une plaine, on fait marcher la cavalerie la premiere : l'infanterie doit précéder, ſi le terrein eſt couvert ou coupé par des foſſés, des ravins ou des ruiſſeaux. La nature du terrein regle encore ici l'ordre du paſſage, qui devient l'ordre de bataille quand l'ennemi s'oppoſe en force.

On obſerve encore de ne jamais tenter le paſſage dans un ſeul endroit, quand l'ennemi peut s'y oppoſer avec un nombre ſupérieur de troupes; il faut qu'un corps détaché à cet effet, remonte ou deſcende le fleuve qu'il doit paſſer à la faveur de la nuit, pour faire diverſion & tomber ſur les flancs. Si l'ennemi a partagé ſes forces, pour occuper

un plus long eſpace de terrein, il ſera d'autant moins en état de faire grande réſiſtance, s'il ne peut aſſez tôt réunir ſes forces à l'endroit où on a réſolu de forcer le paſſage; ce qui arrive quand les détachements ſont trop éloignés, & qu'ils ſont ſéparés par quelques défilés. Il en arrive à-peu-près de même quand on a de ſon côté un pays libre & facile pour les marches, & que le même avantage ne ſe rencontre pas de l'autre côté de la riviere; alors on s'éloigne par une marche ſecrete & forcée, on jette ſes pontons & on paſſe la riviere, tandis que l'ennemi, arrêté par quelques défilés, n'eſt pas à portée de nuire ni d'incommoder.

Si quelqu'un de mes Lecteurs eſt chargé dans la ſuite d'une ſemblable commiſſion, il trouvera que j'ai oublié quelques particularités que la ſituation & les circonſtances lui apprendront, & dont le détail ennuieroit.

ARTICLE XII.

Des moyens d'empêcher le paſſage d'une riviere.

On voit par les attentions & les peines qu'on prend pour tromper & donner le change à l'ennemi, combien il y a d'avantage dans une ſituation défenſive, & ce que riſque un Général, quand l'ennemi ayant éventé ſes deſſeins, arrive pour les faire échouer.

La défenſe d'une riviere eſt une partie de la guerre défenſive : il eſt poſſible, par de bonnes diſpoſitions, d'arrêter l'ennemi fort long-temps, de lui cauſer des pertes conſidérables, & de lui faire perdre plus de monde qu'au ſiége de la ville la mieux défendue.

Il faut connoître les endroits où l'ennemi a intérêt de paſſer, & où il prétend avoir le plus de facilité ; connoître les bords & le cours de la riviere qu'on veut défendre. On fait retirer de ſon côté les barques des pê-

cheurs & autres, dont il pourroit se servir pour le transport des troupes : on fait brûler les ponts, rompre les gués, escarper les bords; on plante des palissades, & on éleve des redoutes aux endroits les plus suspects.

Il est impossible d'empêcher un ennemi qui sait manœuvrer, de passer la riviere s'il s'obstine à tenir ses forces réunies, de sorte qu'on est obligé de faire des détachements le long de la riviere; mais ils doivent être à portée d'être secourus & de se soutenir. La connoissance qu'on a du pays détermine l'éloignement de ces postes; on ne détache que ce qui est nécessaire pour assurer une communication solide dont la distance se regle sur le nombre de ses troupes. Le gros de l'armée campe ensuite dans un lieu à portée de soutenir ces détachements; & c'est ordinairement vers le centre, pour être en état de soutenir la droite ou la gauche de la ligne. Les corps détachés se retranchent pour se mettre à l'abri du canon des ennemis, & faire une plus longue résistance; des patrouilles fréquentes doivent longer con-

tinuellement, ſut-tout la nuit, les bords de la riviere ; & doivent donner avis promptement de ce qu'ils ont vu ou entendu.

Si quelqu'infanterie des ennemis eſt paſſée, ce ſeront des travailleurs qui voudront ſe retrancher pour couvrir la conſtruction du pont. La cavalerie doit culbuter le ſabre à la main, ces gens mal aſſurés, qui, ſe voyant découverts, oppoſent peu de réſiſtance : ou ſi le temps le permet, on fait embuſquer des troupes derriere un bourg, ſur une hauteur ou dans un bois, qui ne paroiſſent que lorſque quelques bataillons des ennemis ſont paſſés pour les attaquer & les ſurprendre. On prête beaucoup d'attention aux mouvements des ennemis : c'eſt un temps où il faut avoir pluſieurs eſpions, & les bien payer. Il faut ſavoir diſtinguer les faux mouvements : on affecte ſouvent de ſe laiſſer mener, de donner dans un piege : on néglige quelques endroits ; &, dès que l'ennemi veut en tirer avantage, on retourne par une contre-marche au point principal, pour le punir de ſa propre ruſe. Quand une

partie de son armée est passée, on marche fièrement pour la joindre de près, sans tirer, que lorsqu'on est fort proche ; on gagne du temps par cette manœuvre, on empêche qu'un plus grand nombre de bataillons n'arrive au secours de ceux qui sont attaqués, en rendant inutile son artillerie qui est postée sur l'autre bord, car il ne peut tirer sans tuer son propre monde, quand on combat de près.

Si c'est pendant la nuit, la confusion de son côté deviendra plus grande, & sa défaite plus complete. On fait quelques fausses attaques, & on tâche de gagner sur ses flancs. La cavalerie qui ne peut agir reste en réserve, & attend le jour pour commencer son opération ; on dirige le feu de quelques pieces de canon sur le pont des ennemis, afin d'empêcher le secours & la retraite en le rompant.

L'attaque étant commencée, chaque Général de division doit avoir eu ses instructions, & doit prendre son parti sur ce qui arrive pendant le cours de l'action. On

perd un temps précieux à faire annoncer des minuties, ou en attendant des ordres qui arrivent toujours trop tard, ou que celui qu'on envoie n'a pas bien compris : il ſuffit de ſavoir qu'on attaque une partie de l'armée ennemie qui a paſſé la riviere, qu'il faut la dépoſter de ſon terrein ; ce qui, joint aux éclairciſſements touchant la ſituation, & aux ordres que le Général en chef a déjà donnés, fera naître le ſuccès. Si l'ennemi a quelques batteries qui cauſent du déſordre, on tâche de les faire enlever ou enclouer ; la nuit favoriſe les coups les plus hardis. Le Général qui commande, retient ordinairement une réſerve pour remédier aux accidents imprévus.

Si l'ennemi tentoit le paſſage en deux différents endroits éloignés l'un de l'autre, & que dans cette diſtance il ſe trouvât un défilé, le Général le fera occuper, pour empêcher une partie de cette armée de venir à temps ſecourir l'autre qu'il attaque. C'eſt toujours avoir beaucoup gagné que de battre une colonne ; on eſt alors en état de faire

des dispositions pour entamer l'autre. On ne pourroit espérer qu'un succès fort douteux en s'opposant de deux côtés, par la raison que malgré que l'ennemi ait beaucoup à risquer, il est plus facile de passer une riviere que d'en défendre le passage, parcequ'il peut être arrivé à bord avant qu'on soit informé du mouvement qu'il a fait. On chicane cependant le passage lorsqu'on veut gagner du temps, qu'on attend un renfort de troupes, qu'on veut consumer les fourages qui sont de son côté, ou pour quelques autres raisons connues des Généraux.

ARTICLE XIII.

Des Convois & des Magasins.

Il faut des vivres & des magasins à sa portée; sans quoi ou les opérations de la campagne languissent & déclinent.

Les magasins sont sur les derrieres de l'armée qui les couvre : on les place dans des lieux sains & qui ne risquent pas d'être inondés,

inondés; & pour les mettre plus en sûreté contre les entrepriſes de l'ennemi, on les enferme dans des places fortes où l'on fait élever quelques retranchements gardés par des troupes, pour les ſauver d'un coup de main.

Le Général aſſure une communication de l'armée à ſes magaſins pour favoriſer les convois : il faut toujours ſe conſerver un chemin aux vivres, aux munitions & à la retraite, dit le Grand Turenne : les ma-» gaſins qui ſe font ſur la frontiere pen-» dant l'hiver, demandent beaucoup d'at-» tention; ils indiquent ſouvent, par leur » emplacement, les endroits où l'on veut » agir ou pénétrer ; ce qu'il eſt important » de cacher, afin de ne pas avertir l'ennemi » de ſe précautionner. On a vu ſouvent des » magaſins enlevés & perdus par la négli-» gence & le peu de capacité de ceux qui » étoient commandés pour les garder «. Si l'on conſidere cependant le dommage que l'enlevement d'un magaſin cauſe à un pays, & le tort qu'en reçoit un Général d'armée

qui doit abandonner une position avantageuse faute de vivres, & qui voit ses projets dérangés, on doit s'étonner que l'ennemi ait si souvent réussi dans ces sortes d'attaques, & qu'on ne trouve aucun exemple des fautes de ceux qui devoient les conserver.

Pour l'emplacement des Magasins on cherche les rivieres navigables, à cause de la commodité du courant qui facilite le transport & fournit plus abondamment des vivres à l'armée. Quand on ne peut se servir de l'avantage d'une riviere, on a recours aux chariots qui sont toujours lents, & marchent difficilement par les défilés des montagnes & les mauvais chemins; il faut même de grandes précautions pour faire arriver les convois. On les fait accompagner par de gros détachements, dont la force se regle sur l'importance du convoi & sur le danger qu'ils courent dans leur marche, par la proximité de l'ennemi ou de ses forteresses. Le Commandant de cette escorte doit être instruit du pays qu'il doit traverser, être bien informé des chemins, connoître la position

de l'ennemi ; il doit enviſager le péril ſans ſe troubler, & ſavoir prendre un parti avantageux quand il eſt attaqué.

L'eſcorte ſe partage ordinairement en trois corps, dont l'un marche à la tête du convoi, l'autre vers le centre, & le troiſieme à l'arriere-garde.

On tire de ces différents corps quelques pelotons d'infanterie & de cavalerie, qu'on fait marcher de diſtance en diſtance le long des chariots : ils doivent obliger les voitures à ſerrer la file & empêcher qu'elles ne s'arrêtent ou ne s'écartent. On envoie des houſſards reconnoître le côté d'où l'ennemi pourroit paroître, afin d'être inſtruit à temps & de pouvoir ſe diſpoſer à les recevoir. A la premiere alarme, on fait doubler & ſerrer les voitures qui forment un parc ou wagenburt, afin d'avoir moins de diſtance à garder, & d'avoir ſes forces enſemble.

L'infanterie ſe place entre les chariots, la cavalerie marche à la rencontre de l'ennemi qu'elle doit attaquer, fût-il même ſupérieur, ce qui donne le temps aux voitures

de se ranger ; elle se retire ensuite sous le feu de l'infanterie quand elle est repoussée. Il est difficile de forcer un vagenburt formé de la sorte ; le feu de l'infanterie qui en sort, & qui tire à couvert des chariots, est suffisant pour obliger l'ennemi à se retirer après avoir perdu beaucoup de monde.

Ce parc doit former une espece de quarré, ou un cercle fermé de tous les côtés, afin que l'ennemi ne puisse le pénétrer en le tournant : ainsi disposé, il est plus difficile à emporter que le meilleur retranchement. On doit faire dételer les chevaux au premier rang des voitures, desquelles on doit ôter le timon pour les mieux serrer les unes contre les autres.

Quand l'ennemi se retire, on le fait suivre & observer par la cavalerie, de crainte qu'il ne dresse quelques embuscades, & qu'il ne recommence l'attaque quand le convoi sera en marche. Ce fut ainsi que le Général Louwenhaut se défendit pendant trois jours contre une armée de Moscovites trois fois plus forte que son escorte.

Quand le convoi marche par un pays de chicane où il y a pluſieurs défilés, il ne paroît pas poſſible de former un parc ; alors l'eſcorte doit défendre le terrein, attaquer l'ennemi & chercher à le battre : ſi le convoi marche à portée d'une place ennemie, & qu'on craigne d'être inſulté par la garniſon, le Commandant ſe poſte, avec une partie de ſon eſcorte, dans quelques endroits avantageux, dreſſe une embuſcade à cette ſortie de la place, & ne part de là que lorſque la plus grande partie de ſes chariots a défilé. Si l'eſcorte étoit trop foible pour réſiſter à l'attaque d'une garniſon fort nombreuſe, il ſeroit de la prudence du Général en chef d'envoyer un renfort ou de faire quelques mouvements pour recevoir ſûrement ſon convoi.

Les convois deſtinés pour le ſiege d'une ville, qui conduiſent des munitions d'artillerie & des vivres, ſont encore de grande importance.

Ces convois doivent être bien eſcortés : l'on fait camper ſouvent un corps d'obſer-

vation (1) dans les endroits suspects, pour les couvrir.

ARTICLE XIV.

De l'attaque d'un Convoi.

Les Généraux ont soin de cacher leur jeu quand ils veulent surprendre un convoi: l'ennemi prendroit de grandes précautions s'il s'appercevoit qu'on voulût lui enlever ce dont il ne peut se passer, & rendroit impossible le succès d'une aussi belle entreprise.

Il faut ruser pour tromper l'ennemi sur un article aussi délicat: dans ces temps cri-

---

(1) *Corps d'observation*, c'est un camp volant de cinq à six mille hommes, qui, sans être chargé de bagage & d'une artillerie trop nombreuse, observe l'ennemi, tâche de prévenir ses mouvements, & de l'arrêter par les postes avantageux qu'il occupe & qu'il abandonne selon les circonstances, pour se porter avec secret & diligence aux endroits où il n'est pas attendu. La force de ce Corps n'est pas dans le nombre, mais dans la vigilance, l'activité & la pénétration de celui qui le commande.

On appelle encore Corps d'observation, une armée de vingt à trente mille hommes qui agit dans un pays éloigné, comme étoient les troupes que nous avions dans la Silésie, tandis que l'armée principale agissoit en Saxe.

tiques il y a plusieurs espions qui l'instruisent des moindres mouvements, des détachements & des ordres qu'on donne. Il est cependant nécessaire pour réussir, de faire embusquer un corps de quelques mille hommes sur la marche du convoi. Le Général, chargé de cette exécution, doit connoître le terrein par où il doit marcher, & savoir à-peu-près le temps qu'il arrivera, la force de son escorte & en combien de temps il peut recevoir du secours, afin de faire ses dispositions pour attaquer & pour se retirer à temps; il ne reste plus alors qu'à prendre attention de ne pas être découvert. L'attaque se regle selon les circonstances & les desseins du Général, mais la plus commune, & celle qui paroît la moins embarrassée est celle-ci: on laisse éloigner la tête du convoi où il y a une partie de l'escorte; on envoie ensuite la cavalerie pour attaquer & percer le centre, & on suit de près pour la soutenir; on tâche de battre en détail ceux qui arrivent en désordre pour secourir la partie attaquée.

Quand on a assez de monde, on fait une fausse attaque à la tête ou à la queue du convoi, ce qui fera que l'ennemi n'osera rien détacher. L'escorte surprise battue, on est bientôt maître du convoi. Si on a de l'artillerie, elle doit tirer continuellement sur la cavalerie de l'ennemi & sur les chariots, afin de les rompre & d'y mettre la confusion. Si ce convoi étoit engagé dans des défilés, la perte en seroit plus facile. S'il a le temps de former un parc & que la premiere attaque ne réussisse pas, on se retire en ordre pour recommencer de nouveau, car ce seroit perdre du temps que de trop s'opiniâtrer, si on n'est pas absolument supérieur en nombre.

Au reste, il est plus facile d'attaquer ou enlever un convoi que de le défendre, à cause de la distance de deux ou trois lieues qu'il occupe. Quand la premiere attaque ne réussit pas, que l'ennemi a eu le temps de faire doubler ses voitures, & que son détachement a de la supériorité, on se retire par les chemins les plus difficiles pour ne pas être suivi

Il eſt à préſumer qu'il ne s'amuſera pas long-temps à la pourſuite, pour ne pas perdre de temps, & pour ménager ſon eſcorte, à laquelle on pourroit dreſſer quelques embuſcades. Afin de ſe dédommager de cette premiere retraite, on tâche d'entamer l'arriere-garde qui eſt ordinairement fort négligente, & qui ſera sûrement battue ſi elle eſt attaquée vivement. On attaque enſuite la queue du convoi ; on met le feu aux chariots ; on tue, ou on enleve les chevaux en cauſant le plus de dommage qu'il eſt poſſible ; on profite de la nuit pour faire des priſonniers, enlever ceux qui vont à l'eau, aux fourages, ou les chevaux qui ſont à la pâture. Si on a une retraite aſſurée, on peut ruiner le convoi en détail.

ARTICLE XV.

Des détachements, & des poſtes.

Les détachements ſont néceſſaires pour obſerver l'ennemi, aſſurer les flancs & la communication d'une armée, & pour cou-

vrir ſes magaſins & ſes convois. Il eſt cependant avantageux d'en faire le moins qu'il eſt poſſible, pour ne pas diminuer ſes forces. Les meilleurs détachements ſont les garniſons des places, ils ſont toujours à portée d'incommoder l'ennemi, & ne riſquent d'être enlevés que par un ſiege. Le Roi de Pruſſe n'avoit pas coutume de faire de nombreux détachements, ſes fortereſſes lui aſſuroient ſes mouvements & les vivres : en ôtant le moyen à nos corps d'obſervation de s'étendre & d'agir librement, l'ennemi s'attachoit à nous enlever les poſtes.

Il eſt néceſſaire de rappeller les regles défenſives que pluſieurs ignorent, & qui ont été pratiquées par des Officiers qui ſe ſont fait connoître par leur bravoure & leur mérite : il eſt toujours dangereux de s'inſtruire par ſa propre expérience ; on riſque d'être ſouvent la dupe, & de faire pluſieurs fautes avant d'en connoître les cauſes & le moyen de les réparer.

Il vaut mieux prévenir ce malheur par ſon application, en apprenant les maximes

que cette même expérience nous a laissées pour regle.

ARTICLE XVI.

Des moyens d'assurer son poste & de se défendre.

De la défense d'une ville ou d'un bourg.

LORSQU'UN détachement arrive à son poste, le Commandant va le visiter, & prend ses précautions pour n'être pas surpris & pour soutenir une attaque. Si c'est une ville ou un bourg, ses premiers soins sont de reconnoître l'endroit pour en régler la garde & placer les sentinelles : s'il est entouré d'un mur avec un fossé, il en sera plus assuré contre les surprises, & ne sera pas obligé de faire beaucoup travailler pour le mettre en état de défense. Il faut reconnoître le contour de cette muraille, observer les côtés les plus foibles & qui prêtent de la facilité à introduire du monde : on y met une sentinelle pendant la nuit. S'il se trouve quelques ouvertures où la muraille est tombée, on la fait réparer, ou, si le temps ne le

permet pas, on fait palissader cet endroit par où l'ennemi pourroit entrer. S'il y a plus de deux portes, dont l'une pour entrer & l'autre pour sortir, on les fait fermer, & on jette du fumier derriere ou de la terre, pour empêcher l'ennemi de les brûler, de les ouvrir ou de les pétarder : on met les deux autres en sûreté par des palissades ou un retranchement qu'on fait tirer pour les couvrir, quand le Commandant en a la permission du Général dont il dépend, & qu'il doit informer de la nature de son poste.

On reconnoît les environs du lieu, les endroits par où l'ennemi peut venir, & ceux où il pourroit s'embusquer pendant la nuit pour surprendre à la pointe du jour. S'il y a quelque hauteur à portée d'où l'ennemi pourroit incommoder ceux qui sont dans la ville, on y fait construire une redoute bien palissadée ; & si ce poste est de grande importance, on fait miner ce retranchement pour le faire sauter quand l'ennemi s'en sera rendu maître, car autrement on le délogeroit difficilement lorsqu'il s'en seroit emparé.

On remedie ſouvent avec tant d'art à la foibleſſe de ces poſtes, qu'il faut beaucoup de monde, & plus d'un jour pour les forcer. Quand le détachement n'eſt que de cent ou de deux cents hommes, on choiſit une maiſon élevée & ſolidement bâtie, ou ſi l'égliſe avec ſon cimetiere eſt ſituée avantageuſement, on s'y défend à la faveur de creneaux (1) percés dans la muraille; on tient une petite réſerve pour faire des ſorties; & cette retraite ſert de citadelle quand on s'eſt auparavant défendu aux endroits attaqués.

Le ſervice intérieur ſe doit faire exactement, ſans trop fatiguer le ſoldat, pour ne pas lui donner ſujet de déſerter : il faut peu de monde en ſervice pendant le jour, mais

(1) *Creneaux*, ce ſont des ouvertures ou des trous dans un mur, pour tirer à couvert ſur l'ennemi. On les perce à deux où trois pieds les uns des autres : entre deux creneaux, on en ouvre ſouvent un troiſieme en bas, à un pied de terre : ces creneaux d'en bas ſont fort utiles, ils découvrent les jambes de ceux qui l'approchent, & empêchent de mettre des échelles entre deux ouvertures : le ſoldat ſe met par terre pour mieux tirer hors de ces derniers creneaux.

les gardes doivent être augmentées la nuit, on envoie des patrouilles, & on tient une réserve qui s'assemble dans une maison où elle passe la nuit habillée, le reste doit être guêtré & habillé. Deux heures avant le jour, on a encore soin de faire les quartiers proches les uns des autres, afin d'avoir la troupe ensemble. Ces précautions feront la sûreté du poste & du détachement, en ôtant aux ennemis l'envie d'attaquer, car ils n'entreprennent souvent que lorsqu'ils sont instruits de la négligence de celui qui commande.

De la défense d'un village.

Quand un détachement occupe un poste ouvert comme sont les villages, il est difficile de se soutenir long-temps; aussi a-t-on soin de ne pas les exposer souvent dans ces endroits. Il arrive cependant, faute d'autres postes plus convenables, qu'on est obligé d'occuper ces villages comme sont ceux qui sont devant le front d'un camp, ou devant les quartiers de l'armée pendant l'hiver.

Ces postes doivent être retranchés & soutenus à temps; s'ils sont diminués, hors d'état d'être fortifiés & qu'on ait l'ordre de

s'y défendre, on aſſemble ſa troupe dans une maiſon bâtie de pierres, ou dans l'égliſe, comme je l'ai déjà dit; on fait occuper les maiſons qui flanquent l'attaque, afin de faire diverſion & de ſe ſoutenir mutuellement. Si c'eſt une égliſe, on s'applique a bien créneler les angles & les flancs, qui ſont des meurtriers qu'on ne peut approcher facilement; on fait occuper la tour qui domine, & découvre par-tout. Il faut une attention particuliere pour la défenſe des portes. Après qu'on a ouvert pluſieurs creneaux pour tirer aux travers des planches, on fait conduire des arbres entiers avec toutes leurs branches qu'on place devant pour en défendre l'approche à l'ennemi, qui tâche ordinairement d'y mettre le feu. On range derriere ces portes quelques tonneaux remplis de terre ou de fumier, qui ſervent de retranchement, derriere leſquels on peut tirer & ſe défendre quand il eſt parvenu à les enfoncer ou à les brûler. Au reſte, quoiqu'on ſoit obligé quelquefois de ſe retirer dans une égliſe, on ne doit pas oublier

qu'on est dans un lieu saint; le soldat ne doit pas approcher de l'autel, ni toucher à la moindre chose : on a l'attention de faire ôter par un Prêtre les choses sacrées & les ornements. Quand il y a des châteaux, qui sont ordinairement mieux flanqués, on doit les préférer pour la défense. Ce fut dans une occasion semblable que le Comte de Saxe, depuis Maréchal de France, poursuivi par des troupes Polonaises pendant la confédération en 1705, dans un village nommé Creenik, se défendit dans une maison avec autant de valeur que d'adresse; il étoit accompagné de cinquante personnes. Il posta trois ou quatre hommes dans chaque chambre, avec ordre de percer le plancher pour tirer d'en haut sur ceux qui entroient, & se plaça avec le reste dans un endroit où il pourroit donner du secours & soutenir ceux qui en avoient besoin. Les Polonais qui voulurent entrer dans le bas furent tués; ils abandonnerent cette attaque pour escalader & monter par les fenêtres. Le Comte de Saxe ne pouvoit plus les empêcher d'entrer, faute

faute de monde, quoique l'ennemi, rebuté d'une réſiſtance à laquelle il ne s'attendoit pas, ſe contentât de bloquer cette retraite.

Mais, bien que la maiſon fût entourée par quatre cents cavaliers, le Comte trouva moyen d'en ſortir à la faveur de la nuit; il ſurprit & attaqua une de leurs gardes, avec vingt-deux hommes qui lui reſtoient, & ſe retira où il y avoit garniſon ſaxonne.

Un Officier courageux, déterminé à ſe défendre, ſait tirer parti de tout, & remédier aux dangers les plus preſſants. On a ſoin de ménager la munition, & de ne pas faire tirer ſimplement pour faire du bruit & épouvanter l'ennemi : le ſoldat eſt toujours charmé de tirailler, & il ſe ſert enſuite du prétexte de n'avoir plus de poudre, pour obliger ſon Commandant à ſe rendre. Il faut diſtinguer les fauſſes attaques, & ne faire tirer que lorſque l'ennemi eſt à ſoixante pas; ce qui l'empêchera d'avancer. Il eſt toujours honteux de ſe rendre pour n'avoir pas ſu faire uſage de ſa munition, ce dont on s'apperçoit par le peu de monde qu'il en a coûté à l'en-

nemi pour enlever le poste. Quand l'ennemi se retire après une attaque, il faut toujours croire ce mouvement suspect, & ne pas s'abandonner à la poursuite des fuyards, crainte d'être coupé & battu : c'est souvent une feinte qui peut lui donner un avantage. Si l'on abandonne son poste, ou qu'on se néglige sur les précautions, on n'est plus en état de se soutenir contre une seconde attaque; & il arrive qu'on est forcé de se rendre après une longue résistance ; mais ce doit toujours être un effet de la derniere extrémité, & quand on a mis tout en usage pour en sortir avec honneur. C'est pourquoi, quand on commence à désespérer du succès, on demande à capituler & à se retirer avec le détachement : si l'ennemi n'écoute aucune proposition, on tâche de se soutenir les armes en main jusqu'à la nuit, dont on profite pour faire sa retraite. Rien n'est si glorieux, & ne mérite davantage les attentions des supérieurs, sur-tout quand cette derniere disposition répond à la capacité & à la valeur d'un Officier commandant qui

s'eſt déjà diſtingué dans la défenſe de ſon poſte. Enfin on prend le plus court chemin à travers des bois, des hauteurs & des défilés, pour rejoindre l'armée.

Il eſt néceſſaire avant de finir, de dire un mot de l'artillerie que l'ennemi peut conduire à l'attaque d'un poſte ; elle fait du ravage & peut mettre le feu au bâtiment qu'on a choiſi pour ſe défendre, elle peut même abattre un angle & faire une ouverture à la muraille ; cela n'empêche cependant pas d'oppoſer une vigoureuſe réſiſtance, & d'attendre les dernieres extrémités avant de ſe rendre, car il faut du temps pour faire une brêche & enflammer un bâtiment ſolide.

Charles XII, Roi de Suede, fut attaqué à Varniza par ſix mille Janiſſaires & vingt mille Tartares, qui conduiſoient vingt pieces de canon. Il ſe défendit avec quarante perſonnes, dont la plupart domeſtiques, dans une petite maiſon de bois mal bâtie, ſans pouvoir être forcé. Les Turcs, ayant perdu aſſez de monde ſans réuſſir, mirent le

Hiſtoire de Charles XII, par M. de Voltaire.

feu à la maison. Le Roi en sortit l'épée à la main pour gagner, avec ce qu'il avoit de monde, un bâtiment voisin qui étoit de pierre, où logeoit son Chancellier Müllern, mais il fut entraîné par les Turcs qui le firent prisonnier. La témérité de ce fait n'ôte rien de son mérite dans le genre de se défendre.

Je crois qu'un Commandant pourroit sortir d'un poste ouvert, quand il est instruit (par les correspondances qu'il doit chercher d'entretenir dans son voisinage) que l'ennemi marche avec des forces supérieures & de l'artillerie pour l'attaquer, afin de lui tendre une embuscade, de le surprendre en marche, d'enclouer ses pieces, de le disperser & de lui causer le plus de tort possible ; c'est un effet de la surprise de battre le plus fort avec peu de monde.

La cavalerie n'a pas le même avantage pour défendre & soutenir un poste ; elle risque même d'être enlevée si elle néglige les précautions nécessaires pour s'empêcher d'être surprise. Elle doit être instruite assez

tôt de la marche de l'ennemi, pour les recevoir en ordre ou ſe retirer à temps. L'enlevement d'un poſte de cavalerie eſt une perte conſidérable, que l'ennemi tente ſouvent, quand il a réuſſi une fois. On préfere les endroits fermés d'une muraille pour faire cantonner la cavalerie. Il faut une garde en campagne qui envoie, à la pointe du jour, des patrouilles pour reconnoître, & lorſqu'il s'éleve un brouillard, elle poſe une ſentinelle au clocher de l'égliſe pour découvrir de loin; & s'il y a quelques hauteurs à portée, elle y place une vedete. A la moindre alarme toute la troupe doit être à cheval, elle ſort dans la plaine, & le Commandant fait ſes diſpoſitions pour combattre ou pour ſe retirer.

Je terminerai cet article par une réflexion ſur la conduite qu'il faut tenir avec les habitants du lieu où l'on eſt en détachement; il faut s'en défier, ſans cependant faire paroître aucun ſoupçon; on ne doit jamais leur rien confier d'intéreſſant ni leur apprendre les ordres qu'on a reçus & ce qu'on a

intention de faire. Il faut avoir de la fermeté pour ne pas se laisser corrompre ou persuader de faire une bassesse ; ils s'épouvantent de la moindre chose, tout leur est suspect, & ils employent souvent plusieurs ressorts pour porter un Commandant à rendre son poste après une légere résistance ; ils intimident souvent le soldat, c'est pourquoi il est bon de s'informer quelquefois des discours qu'on leur tient. Un Commandant doit tâcher de se faire aimer des habitants, d'entretenir la discipline parmi sa troupe, de réparer les torts de ceux qui se plaignent. Il doit être désintéressé & même généreux, s'il a les moyens de faire paroître cette derniere vertu ; il est dangereux de les avoir contre soi & de leur donner sujet de mécontentement ; on doit compter alors d'être entouré d'ennemis d'autant plus à craindre, qu'ils agissent secrètement. Ils deviennent des espions dont l'intérêt commun est de vous perdre ; ils débauchent les soldats, introduisent l'ennemi, ou l'instruisent des moindres particularités qui l'intéressent.

Je n'ai pas parlé du bagage, car il n'en faut d'autre en détachement que celui qu'on veut perdre.

ARTICLE XVII.

De la façon d'attaquer un poſte.

L'ENNEMI eſt également obligé de faire des détachements, & il ne peut s'en paſſer lorſqu'il a des places fortes; ſa ſituation d'ailleurs ne répond pas toujours aux mouvements qu'il eſt obligé de faire pendant une campagne.

L'attaque de ces détachements ſe regle ſur leur ſituation : il faut s'inſtruire de leur force, des précautions intérieures du Commandant, ſavoir : s'il eſt vigilant (car c'eſt en quoi conſiſte ſa sûreté), ſi ſa troupe fait le ſervice avec exactitude, ou ſi elle le néglige; on s'informe des déſerteurs & des payſans, ſur les particularités qu'on veut ſavoir, & on envoie des ſoldats déguiſés en payſans pour obſerver les choſes de plus près; on examine encore ſi ce poſte peut être ſecouru,

& en combien de temps. Ces réflexions finies, on regle son plan pour attaquer avec les précautions ordinaires pour le surprendre une ou deux heures avant le jour; ce dernier parti est toujours le meilleur, sur-tout lorsque ce poste peut être secouru. On attaque par les endroits les plus foibles & les moins gardés: on combine l'éloignement & le temps de la marche, afin de ne pas arriver trop tôt ni trop tard; on risque toujours d'être découvert quand on doit s'arrêter, & qu'on retarde l'opération lorsqu'on est arrivé, & l'affaire est souvent manquée lorsqu'on n'arrive pas à temps. Quand tout est disposé, on fait une fausse attaque avec des cris & un grand feu de mousqueterie dans un endroit, tandis qu'on force le passage par où l'on veut entrer avec la bayonnette, sans tirer, pour ne pas perdre de temps & ne point mettre la confusion parmi ses gens. Souvent les deux attaques réussissent, & on entre par deux endroits. On a la précaution, dès qu'on est entré, de tenir les soldats en ordre; personne ne doit sortir

de ſon rang. On range la troupe dans une rue ou ſur la place, & on détache pluſieurs piquets de trois ou quatre hommes pour pénétrer plus avant par différents endroits, afin d'empêcher le ralliement de l'ennemi & de tirer ſur ceux qu'ils rencontrent : on attend le jour dans cette ſituation, afin de terminer ce qui reſte à faire.

Quand l'ennemi s'eſt précautionné dans l'intérieur, comme je l'ai marqué dans l'article précédent, qu'il fait feu des fenêtres ou de ſes creneaux, l'attaque en deviendra plus difficile. On fait ſommer le Commandant de ſe rendre, en le menaçant de mettre le feu à ſon poſte ; & s'il n'écoute pas les raiſons qui n'épouvantent jamais un Officier réſolu qui connoît ſon avantage, on commence l'attaque par les poſtes qu'il faut tâcher de rompre ou de brûler. S'ils ſont flanqués par un feu de côté qui ſort des creneaux, & qu'on ne puiſſe les approcher, on tâche de faire taire ce feu, en maſquant les creneaux avec des portes de grange ou de maiſon, qu'on appuie contre la muraille :

on se loge dans les maisons à portée pour tirer sur ceux qui se défendent, & on escalade la maison si on ne peut réussir autrement ; une partie de la troupe doit toujours rester en réserve hors de la portée du fusil.

On fait plusieurs petites attaques avec peu de monde ; par-là on ménage la munition, en obligeant l'ennemi de perdre la sienne ; & lorsque l'affaire est bien engagée par-tout, qu'on perd du temps sans remporter d'avantages, on fait agir sa réserve, afin de ranimer & terminer l'action : si on a de l'artillerie, on fait tirer sur l'angle du bâtiment, afin d'avoir bientôt une ouverture pour entrer ; ou bien on abat le mur qui flanque l'attaque, où les creneaux sont les plus dangereux : quand il y a de la cavalerie, on la tient encore en réserve pour l'opposer à celle de l'ennemi, ou empêcher sa retraite.

On emploie souvent la ruse pour se rendre maître d'un détachement qui est dans un poste avantageux, fortifié, & qui pourroit

faire une longue réſiſtance. On s'approche à la faveur d'une nuit obſcure ; on ſe tient en embuſcade dans un bois ou derriere une colline à portée. A la pointe du jour, lorſque les portes s'ouvrent, on envoie huit à dix ſoldats adroits, habillés & traveſtis en payſans qui vont au marché, & qui ont des piſtolets cachés ſous leur habit. Ces ſoldats doivent ſurprendre la ſentinelle & la garde ; ils tuent ce qui fait réſiſtance, ils prennent les fuſils & doivent garder la porte, juſqu'à ce que la troupe, ſortie de ſon embuſcade, arrive pour les ſoutenir, & pénétrer dans la ville. Il faut du temps à ceux qui ſont dedans pour être inſtruits de cette alarme, pour accourir au ſecours, pour aſſembler & ranger le détachement ; ce qui donne toujours occaſion à celui qui entreprend ſagement, avec ſecret & vivacité, de réuſſir dans ces ſortes d'entrepriſes, dont pluſieurs ont été la dupe. Pour mieux s'aſſurer des poſtes, d'autres propoſent d'envoyer un chariot de payſan chargé de pierres, de fumier ou de quelque autre choſe de peſant ; lequel, conduit

par des soldats travestis, reste sous la porte de la ville, afin d'ôter la possibilité de la refermer. Si ce chariot est couvert, il peut encore cacher du monde. On se sert aussi de pétards pour rompre ces portes, & de plusieurs autres ruses que les circonstances font naître.

Celui qui attaque doit prendre plusieurs précautions lorsqu'il a pénétré dans la ville. Il n'en est pas le maître, pour y être entré; il risque d'être repoussé & de ne rien effectuer, s'il ne se conduit avec cette prudence qui produit les succès & couronne les entreprises les plus difficiles. On envoie un Officier avec dix ou quinze hommes à la maison du Commandant pour le prendre prisonnier; on fait attaquer le corps-de-garde de cet endroit, dont il faut se rendre maître sans perdre de temps. S'il y a de l'artillerie, il faut s'en saisir dabord, la faire enclouer; & si on trouve de la munition, on fait tirer sur la ville pour épouvanter les habitants: on range le reste de la troupe sur la place ou ailleurs, & on défend aux soldats de quitter leurs

rangs, afin de pouvoir envoyer du ſecours où il eſt néceſſaire. Si l'ennemi commence à tirer des fenêtres, on fait enfoncer la porte de quelques maiſons qu'on fait occuper, pour tirer de là ſur ceux qui ſe défendent. Si l'ennemi eſt logé dans des caſernes où il veuille ſe défendre, on fait occuper les maiſons à portée pour les bloquer, d'où on tire ſur eux, tandis qu'on fait attaquer les portes & les fenêtres de ces caſernes.

On réuſſit plus aiſément dans ces ſortes d'attaques, quand on connoît l'intérieur de la ville ou du bourg où l'ennemi ſe défend. A la faveur d'une embuſcade on peut encore ſurprendre un détachement en plein midi, parcequ'alors les Officiers ſont à table, & les ſoldats dorment ou ſont diſperſés à la promenade ou dans les cabarets.

On doit prendre des précautions quand l'ennemi ſurpris abandonne un poſte & ſe retire avec tout ſon détachement; car il pourroit profiter de quelques négligences & reprendre ſon poſte. Le Roi de Suede attaqua au mois de Janvier en 1708, le Czar

Pierre I, qui étoit avec deux mille hommes à Grodnoz (1). Cette surprise où il s'agissoit de l'enlevement & de la perte du Czar, s'exécuta avec six cents chevaux, à la faveur de quelques marches forcées qu'ils firent pour s'approcher de cette ville. Les Moscovites, qui ne s'étoient pas préparés contre cette attaque, ne firent aucune résistance, mais se sauverent. Le Roi maître d'un endroit où il venoit de manquer un aussi beau coup, y passa la nuit pour se reposer. Il étoit minuit, lorsque les Suédois, livrés au plus profond sommeil, se réveillerent au bruit du canon & de la mousqueterie. Les Russes, revenus avec des forces supérieures, attaquoient ce poste qu'ils avoient abandonné : par bonheur le Roi de Suede avoit posté une garde de trente hommes à l'entrée de la ville du côté de l'ennemi. La défense de cette garde donna le temps à la cavalerie de monter à cheval & de repousser les Russes; sans quoi le Monarque Suédois étoit pris dans les filets qu'il avoit tendus.

(1) *Grodnoz*, ville de Pologne en Lithuanie.

Cet exemple démontre qu'on ne doit jamais trop s'abandonner à la bonne fortune, qui peut changer dans l'instant, lorsque l'ennemi qui a reçu du secours retourne sur ses pas pour prendre sa revanche.

On permet quelquefois le pillage, quand on veut user de représailles ou punir les habitants qui se sont défendus. Mais, pour éviter ce désordre, qui fait tant de malheureux, & qui a toujours de mauvaises suites, il vaut mieux faire contribuer l'endroit, donner des rafraîchissements aux soldats, & leur distribuer quelque argent; ce qui rend tout le monde content sans ruiner personne.

Quand on veut surprendre un poste éloigné de dix à douze lieues, il faut beaucoup de diligence dans la marche, de crainte que l'ennemi, instruit & précautionné n'empêche la retraite des troupes qui veulent l'attaquer. On fait monter l'infanterie nécessaire sur des chariots ou en croupe sur la cavalerie; on conduit des pétards & des grenades pour briser les portes : on marche la nuit pour ne pas être découvert : on empêche

les soldats de s'écarter pour chercher dans les villages des vivres dont on doit être pourvu ; on reste embusqué le jour, & on regle l'heure d'attaquer selon les meilleures circonstances pour réussir.

On observe, dans les surprises de poste, quand l'ennemi a de grandes ressources pour se bien défendre, d'attaquer vivement, afin de l'empêcher de se reconnoître. Il faut avoir prévu les obstacles qu'on doit surmonter, & s'y prendre avec résolution ; car si l'affaire traîne en longueur, l'assaillant se rebute & se désespere, tandis que celui qui est attaqué reprend courage & a le temps de multiplier ses dispositions défensives. On pense encore à faire sa retraite en ordre, quand l'affaire ne réussit pas. Il est toujours moins honteux d'attaquer dix fois sans réussir, quand on n'a rien à se reprocher sur ses dispositions, que d'être attaqué une seule fois & se mal défendre.



ARTICLE XVIII.

Des Camps retranchés.

Il eſt abſolument néceſſaire, pour faire réuſſir les projets d'une campagne, de n'être jamais forcé au combat, & de ne donner bataille qu'au moment le plus favorable. C'eſt pourquoi un Général eſt ſouvent obligé de retrancher & d'aſſurer ſon armée contre les différentes tentatives d'un ennemi qui cherche à combattre à ſon avantage; afin de rompre ſes deſſeins, de l'arrêter par une ſituation avantageuſe, de faire enſuite des ſiéges ou une diverſion, de lui couper les vivres, & de l'empêcher de rien entreprendre.

Par ces grands avantages, qu'on retire d'un camp bien ſitué & qui répond aux différents objets qu'on ſe propoſe, on voit de quelle conſéquence il eſt de le mettre en ſûreté. Les Conquérants ont excellé dans cette partie de la guerre, & pluſieurs Gé-

mieux flanquées. On y ſupplée encore par quelques ouvrages détachés, s'il eſt néceſſaire, afin de donner un point d'égalité. L'ennemi étudie le fort & le foible de ces ouvrages : il ſe détermine enſuite à les attaquer dès qu'il y trouve quelques défauts, ce qui peut occaſionner des ſuites funeſtes. On éleve davantage le parapet, ou on fait des épaulements aux parties qui peuvent être enfilées par le canon. On a ſoin de bien fortifier les ailes : l'ennemi les attaque ordinairement & s'applique à les tourner. Les retranchements qui traverſent les plaines ont ſouvent leurs foſſés plus profonds & les parapets plus élevés. On donne moins d'élévation à ceux qui ſont ſur les hauteurs, parcequ'ils ſont moins expoſés à l'effet du canon, & afin que le feu du parapet puiſſe mieux raſer la pente de la montagne ; ſans quoi, l'ennemi en avançant, ſeroit trop tôt à couvert des coups de fuſils. Je ne puis preſcrire aucunes regles pour la profondeur des foſſés, non plus que pour l'épaiſſeur & la forme des retranchements. Ces calculs

varient ſelon la nature du terrein (1) & les différentes poſitions qu'une armée peut occuper. C'eſt à l'expérience d'un Général, dit M. le Chevalier de Clairac, à tirer avantage des lieux, pour profiter de ce qui peut favoriſer ſa défenſe, en évitant ce qui peut nuire.

C'eſt une maxime que l'uſage ſemble approuver, de ſe ménager des eſpaces pour faire marcher les colonnes en avant, afin de profiter de la victoire & de pourſuivre l'ennemi après l'avoir défait. Ces eſpaces ſervent encore pour faire ſortir des troupes qui prennent l'ennemi en flanc pendant l'action. Quelque bien retranchée que ſoit une armée, elle ſoutiendra difficilement les efforts continuels de l'ennemi, ſi elle ne peut mettre quelques bataillons en mouve-

(1) *Terrein.* Il y a des terres humides où on rencontre l'eau en creuſant cinq à ſix pieds en terre ; d'autres ſablonneuſes où on ne peut élever des retranchements qu'à force de faſcines : il y a encore des terreins pierreux, difficiles à remuer. Ces inconvénients empêchent ſouvent la conſtruction d'un retranchement.

ment pour tourner & prendre en flanc celui qui attaque ; ce qui étonne & déconcerte l'assaillant, & lui fait lâcher prise au plus fort du combat. On a vu des bataillons & quelquefois une aile entiere se sauver & perdre en une minute le terrein qui leur avoit couté du sang & des peines, pour avoir aperçu quelques escadrons de cavalerie qui les prenoient en flanc & les attaquoient avec résolution, sans leur donner le temps de se reconnoître ni de refléchir sur les causes de cette crainte. Le soldat, déjà abattu par le péril qu'il avoit devant lui, se croit toujours perdu, & prend de fausses impressions à la vue du moindre danger qui menace ses flancs; la peur grossit les objets & se communique, desorte que les premiers bataillons qui se retirent, servent souvent de signal aux autres.

Il y a des camps enveloppés dans des ouvrages contigus qui couvrent tout le front d'une armée, & s'étendent sans intervalle d'une aile à l'autre. Quelque inattaquable que paroisse une armée enfermée de la sorte,

il ſemble que l'expérience qui détruit la prévention, a fait connoître le défaut de ces camps & réformé ce travail. Les Anciens ſe retranchoient de la ſorte ; mais l'effet de notre artillerie, la façon de nous ranger, & ſur-tout, l'uſage que nous faiſons de notre cavalerie nombreuſe, ſemblent devoir apporter quelque différence dans la conſtruction de nos ouvrages. L'ennemi tente à ſon aiſe ſur ces ſituations ; ſes manœuvres ſont libres ; il forme pluſieurs attaques, il fait les renouveller & ſoutenir ceux qui ſont repouſſés, & s'il pénetre dans quelque endroit, tout ce travail devient inutile ; s'il eſt obligé de ſe retirer après un combat opiniâtre, on n'a rien gagné. Il reconduit ſes troupes & ſon artillerie commodément dans ſon camp, ſes bagages ſont en ſûreté ; il peut choiſir une ſituation avantageuſe, recevoir un ſecours & des munitions pour recommencer de nouveau.

On remarque par les différentes ſituations où nos armées ſe ſont retranchées pendant la derniere guerre, qu'on a évité cette

méthode en lui préférant celle de laisser des espaces, en ne fortifiant que quelques parties du front qui se flanquent mutuellement.

Le Chevalier Folard nous a laissé d'excellents modeles pour retrancher une armée; mais il paroît que les Généraux prussiens ont exécuté ce que cet illustre Auteur n'avoit tracé que sur le papier.

Un corps d'armée bien retranché, a de grands avantages; il faut à l'ennemi beaucoup de réflexions & de prudence pour tenter sur son poste. Mais les meilleurs retranchements ne servent de rien quand les troupes qui sont derriere s'enfuient & les abandonnent.

Il faut encore des réflexions sur le choix du poste qu'on veut défendre. Il y a des situations où l'ennemi se trouve maître du terrein en s'emparant d'un côté qui domine & qui enfile les retranchements; d'autres, où l'on ne peut faire agir sa cavalerie. De la distribution des troupes dépend cependant le succès d'une action.

Le Roi de Suede répondit à un de ses Gé-

néraux qui lui repréſentoit le péril où il ex-poſoit ſes troupes en attaquant avec une poignée de monde, une armée nombreuſe de Ruſſes retranchés dans la Livonie : » J'ai » deux avantages ſur l'ennemi; le premier, » qu'il ne peut faire agir ſa cavalerie qui » lui deviendra inutile ; le ſecond, que la » ſituation eſt ſi reſſerrée que le grand nom-» bre l'incommodera plus qu'il ne lui ſer-» vira «. Cette réflexion lui aſſura le ſuccès le plus brillant.

On ne doit pas toujours ſe fier aux marais & aux rivieres. On fait ſonder leur profondeur & reconnoître leurs gués. Il y a des temps où les eaux diminuent & ſe déſſechent par les chaleurs ; de même qu'elles augmentent par les pluies & la fonte des neiges. L'hiſtoire nous apprend que pluſieurs armées ont été battues pour avoir négligé ces réflexions. On a coutume de faire ſortir les ſoldats des tentes une heure ou deux avant le jour. Quand l'ennemi eſt proche, on pouſſe encore quelques eſcadrons de cavalerie ou de dragons ſur les ailes pour recon-

noître, sur-tout pendant le temps de brouillard, l'ennemi, fût-il même éloigné de deux marches. On ne peut affecter trop d'assurance.

Le Maréchal de Turenne disoit qu'il n'étoit jamais plus tranquille que quand il avoit l'ennemi sous les yeux, parcequ'il étoit d'abord instruit de ses mouvements.

ARTICLE XIX.

Des surprises d'armées.

Les Commentaires sur Polybe nous proposent les surprises d'armées comme un moyen avantageux pour se procurer le succès d'une campagne. Elles peuvent se tenter, avec une armée inférieure en nombre, avec des troupes nouvellement levées ou rebutées des malheurs précédents ; parceque tout dépend du secret & de la diligence.

Le succès d'une surprise releve le courage des troupes, & facilite les opérations d'une campagne, en intimidant l'ennemi, à qui

tout devient ſuſpect. C'eſt ſouvent une reſſource du foible contre le plus fort. Pluſieurs Conquérants ont ſurpris des armées nombreuſes avec peu de troupes, les ont battues & ont pouſſé leurs ſuccès fort loin. Combien de Généraux doivent leurs progrès à l'heureux début d'une action qui a réuſſi par la ſurpriſe.

Charles XII, ſurprit en 1700 quatre vingt mille Moſcovites retranchés à Narva, avec huit mille Suédois, les battit, prit leur bagage, leur artillerie, & fut obligé de faire partir plus de trente mille priſonniers, parcequ'il n'avoit pas de monde pour les garder. Delà naquirent ſes ſuccès juſqu'à la bataille de Pultowa en 1709.

On attaque l'ennemi en marche ou dans ſon camp : ſi c'eſt en marche, on le ſurprend ſouvent au ſortir d'un défilé ou lorſqu'il s'y eſt engagé. L'attaque ſe fait dans un terrein couvert, quand on eſt ſupérieur en infanterie; mais ſi l'on a plus de cavalerie & qu'elle ſoit meilleure que celle de l'ennemi, on recherche les plaines, comme plus favorables

aux mouvements rapides de cette armée.

La disposition pour attaquer dépend du terrein ou de l'ordre de marche de l'ennemi. Ceux qui commencent l'attaque doivent avancer vivement & profiter des premiers avantages. Les troupes qui soutiennent, se forment avec ordre, & se portent avec diligence & sans confusion aux endroits où elles sont nécessaires; le moindre retardement est dangereux, & l'attaque ne doit être interrompue que lorsque l'ennemi est entièrement défait. On ne considere plus avec la même attention les obstacles du terrein. L'ennemi surpris n'y réfléchit pas lui-même, & ne sait souvent pas profiter de ses avantages. On perd des moments précieux, quand on s'arrête à ces difficultés; & le mouvement, qui étoit d'abord possible & nécessaire, devient bientôt après impossible & contraire.

Il est difficile à l'ennemi d'éviter la confusion & de rallier ses troupes dispersées, quand on profite des premiers avantages ou du désordre qui regne dans une armée sur-

priſe en marche. On détache des huſſards, ou quelques bataillons d'infanterie pour mettre le déſordre parmi les bagages & enlever les chevaux. La ruine de ces équipages, ſur-tout des tentes, met une armée hors d'état de profiter du reſte de la campagne. Pour achever ſa perte, on lui enleve le plus d'artillerie qu'il eſt poſſible. Une partie de la cavalerie doit toujours être en action pour faire des priſonniers & empêcher le ralliement. On pourſuit l'ennemi avec ordre, car on riſqueroit beaucoup, & il vaudroit mieux lui bâtir un pont d'or pour ſe retirer, que de le ſuivre en déſordre.

Quand une partie de l'armée qui ſe retire, s'arrête & ſe forme, ce ſera certainement ſur un terrein avantageux, ou ſur quelques hauteurs dont elle voudra profiter pour couvrir ſa retraite ou pour obſerver la diſpoſition de l'armée victorieuſe.

C'eſt au Général en chef à juger de ces mouvements pour attaquer l'ennemi, ou pour éviter de l'être à ſon tour.

Quand on ſurprend l'ennemi dans ſon

camp, la disposition pour la marche des troupes & pour l'attaque se regle sur la situation de son armée. Il faut avoir une entiere connoissance des lieux où ses ailes sont appuyées, des obstacles qui couvrent son front, de la forme & de la force de ses retranchements; & des défauts ou de l'avantage de la position. On s'instruit des chemins pour regler la marche des colonnes & savoir en combien de temps on peut arriver. De cette combinaison naît l'avantage d'attaquer avec des forces réunies, & d'exécuter avec succès le projet d'attaque.

Si l'ennemi prend des précautions pour ne pas être surpris, il en faut de plus grandes pour le surprendre, sur-tout dans la marche : on risque d'être découvert au moindre retardement. Ce qui est contre le système des grands Généraux, qui disent que l'ennemi doit apprendre qu'on est venu, & doit ignorer qu'on doit venir.

Plusieurs circonstances qui ont le secret, l'union & la diligence pour base, donnent occasion aux surprises de camps.

Quand un Général ſe repoſe ſur l'éloignement de ſes ennemis, ſur l'avantage de ſon poſte, ſur la force de ſes retranchements, la ſupériorité de ſes troupes, ou ſur l'inactivité de ſon adverſaire; ou bien lorſqu'une armée a fait quelques détachements conſidérables pour couvrir un convoi, faire un ſiege ou quelques autres diverſions; quand il y a de la méſintelligence (1) & de la jalouſie parmi les Généraux, ou que leur armée fatiguée des marches précédentes arrive dans un camp à portée, dont on connoît la ſituation: ces circonſtances, & d'autres ſemblables, favoriſent les ſurpriſes.

Des troupes légeres précedent ordinairement la marche pour arrêter les patrouilles de l'ennemi & renverſer leurs piquets; ce qui doit ſe faire ſans tirer, mais à coups d'armes blanches, pour ne pas perdre de temps & donner trop tôt l'alarme: elles empêchent

---

(1) *Méſintelligence.* La ſupériorité du nombre, la valeur des troupes & les meilleurs projets ne ſervent de rien, quand il y a de la déſunion dans les armées parmi les Officiers-Généraux.

encore, en arrêtant tout ce qui va du côté de l'ennemi, que des déserteurs ou un espion n'aillent découvrir la marche de l'armée. Elles ont ensuite l'ordre de diversion: on les envoie par un détour piller & surprendre le quartier général. Le reste de l'armée suit & se forme en silence sur le terrein qui lui est propre. L'artillerie doit être pourvue abondamment de munitions; elle fait un feu vif & continu pendant l'attaque, qui dure souvent plus long-temps qu'on n'avoit espéré, outre qu'elle doit être en état de servir pendant la retraite, si on ne pouvoit réussir par quelques accidents imprévus, ou parceque l'ennemi aura été informé à temps de ce qu'on a projetté contre lui: car on peut être surpris soi-même de voir avancer en bataille l'armée qu'on croyoit prévenir.
» Tenez pour maxime générale, dit Morosini, Doge de la République de Venise, » de ne jamais rien entreprendre qu'avec » secret, une parfaite connoissance du pays, » beaucoup de diligence dans la marche, » plus encore de vivacité dans l'exécution,

» &

» & d'avoir toujours la retraite ſûre ».

On tourne à ſon profit les deſſeins d'un ennemi, lorſqu'on les connoît, qu'on lui laiſſe ignorer qu'ils ſont connus & ſur-tout lorſqu'il ne peut ſavoir le coup qu'on lui prépare.

Le Roi de Pruſſe avoue dans ſes inſtructions militaires, » qu'il avoit eu connoiſſance » des meſures ſecretes priſes contre lui en » 1746, d'entrer dans ſon pays pendant » l'hiver pour y tranſporter le théâtre de » la guerre, en l'éloignant des pays alliés » de Sa Majeſté l'Impératrice Reine ». J'agis alors, dit ce Monarque, ſelon mon principe; je les prévins, & je fis, au milieu de l'hiver, la guerre dans le cœur de leurs états.

A la faveur de quelques fortes marches, on peut encore ſurprendre des corps ſéparés des ennemis: mais, comme dit M. le Maréchal de Broglie: » toute entrepriſe doit être » l'objet d'un grand deſſein.

Quand une armée ſe retire & qu'elle laiſſe des corps de troupes pour occuper un

paſſage, un défilé, ou afin de retarder l'ennemi & de l'obſerver : ces corps toujours poſtés avantageuſement doivent être ſurpris & attaqués avant le jour ; par-là on empêche qu'ils ne reçoivent du ſecours, & on eſt bientôt maître du paſſage & des troupes qui le défendoient. Quand on ne connoît pas bien la ſituation, on fait marcher des payſans à la tête des colonnes pour les conduire. On les fait cependant garder, de crainte qu'ils ne s'échappent & n'aillent prévenir l'ennemi. L'avantage qu'on remporte dans ces rencontres affoiblit l'ennemi, jette l'épouvante dans ſon armée, & produit des ſuccès fort rapides.

ARTICLE XX.

DE LA GUERRE OFFENSIVE.

NOUS entrons dans les deux principales parties de la guerre, qui ſont les plus débattues, & qui occupent les premieres têtes de l'Europe dans le conſeil de toutes les

Cours; c'eſt l'offenſive & la défenſive. Les autres parties ne ſont que le reſſort de celles-ci, & concourent à l'heureux ſuccès d'attaquer ou de ſe défendre. Le choix de cette alternative eſt ordinairement le réſultat des connoiſſances les plus juſtes & des inſtructions ſecretes du cabinet : de ſorte qu'on a ſouvent tort de critiquer les mouvements d'un Général, & de juger ſans fondement de ſa conduite. Les Généraux, de concert avec les Miniſtres, forment enſuite le plan de la guerre & de la campagne ſur des réſolutions dictées par le Souverain.

Le plan ſe forme ſur la ſituation des affaires, ſur les moyens que l'Etat peut fournir en hommes, en chevaux & en argent, ſur la force & les reſſources de l'ennemi. On examine les précautions à prendre pour la conſervation intérieure du pays, les moyens de faire ſubſiſter l'armée, & d'établir ſûrement les magaſins. On reglé les diverſions qu'il faut faire, l'opération de chaque corps en particulier, & pluſieurs autres choſes qui ne doivent être connues

que des personnes chargées de l'exécution; mais elles m'éloignent de mon sujet, que je traiterai le plus succinctement qu'il me sera possible.

L'offensive est la partie de la guerre la plus brillante, mais la plus aisée quand on a tout ce qu'il faut pour la soutenir: c'est-à-dire, des vivres en abondance, une armée nombreuse, aguerrie, bien disciplinée, & de l'argent. Ce dernier ressort ouvre souvent le chemin aux conquêtes & aux heureux succès. Il faut, pour réussir, connoître d'avance le pays ennemi où l'on doit porter la guerre: s'il est fertile, abondant en bois, en eaux, en vivres & en fourages; s'il est peuplé, commerçant, s'il abonde en chevaux & en bestiaux; s'il y a beaucoup de plaines pour faire agir la cavalerie, ou si c'est un pays de chicanes, montagneux & plein de défilés. Ces connoissances sont nécessaires pour régler ses forces en infanterie & cavalerie. On examine encore le nombre & la situation des forteresses, la force de leurs garnisons, le cours des rivieres na-

vigables, dont on peut retirer de grands avantages. Il faut être inſtruit du nombre & de la qualité des troupes que l'ennemi & ſes alliés peuvent mettre en campagne, des ſituations avantageuſes qu'il peut occuper pour aſſembler ſes forces, couvrir ſes fortereſſes & ſes magaſins.

Après ces connoiſſances, on tâche de le prévenir. On entre le premier en campagne; on enleve quelques magaſins; on s'empare des poſtes avantageux pour couper à l'ennemi la communication de ſes fortereſſes; on attaque ſes troupes en détail; on empêche la jonction de différents corps. Quelquefois on aſſiege une place pour y établir enſuite un dépôt. On livre bataille à l'ennemi prévenu, qui n'a pas encore raſſemblé ſes forces. Cela s'appelle commencer la guerre par un coup d'éclat qui mene toujours à de grands ſuccès.

Mais les meilleures diſpoſitions pour attaquer vigoureuſement l'ennemi & profiter de ſes avantages ne ſont pas ſuffiſantes; il faut avoir pourvu à ſa retraite en cas de malheur, & ne pas ſe laiſſer emporter trop

loin, ni s'éblouir des premiers ſuccès, de crainte de perdre l'Etat & toute ſon armée: ce qui eſt arrivé fort ſouvent.

Charles XII, enflé de ſes ſuccès précédents, forma le deſſein de détrôner Pierre I, Empereur des Ruſſies. Il forma ſon projet ſur la confiance que rien ne pourroit réſiſter à l'effort de ſes armes. L'ennemi, ſouvent vaincu, mais toujours renaiſſant, irritoit ſa vengeance & ſon ambition. Il s'avança juſques dans l'Ukraine avec ſon armée déjà diminuée d'un tiers par la faim & les fatigues. Ses troupes, expoſées à la rigueur de la ſaiſon, dans un climat fort dur, & livrées aux plus grandes miſeres, n'avoient pas même la conſolation de voir l'ennemi, qui, par une fuite ſimulée, rendoit leur perte plus certaine, en leur ôtant la poſſibilité de ſe retirer.

Enfin le Roi aſſiegea Pultowa, place ſituée ſur le Vorskla, à l'extrémité orientale de l'Ukraine, où les Moſcovites avoient un magaſin.

Cette derniere reſſource fit réſoudre les Suédois à périr les armes à la main.

Le Czar parut bientôt avec des forces conſidérables pour ſecourir la place. Charles XII, quoique bleſſé d'un coup de feu, qui lui fracaſſa la jambe au commencement du ſiége, conduiſit ſon armée à la rencontre des ennemis qu'il attaqua avec des forces épuiſées & trop inégales. Il fut repouſſé, battu, & de cette journée naquirent les maux dont la Suede fut long-temps accablée. L'Hiſtoire eſt fertile en pareils événements.

Un projet d'offenſive doit être mûrement réfléchi. Il faut avoir tout prévu & avoir des reſſources aſſurées pour remédier aux événements; ſans quoi on eſt arrêté aux premieres difficultés que le hazard ou les mouvements de l'ennemi peuvent produire, & on eſt bientôt obligé de prendre la défenſive & de ſe retirer.

Le Roi de Pruſſe pénétra en Bohême en 1757, & jamais offenſive ne fut mieux réglée. C'étoit vers le milieu d'Avril que le Roi réſolut d'entrer dans ce pays, malgré la diſpoſition défenſive de l'armée Autri-

chienne, qui gardoit les principaux passages des montagnes qui couvrent tout ce pays. Cette entreprise fut conduite avec toute l'intelligence, la vigueur & la vivacité nécessaires en pareille occasion. Elle étoit formée sur la connoissance du pays & sur la distribution des cantonnements des troupes de la maison d'Autriche. Les forces de ce Monarque étoient divisées en quatre parties ou corps d'armée; dont deux en Saxe, la un dans Lusace & l'autre en Silésie, où il avoit passé l'hiver.

La guerre offensive offre de grands avantages, quand on a franchi les premiers obstacles, & qu'on a ses mouvements libres. Le pays où on est, fournit de ce qui est nécessaire en hommes, en chevaux, en vivres & en argent. On se sert des ressources de l'ennemi pour faire la guerre contre lui & à ses dépens. L'armée paroît toujours animée par la victoire, par le souvenir des succès précédents, & par l'espérance d'un avenir heureux: de sorte qu'elle supporte aisément les plus grandes fatigues: & sou-

vent l'ennemi intimidé, affoibli par les déſertions & les maladies, perd courage & néglige les précautions néceſſaires pour relever la fortune de ſes armes. Quand on eſt ſupérieur en troupes, il eſt avantageux de faire quelques diverſions pour faire mieux ſubſiſter ſon armée, partager l'attention & les forces de l'ennemi.

Après la mort de Charles VI en 1740, il n'y avoit que deux régiments Autrichiens en Siléſie : » Je fis la guerre, dit le Roi de » Pruſſe, en hiver, pour profiter de tout ce » qui m'étoit avantageux. Si j'avois attendu » le printemps, dit-il à ſes Généraux, nous » n'aurions emporté qu'après trois ou quatre » campagnes difficiles, ce que nous gagnâ- » mes par une ſimple marche ».

La guerre offenſive doit être vive, & le Général qui la conduit, loin de ſe repoſer à l'ombre de ſes anciens lauriers, doit penſer qu'il reſte quelque choſe à faire. Il eſt dangereux d'interrompre & d'arrêter les mouvements de ſon armée.

Cette partie de la guerre eſt celle qui

de la désertion ou des maladies qui se mettent dans son armée, on le suit, on attaque son bagage, son arriere-garde & souvent même l'armée, quand elle est dans un terrein ou une situation désavantageuse. C'est toujours beaucoup, quand on a gagné du temps & empêché l'ennemi de ne rien faire de considérable; car en matiere d'offensive, on perd beaucoup en ne gagnant rien.

Le Duc d'Albe, qui a commandé avec de grands succès l'armée Espagnole, pendant les guerres civiles en Flandre, pensoit de même, lorsque, pressé par un de ses Généraux de donner la bataille, il répondit: » Je ne suis pas venu d'Espagne pour risquer la fortune de nos armées, & mettre » tout au hazard d'une journée; mais pour » vaincre les ennemis ».

Le Maréchal de Villars, en parlant de Fabius Maximus, Général Romain, dont la postérité ne cessera jamais d'admirer les grandes vertus militaires, s'explique ainsi: » Fabius ne fuyoit pas le combat, mais il » vouloit le donner à son avantage, & tenir

» pour cela ſes troupes ſi bien préparées, » qu'en donnant une bataille, il pût rai- » ſonnablement eſpérer de la gagner ».

Une armée quoiqu'égale en forces à celle de l'ennemi, ſe tient ſouvent ſur la défenſive, pour couvrir un pays ou conſerver une conquête; tandis qu'elle détache des corps de diverſion, pour agir offenſivement dans d'autres endroits.

Quand un Général a des forces beaucoup inférieures à celles de l'ennemi, ou qu'il craint un échec conſidérable, il tient une défenſive plus limitée. C'eſt dans ce cas que le Marquis de Sainte Croix dit: » Que le » Général qui ſe tient ſur la défenſive, ne » doit combattre que dans une extrême » néceſſité ou dans une conjoncture évi- » demment favorable ». Ces occaſions de combattre ſe rencontrent, quand on veut profiter d'une faute qu'a faite l'ennemi, quand il a trop de confiance dans le nombre de ſes troupes, & qu'il ſe néglige, ou que ſon armée eſt diminuée & affoiblie, ou lorſqu'après de fortes marches, il arrive dans

un camp dont la situation est défectueuse; quand on veut profiter de quelques troupes alliées qui doivent bientôt quitter l'armée, ou qu'on veut faire lever le siege d'une place.

Avec la même attention que les Généraux mettent à observer les mouvements de l'ennemi pour en profiter ou les prévenir, ils se gardent aussi de donner aucune prise sur eux : ils rassemblent le plus de troupes qu'ils peuvent, & font le moins de détachements qu'il leur est possible.

Si c'est un pays comme la Flandre où il y ait beaucoup de forteresses, on tire des renforts des garnisons les moins exposées pour renforcer celles des places de conséquence qui conviennent le plus à l'ennemi. » Que si, pour renforcer les garnisons, vous » affoiblissez votre armée, vous devez cam- » per dans un terrein extrêmement avan- » tageux, opposer à l'ennemi des rivieres » & de grands défilés qu'il devra né- » cessairement passer pour venir vous atta- » quer : bien appuyer vos ailes & fortifier

» votre front ». Il eſt d'uſage que l'ennemi cherche à profiter de la foibleſſe d'une armée, quelquefois en menaçant de faire un ſiege, en donnant des alarmes aux magaſins, & faiſant d'autres mouvements pour obliger l'adverſaire à faire des détachements : ce qui facilite ſon véritable projet d'attaquer l'armée.

Enfin, l'objet d'une guerre défenſive eſt de pénétrer les deſſeins de ſon adverſaire, les prévenir, en retarder l'exécution ou les faire échouer. Une marche bien concertée ou la ſituation avantageuſe d'un camp peuvent opérer ce miracle. Ces mouvements ſont des coups de maître, & ce ſont ceux qui caractériſent les grands Généraux, qui ne ſe déterminent jamais volontiers & ſans néceſſité à ce dernier parti, le plus difficile & le moins amuſant, dans cette partie de la guerre comme dans toutes les autres. On doit éviter d'être réduit à chercher la bataille ou à devoir l'accepter : mais on ſe ménage de la donner dans un temps favorable, & lorſque l'occaſion promet une victoire de

laquelle on peut retirer une grande utilité.

ARTICLE XXII.

Des lieux avantageux pour une bataille.

L'AVANTAGE du terrein, les ailes bien appuyées & le front découvert, sont des précautions qui semblent assurer le gain d'une bataille : mais elles ne sont pas suffisantes. Les Généraux étudient & examinent la situation du lieu pour profiter de la victoire en suivant l'ennemi, ou faire la retraite en cas de malheur. La connoissance parfaite du pays où on fait la guerre, fait distinguer la différence & les avantages d'une situation. Il n'est pas toujours possible de choisir le lieu du combat. L'ennemi tâche souvent de prévenir les desseins les mieux concertés. Mais c'est une marque de mérite & de capacité dans un Général, quand, par l'adresse de ses marches & de ses mouvements, il peut amener les choses au point qu'il desire.

De

De la ſituation du lieu où ſe donne la bataille, naît la facilité de profiter de la victoire, ou de ſe retirer : car comme il ne ſeroit pas prudent, après le gain d'une action, de ſuivre l'ennemi bien avant dans un pays ſtérile & ruiné, où les vivres ſeroient renfermés dans des fortereſſes dont il eſt en poſſeſſion ; il ſeroit également dangereux d'engager ſon infanterie dans de grandes plaines, contre un ennemi ſupérieur en cavalerie, lequel répareroit ſes pertes par le dommage qu'il ſeroit en état de cauſer à l'armée qui ne pourroit jamais empêcher ni même incommoder ſa retraite. On eſt obligé, en pareil cas, d'enterrer ſes lauriers ſur le champ de bataille; ce qui eſt contre les regles de la guerre : car on ne doit jamais courir d'auſſi grands riſques, ſans eſpérance d'en retirer des avantages conſidérables.

De la ſituation d'un camp par rapport à une bataille.

Il eſt auſſi fort mal-adroit & fort dangereux de perdre une bataille, ſur-tout quand on doit ſe retirer par de longs & mauvais chemins, dans une ſaiſon contraire & pluvieuſe, où les marais gonflés, & les

rivieres devenues des torrents, exposent une armée à de grandes pertes; que les vivres manquent pendant la retraite, & que nulles forteresses n'arrêtent l'activité d'un ennemi victorieux qui profite de tous ses avantages pour ruiner l'armée & pour étendre ses conquêtes sans opposition.

Un Général retire au contraire la plus grande utilité du gain d'une bataille, quand l'ennemi est dans une situation opposée aux lieux précédents; qu'il a derriere lui un pays riche, abondant & peuplé, où l'armée peut subsister & se remettre en état de paroître en campagne avec avantage. On tâche de s'y maintenir, de former ses magasins, & on profite de plusieurs ressources qu'on ôte à l'ennemi. S'il y a des places fortes, on n'épargne rien pour s'en rendre maître. On sacrifie même quelques jours d'hiver pour assurer ces avantages, dont on se trouve récompensé dans la suite.

Si Annibal avoit mieux connu l'heureuse position des lieux, ou plutôt, si ce Général avoit résolu d'en profiter, la prise de Rome

& la chûte de l'Empire romain devenoient le prix de ſa victoire à Cannes. Mais il aima mieux jouir de l'abondance & d'un trop prompt repos ; ce qui cauſa bientôt après la ruine de ſa patrie.

Tout cela prouve de quelle conſéquence il eſt d'obſerver les temps & les lieux pour donner bataille : &, comme dit le Chevalier Folard, ne jamais ſe laiſſer forcer au combat, dans des ſituations où le gain d'une bataille apporte moins d'avantages, que la perte n'en eſt dangereuſe.

ARTICLE XXIII.

De ce qui précede une bataille.

C'EST ici un détail fort intéreſſant, & dont tout Officier doit avoir une connoiſſance parfaite, afin de ne rien négliger dans ces moments précieux, pour mériter une juſte part à la victoire.

Les batailles ſont inévitables : ſans elles la guerre ne finiroit jamais. Elles ſont

presque toujours le fruit des mouvements qui les ont précédées. Les circonstances permettent souvent aux Généraux de prévoir le temps & à-peu-près les lieux où se donnera la bataille. Ils rassemblent à cet effet leurs forces, afin d'être supérieurs à l'ennemi, & se font joindre par les détachements séparés de l'armée, s'ils ne sont pas trop éloignés.

Avant la bataille de Torgau en 1760, le Roi de Prusse réunit ses forces & grossit son armée de tout ce qu'il put rassembler pour tirer avantage des troupes, qui ne sont jamais plus utiles & nécessaires que le jour d'une action. M. le Maréchal Daune avoit agi de même en 1757, lorsqu'il renforça son armée des régiments de l'aile droite dispersés à la bataille de Maleschits, & des bataillons tirés des garnisons à portée; ce qui rendit les deux armées à-peu-près égales.

On pourvoit aux magasins qui sont sur les derrieres, afin que l'armée ne manque pas de vivres pendant la retraite, en cas de

malheur. On fait conduire les munitions néceſſaires pour le jour & les ſuites de l'action, & on diſtribue l'artillerie aux endroits qui lui ſont propres.

Si on attend l'ennemi dans ſon camp, on prend la ſituation la plus avantageuſe, avec la précaution de mettre chaque corps en ſa place, afin que l'infanterie & la cavalerie puiſſent ſe ſoutenir mutuellement.

Si le Général a réſolu d'attaquer l'ennemi, il forme ſon plan d'attaque ſur la ſituation, les forces & les qualités des troupes qui compoſent l'armée qui lui eſt oppoſée, & ſur les défauts ou les avantages de ſa poſition. Il donne des ordres ſérieux à l'armée, & recommande à chacun de ſe faire honneur & de remplir ſes devoirs. En remontrant la néceſſité, la gloire & l'avantage de vaincre, il promet des récompenſes à ceux qui ſe diſtingueront. Ce qui doit être obſervé avec la même ponctualité qu'il faut punir ſur le champ ceux qui ont manqué.

On renvoie tous les bagages pour les mettre en ſûreté, ſi on n'y a pas pourvu

auparavant. Les Généraux sont fort discrets, afin que les espions, toujours pénétrants & curieux, ne puissent rien rapporter d'intéressant, pas même l'ordre de bataille, dont l'ennemi pourroit tirer avantage. Enfin le secret, ce mobile caché qui fait naître les plus grands succès, & dont les meilleurs Généraux ont toujours fait le plus de cas, doit s'observer avec la derniere attention.

ARTICLE XXIV.

Des batailles.

Le sort de la guerre, la gloire des armes, la perte ou l'agrandissement des Etats, dépendent du succès des combats. De tels avantages méritent un soin particulier & des efforts extraordinaires de tous ceux qui ont part à cette journée. C'est ici que le mérite des Généraux, la conduite des Officiers, & la valeur du soldat, paroissent dans leur plus grand jour; & l'Europe, attentive sur ce qui précede & suit la bataille, & sur la façon dont on s'est comporté pen-

dant l'action, loue ou condamne les armées ſur la relation d'une journée auſſi intéreſſante. La poſtérité même admire ces actions d'éclat, & accorde l'immortalité aux heureux ſuccès.

Pluſieurs raiſons déterminent à une action générale. Un des deux partis y eſt ſouvent forcé pour donner une autre face aux affaires; lorſqu'on veut pénétrer dans le pays ennemi, ou empêcher qu'il n'entre dans les états du Souverain; lorſque l'ennemi s'eſt affoibli par des diverſions trop fortes, & lorſqu'il importe de lui ôter une poſition avantageuſe; quand on a des ordres exprès de chercher l'occaſion favorable pour combattre, ou quand on ne peut l'éviter. Le Duc d'Albe, Général des armées d'Eſpagne ſous Philippe II, parle à ce ſujet en ces termes: » On cherche à donner bataille, » lorſqu'il s'agit de ſecourir une place forte » qui eſt réduite à l'extrémité & qui fait la » ſûreté d'un pays; lorſque l'ennemi doit » recevoir des ſecours qui le rendroient » ſupérieur; lorſque au commencement

» d'une guerre on veut donner de la répu-
» tation à ses armes, retenir ses alliés, em-
» pêcher les ennemis couverts de se décla-
» rer; lorsque la fortune inconstante a telle-
» ment rebuté les ennemis qu'ils n'osent
» plus tenir; enfin, lorsque, pressé par la
» famine & les maladies & enfermé de
» toutes parts, il faut mourir ou vain-
» cre. «

Les batailles se réduisent à attaquer l'ennemi, ou à l'attendre de pied ferme: je ne disputerai pas lequel est le plus avantageux. L'attaque offre quelque chose de plus hardi & de plus facile; & la défense paroît avoir plus de solide dans plusieurs occasions. Je crois que ces deux maximes différentes sont également bonnes, puisque plusieurs grands Généraux les ont employées alternativement, & qu'il n'y a que les circonstances qui doivent leur donner quelque préférence. Il y a des temps où il est nécessaire d'attendre l'ennemi dans son camp; il y en a d'autres où il faut le prévenir & l'attaquer. Je parlerai seulement des manieres dont

on s'eſt ſervi juſqu'à préſent dans l'attaque ainſi que dans la défenſe.

On dirige le plus ſouvent ſes efforts vers une des ailes de l'armée ennemie, afin de gagner le terrein qu'elle occupe, pour prendre enſuite le reſte des troupes en flanc. Cette méthode eſt fort ancienne, & décide ordinairement de la bataille, ſi on peut ſe ſoutenir ſur le terrein que l'ennemi a abandonné.

Le Roi de Pruſſe propoſe différents ordres de bataille, & donne la préférence à cette façon d'attaquer, comme la plus prompte & la plus aiſée. La bonne diſcipline de ſes troupes exercées à toutes les manœuvres de la guerre, & l'intelligence de ſes Officiers, lui ont ſouvent rendu ces premiers avantages déciſifs.

On attaque quelquefois les deux ailes en même temps, pour partager l'attention de l'ennemi, & l'empêcher de renforcer une partie par des troupes qu'il peut retirer d'une autre : mais l'attaque principale eſt contre celle dont le terrein offre le plus

d'avantages, dès qu'on s'en est rendu maître. Il y a des Généraux qui préferent souvent l'attaque du centre quand il est praticable, tandis qu'ils tiennent les ailes en échec : ce qui semble promettre une déroute complete, si on peut profiter assez-tôt de l'ouverture qu'offre un centre séparé de ses ailes. Je ne déciderai pas non plus laquelle de ces trois différentes attaques est la meilleure. Le terrein & la disposition des ennemis peuvent en déterminer le choix : le coup-d'œil & la connoissance parfaite de sa situation reglent le plan d'attaque, qui doit s'exécuter par une manœuvre prompte & savante. Celle qui est la moins sujette à la confusion, est toujours préférable. C'est une regle générale de faire soutenir les corps qui plient pendant l'attaque, lesquels doivent se rallier le plutôt possible pour retourner au feu ou rendre compte de leur conduite après l'action : laquelle doit être examinée sans partialité, mais avec la derniere sévérité.

La cavalerie destinée pour attaquer, & celle qui doit soutenir, se placent dans les

lieux qui favoriſent les efforts qu'on attendoit d'elles. La groſſe artillerie, fort incommode pendant l'attaque, occupe ordinairement quelques hauteurs pour battre l'ennemi en flanc. Elle doit être ſoutenue & faire un feu continuel tandis que l'armée s'avance & ſe diſpoſe à attaquer.

Celui qui attaque doit marcher vivement & joindre l'ennemi. C'eſt le plus grand avantage d'un aſſaillant : car s'il s'amuſe à tirailler de pied ferme il n'avance pas, & l'avantage reſte dès-lors du côté de celui qui ſe défend & qui occupe un poſte avantageux.

Dès qu'on a repouſſé une partie des troupes qui ſont oppoſées, & que l'ennemi abandonne ſon terrein, on avance vivement pour ſe former enſuite & prendre les précautions néceſſaires pour ſe ſoutenir. On ſe ſert avantageuſement de la cavalerie pour augmenter la confuſion & empêcher le ralliement; tandis que l'infanterie marche dans le plus grand ordre pour s'oppoſer au ſecours que l'ennemi pourroit envoyer, & pour prendre en flanc & en queue ce qui tient ferme.

Si-tôt que l'ennemi est battu à une de ses ailes, il est naturel de faire attaquer en front le centre de son armée, s'il est abordable, afin de seconder les troupes victorieuses qui attaquent en flanc, & l'empêcher de tirer aucun secours de son centre : cette seconde attaque ne dure pas long-temps & décide de l'action.

Quand une aile de l'armée est attaquée en forme avec des forces supérieures, l'ennemi ne paroît avoir de meilleures ressources que de prendre en flanc les troupes qui l'attaquent ; & pour exécuter ce mouvement, il doit tirer des régiments de la seconde ligne, ou faire marcher la réserve ; ce qui demande du temps. C'est pourquoi il est nécessaire de le prévenir en avançant vigoureusement & en rompant les premiers obstacles par une attaque bien soutenue. On fait encore marcher des troupes pour s'opposer assez-tôt aux coups de côté ; elles tâchent de gagner le derriere de l'ennemi.

C'est un effet ordinaire de la prudence des Généraux qui attaquent, de former

l'ordre de bataille & de partager leurs colonnes de ſorte qu'en avançant & commençant à ſe former, l'ennemi ne puiſſe aſſez-tôt deviner l'endroit où elles ont réſolu de pénétrer, laquelle incertitude l'oblige à partager ſes forces & à ſe précautionner par-tout. S'il affoiblit enſuite quelques endroits qui n'ont pas été attaqués, pour renforcer la partie qui eſt entamée, on ne perd pas de temps pour battre ces endroits dégarnis : on ſe ſert avantageuſement d'une partie de la ſeconde ligne, ou de la réſerve, pour ſeconder les efforts de diverſion qui réuſſiſſent ſouvent, & facilitent le ſuccès d'une autre attaque qui rencontre alors moins de réſiſtance.

On évite le plus qu'il eſt poſſible de perdre du temps à manœuvrer pour ſe mettre en bataille ; à moins qu'on n'eût deſſein de tromper l'ennemi, ſans quoi l'ordre de marche, & les meſures priſes d'avance par rapport au terrein, doivent faciliter ce mouvement qui expoſe une partie de l'armée à une longue & vive canonnade : outre que ce re-

tardement donne occasion à l'ennemi de faire quelques changements dans sa disposition, & de profiter du temps qu'on perd. Il est des Généraux qui préferent d'attaquer avec une partie des troupes, avant que toute l'armée soit formée en bataille.

Je crois que tout ordre de bataille est bon, s'il répond au terrein qu'on doit occuper, à sa situation & aux dispositions de l'ennemi, & si l'ordre de marche facilite les évolutions aux différents corps, pour attaquer sans confusion. Il est de la derniere importance pour les Officiers, de faire exécuter promptement les ordres des Généraux, & d'obliger le soldat de faire son devoir pendant l'action : car les meilleures dispositions sont inutiles si la valeur des troupes ne rompt les obstacles qui leur sont opposés, & je ne sais pas ce qu'on peut humainement attendre d'eux.

César battit Pompée à Pharsale, & subjugua dans cette journée l'Empire romain. Il n'est pas nécessaire de chercher des défauts dans l'ordre de bataille de ces deux grands

Généraux conſommés dans le métier des armes, & dont les actions avoient toujours été ſuivies de la victoire. Il eſt probable qu'ils n'avoient rien négligé pour aſſurer le ſuccès de cette journée, & qu'ils avoient donné leurs ordres en conſéquence. Mais on peut croire que l'armée de la République, compoſée alors de troupes moins diſciplinées & moins braves, quoique ſupérieures en nombre, abandonna le terrein après une légere réſiſtance; & que Céſar, par l'ordre & la valeur de ſes légions, a triomphé de la lâcheté de ſes ennemis. L'expérience & la capacité des chefs ne ſont pas ſuffiſantes pour vaincre : ces vertus ouvrent le chemin à la victoire; mais l'ordre, l'obéiſſance & la valeur du ſoldat, déterminent les heureux ſuccès.

On obſerve encore pour regle dans l'attaque, de commencer l'action de bonne heure, comme à la pointe du jour, ſi on eſt ſupérieur en nombre & qu'on ait lieu d'eſpérer la victoire, afin de profiter du reſte de la journée pour ſuivre l'ennemi &

multiplier ses avantages : mais on attaque plus tard, quand le succès est douteux, afin de profiter de la nuit pour faire sa retraite si on est battu.

Passons à ce qui s'observe quand une armée attend l'ennemi de pied ferme dans son camp. Plusieurs raisons peuvent déterminer à prendre ce parti : on peut en voir quelques-unes dans l'article qui traite de la défensive. Pour soutenir les efforts de l'ennemi & l'attendre dans son poste, on choisit le lieu le plus avantageux qu'il est possible. Les ailes doivent être appuyées & couvertes pour éviter d'être tournées & prises en flanc. » Un axiôme de la guerre, dit le Roi de » Prusse, est d'assurer ses derrieres & ses » flancs, & de tourner ceux de l'ennemi ». Le front de l'armée doit offrir d'autres obstacles, ou suppléer au défaut du terrein par des redoutes, ou quelques ouvrages bien palissadés. Il dépend alors du coup-d'œil & de la volonté d'un Général en chef de régler l'ordre de bataille & la distribution des troupes.

Il

Il pàroît par ces diſpoſitions, que pluſieurs Généraux ſont revenus de l'habitude de haſarder toute la cavalerie ſur les ailes, & qu'on s'en ſert avantageuſement dans d'autres endroits où elle eſt néceſſaire. Il eſt évident que la diſtribution & l'effet de cette armée, contribue beaucoup au gain de la bataille, & qu'il lui faut un terrein propre à ſes évolutions rapides.

Les Généraux s'appliquent à connoître le fort & le foible de leur ſituation, pour ſe précautionner contre les ennemis qui attaquent ordinairement par les endroits les plus faciles. Il faut une attention particuliere pour l'emplacement de l'artillerie qui doit battre continuellement & flanquer l'ennemi qui ſe forme, cauſer de la confuſion dans ſes rangs & le rebuter avant de commencer l'attaque. Il eſt enſuite avantageux d'avoir un corps de réſerve qu'on emploie fort utilement pendant le cours de l'action.

Quand une partie de l'armée eſt battue, qu'elle perd ſon terrein & que l'ennemi

pénetre, il n'y a que la prudence & le sang-froid des Généraux qui puissent remédier à cet accident. On fait avancer la réserve & quelques régiments de la seconde ligne, tirés d'une partie de l'armée qui n'est pas entamée, pour attaquer l'ennemi & l'empêcher de se former : on se sert avantageusement d'un corps de cavalerie qui doit se porter au galop & attaquer tête baissée l'infanterie qui n'est jamais bien en ordre dans ces occasions. Pendant ce temps les troupes qui ont été battues doivent se rallier hors de la portée du canon : il sera dès-lors aisé de les reconduire au feu pour avoir leur revanche & chasser l'ennemi à leur tour.

Un Général, toujours fertile en ressources, ne désespere jamais du succès d'une bataille, pour quelques avantages que les premiers efforts ont procurés à l'ennemi : il a prévu d'avance ce qui peut arriver, & il prend le parti le plus avantageux pour apporter un remede prompt & violent : rien d'ailleurs ne caractérise mieux le mérite des Généraux, que les ressources qu'ils emploient

dans les cas preſſants, & qui les rendent ſouvent victorieux où d'autres ſuccombent.

Il eſt ſouvent plus facile de repouſſer l'ennemi qui a pénétré, qu'il n'eſt poſſible à un Général de retenir la fougue & la valeur immodérée des troupes, lorſque l'ennemi fuit devant elles ; ce qui les met en auſſi grand déſordre en pourſuivant, que les autres en fuyant. Ce tranſport déſordonné des troupes, tout-à-fait contraire à la diſcipline, a cauſé ſouvent la perte d'une bataille; car l'ennemi qui ſe retire, voyant les uns occupés à piller & d'autres marcher en confuſion, fait avancer les corps qui lui reſtent en ordre,& qu'il avoit deſtinés à faire l'arriere-garde, tire partie de ſa cavalerie, & bientôt, ſuivi du reſte de l'armée, termine l'action à ſon avantage.

Il me reſte à parler de ces actions où, les troupes occupées à défendre les parties de leur ſituation les plus intéreſſantes où l'ennemi s'eſt attaché, & le reſte de l'armée tenue en échec ſur tout le front, un corps de huit à dix mille hommes paroît ſur les

flancs ou sur les derrieres, & s'avance pour couper la retraite ou terminer la bataille.

Il est certain qu'un accident semblable est embarassant. Il est à craindre que les troupes qui se défendent, ne perdent courage, si le remede qu'on peut apporter tarde trop long-temps à dissiper leur surprise. Il est naturel que le Général qui commande l'armée, ait prévu ce qui peut arriver dans le cours de la bataille, & qu'il ait pris ses mesures en conséquence. Mais comme l'expérience démontre qu'un pareil accident peut arriver inopinément, on fait marcher en cette occasion la réserve suivie d'autres bataillons s'il est nécessaire, tirés des endroits où il y a le moins de danger, pour arrêter ce corps de diversion dans l'endroit où on peut lui disputer avantageusement le terrein, & où le petit nombre a quelque égalité sur le plus grand. On redouble alors ses efforts au front de la bataille, & quand on désespere du succès par l'avantage que l'ennemi a déjà gagné, & que ceux qui se défendent sont rebutés d'une attaque lon-

gue & opiniâtre, ce ſont de ces mouvements, où ſans trop réfléchir ſur le nombre des troupes, un Général quitte ſouvent ſon poſte pour avancer à grands pas ſur l'ennemi, ce qui termine en un moment la bataille. Les huſſards, chevaux légers ou des régiments de dragons doivent cauſer le plus de déſordre qu'il eſt poſſible dans les bataillons de l'ennemi, afin d'empêcher le ralliement & hâter leur retraite : mais cette cavalerie doit être ſoutenue d'une ligne de cuiraſſiers derriere laquelle elle doit ſe rallier en cas de beſoin, ſans quoi elle court à ſa perte. » Tous les mouvements auxquels l'ennemi » ne s'attend pas, dit le Roi de Pruſſe, le » ſurprennent, le jettent en confuſion & » décident de la victoire ». On agit avec prudence, & c'eſt une de ces occaſions, où, ſans trop s'emporter, on bâtit un pont d'or à l'ennemi qui ſe retire.

Quand l'ennemi eſt beaucoup ſupérieur en forces, il forme quelquefois une attaque environnante, c'eſt-à-dire qu'il attaque les flancs & le front d'une armée, tandis qu'un

corps de troupes, détaché à cet effet, gagne les derrieres & attaque en queue.

Deux armées peuvent se rencontrer & se donner bataille en marche; ce qui arrive quand une armée se retire & qu'elle veut soutenir & sauver son arriere-garde vivement attaquée. Alors l'affaire s'engage insensiblement & devient générale, ou quand l'ennemi veut gagner une position avantageuse ou s'approcher d'une de ses places où il a ses magasins, & que l'autre le veut prévenir & l'empêcher.

Enfin, il y a plusieurs méthodes pour attaquer & livrer bataille, qui demandent beaucoup d'art & de fermeté dans la défense; les Généraux consommés dans la pratique des grands mouvements militaires, peuvent avoir des maximes pour agir sur différents principes sur lesquels celui qui se défend doit se régler pour en tirer parti.

Le coup-d'œil, le sang-froid, des ordres donnés clairs & promptement exécutés, sont des présages certains de la victoire. Il est ensuite de l'honneur & du devoir des

troupes de faire des efforts qui aſſurent le gain de la bataille.

ARTICLE XXV.

Des avantages d'une bataille gagnée.

S'IL en coûte des peines & des attentions infinies pour amener les choſes au point le plus avantageux pour le ſuccès d'une bataille, un Général retire auſſi de grands avantages de la victoire.

La diminution des forces ennemies, le découragement de ſes troupes, ſes pertes en artillerie, en munitions, en chevaux, ouvrent le chemin aux ſuites les plus heureuſes. On pourſuit l'armée, ſon arriere-garde eſſuie tous les jours de nouvelles pertes. On prend ſes magaſins, on l'oblige à ſortir des états du Souverain, s'il y eſt entré, ou ſi la guerre ſe fait dans ſon pays, on profite de la victoire pour pouſſer & affermir ſes conquêtes. On s'empare des poſtes avantageux, on forme des magaſins pour la ſubſiſtance de ſon armée, on leve

des contributions, & on assure à ses troupes des quartiers d'hiver. Si l'ennemi a des places fortes, on ne perd pas de temps pour en faire le siege. Car on est toujours mal assuré & on n'ose rien risquer si on n'est pas maître de quelques forteresses pour mettre ses dépôts en sûrété & faciliter ses mouvements.

Au reste, il n'est pas suffisant de prendre des forteresses, il faut les mettre en état, réparer les défauts des ouvrages & leur donner une garnison, des vivres & des munitions pour soutenir au moins trois mois de tranchée. L'approvisionnement d'une place coûte beaucoup, mais cette dépense paroît remboursée par les ressources qu'on en retire, comme on l'a vu pendant la derniere guerre. Le gain d'une bataille ouvre souvent les portes de ces forteresses qui paroissent imprenables. L'ennemi éloigné, hors d'état de secourir ses places & d'y mettre de fortes garnisons, semble porter l'assiégé à capituler.

ARTICLE XXVI.

Des ſuites d'une bataille perdue.

Il eſt nuiſible & dangereux à la guerre de perdre une bataille, & l'article précédent montre aſſez ce qu'on riſque quand un ennemi entreprenant ſait profiter de ſes avantages, qu'il a une connoiſſance parfaite du pays, & qu'il ne perd aucun moment pour profiter de ſa victoire.

Les pertes qu'on a eſſuyées pendant l'action ne ſont pas les plus conſidérables, mais celles qui ſuivent la bataille, comme d'abandonner un pays qui procuroit des avantages pour la ſubſiſtance des troupes & la ſituation de l'armée, & la voir affoiblir de jour en jour par les priſonniers, les déſerteurs & les malades, voir ſa cavalerie ruinée, ſon artillerie diminuée, & le reſte en mauvais état, ſur-tout ſi on a de longues marches à faire par de mauvais chemins, ſe voir enfin ſouvent ſans magaſins, les fortereſſes aſſiégées, ſon pays gâté à la diſcrétion des enne-

mis, & les meilleurs projets déconcertés.

Plusieurs ont tort de croire qu'une bataille perdue n'est qu'une blessure qui se guérit par le premier avantage qu'on remporte. L'ennemi peut avoir fait de grands progrès avant qu'un Général soit en état de reprendre sa revanche, de faire oublier à ses troupes les pertes precédentes, de former de nouveaux soldats (1) pour remplacer le nombre de ceux qui sont perdus, d'effacer dans leur esprit la crainte de l'ennemi victorieux, & de faire succéder à cette peur le mépris, la fierté & l'heureux présage d'une victoire prochaine.

Il y a des batailles qui sont plus nuisibles les unes que les autres, & les suites qu'elles produisent dépendent des circonstances

---

(1) *De nouveaux soldats.* Il est certain que mille soldats aguerris, bien exercés & disciplinés, ne sont pas remplacés par deux mille recrües. Le nombre a rarement décidé du sort de la guerre, mais bien la valeur du soldat discipliné, & l'intelligence des chefs, qui sont fort embarrassés quand ils doivent confier l'exécution de leurs projets à des troupes que le moindre péril épouvante, & qui peuvent à peine se servir des armes qu'elles portent.

du temps, & de la ſituation des armées. Celles qui ſe donnent au commencement de la campagne ſont plus dangereuſes, parcequ'elles influent quelquefois ſur le reſte des opérations juſqu'au quartier d'hiver : de même que celles qu'on livre dans l'arriere ſaiſon ſemblent de moindre conſéquence par l'impoſſibilité où paroît l'ennemi de profiter de ſa victoire pendant une ſaiſon où il a beſoin de repos ; & l'hiver donne le temps à l'armée battue de ſe remettre, s'il n'arrive aucun de ces accidents fatals qu'on ne peut prévoir : ce qui prouve qu'un Général, malgré toute ſa prudence pour éviter des ſuites fâcheuſes, ne peut ſouvent ſe précautionner contre la diſgrace de ceux à qui il a confié ſes ordres. Il y a même des pays où la perte d'une bataille entraîne des ſuites plus conſidérables pour les difficultés de faire retirer les troupes.

On lit dans l'Hiſtoire, qu'il y a eu des armées perdues & entiérement ruinées pour n'avoir pu faire de retraite : mais dans toutes les circonſtances, comme dans chaque ſai-

ſon, les batailles perdues ſont dangereuſes, les Etats du Souverain ſe dépeuplent par de nouvelles levées d'hommes, ſes tréſors s'épuiſent par les ſommes immenſes qu'il faut pour former de nouveaux magaſins, remonter la cavalerie, compléter l'artillerie: enfin, pour remettre l'armée en état de gagner ce qu'elle a perdu, outre que l'ennemi qui s'eſt avancé & établi dans le pays d'où il tire de fortes contributions, pouſſe ſouvent ſes conquêtes fort loin, ſans donner le temps de réparer les pertes.

ARTICLE XXVII.

De la retraite d'une armée après la bataille.

Le Chevalier Folard dit avec raiſon que pluſieurs Généraux ont réparé le tort que la fortune avoit fait à leur mérite, & ſe ſont acquis plus de gloire par une retraite ſavante, que s'ils avoient gagné la bataille; honneur qu'ils doivent partager avec les troupes & les Généraux inférieurs qui ont contribué

au ſuccès. Le haſard n'a aucune part à ce mouvement ; il dépend entièrement de la prudence du chef & de ſon attention à faire exécuter rigoureuſement ſes ordres.

Une retraite bien ordonnée eſt un chef-d'œuvre de l'art militaire, que la poſtérité reſpecte dans l'Hiſtoire des Grands hommes. La connoiſſance du pays qu'on doit traverſer eſt néceſſaire, afin de profiter des avantages des lieux, & punir l'ennemi préſomptueux.

Les Officiers particuliers de l'armée ne doivent jamais s'oublier dans ces circonſtances ; ils doivent, par leur fermeté, raſſurer le ſoldat découragé, l'obliger à ſuivre ſes drapeaux & à garder ſes rangs, afin d'éviter la déſertion. On emploie la rigueur pour le tenir à ſon devoir, & la douceur pour le conſoler pendant une pénible retraite. On fait obſerver la diſcipline militaire, en réprimant le déſordre & la licence.

On fait enviſager aux troupes, du repos, de la gloire & du butin, auſſi-tôt que les affaires iront mieux. L'eſpérance d'un avenir

heureux rend plus ſuportables les maux préſents. On leur inſpire de la confiance en leurs Généraux (1), de la haine pour l'ennemi, & on les anime à la vengeance. Le ſoldat ſaiſit toujours les impreſſions que des Officiers habiles ſavent leur donner par leurs diſcours.

Une armée aguerrie & diſciplinée a un grand avantage pour faire ſa retraite. La déroute pendant l'action n'eſt jamais générale : il eſt facile aux Officiers de rallier en peu de temps les troupes diſperſées, & de les faire marcher en ordre ; ce qui les rend auſſi redoutables qu'avant l'action. La diſ-

---

(1) *En leurs Généraux.* Il eſt de la prudence de vanter le mérite des Généraux ſous leſquels on eſt commandé, afin d'augmenter la confiance & l'amour du ſoldat pour ſes chefs, ce qui fait un effet merveilleux pendant l'action. On lui diminue les pertes dont il a été témoin, & on lui fait entrevoir un avenir plus heureux, de crainte qu'il ne perde courage & ne déſerte. Cette politique militaire entretient la valeur & la bonne volonté des troupes, & au lieu de la crainte, elle fait naître du mépris pour leurs ennemis. Le ſoldat veut être flatté dans le malheur, ou il ſe rebute, & les peines que la fatigue lui fait ſouffrir dégénerent ſouvent en lâcheté.

cipline empêche que le ſoldat ne s'écarte pour piller, ce qui ruine l'armée; car une partie ſuccombe à la vengeance du payſan (1), & l'autre périt par le fer de l'ennemi. Elle tient les troupes unies & les fait marcher en ordre pour être en état d'arrêter les efforts de l'ennemi.

Je diſtingue deux ſortes de retraites; celle qui ſe fait dans un pays de chicane, où l'armée peut profiter des poſtes avantageux, des rivieres, ou de quelques fortereſſes

(1) *Vengeance du Payſan.* Le payſan cauſe beaucoup de tort à une armée qui ſe retire, ſur-tout dans un pays qui n'eſt pas entièrement affectionné au Souverain. Il inſtruit l'ennemi des moindres mouvements, & chaque habitant ſert d'eſpion, comme je l'ai déjà marqué à l'article des poſtes. Il tue ceux qui s'écartent de l'armée, ſans épargner même les malades ni les bleſſés. D'autres font déſerter le ſoldat qu'ils conduiſent par des chemins détournés, & avertiſſent l'ennemi des moindres captures qu'il peut faire ſur les bagages ou ſur les détachements. Il faut de l'attention & des exemples ſévères pour remédier à ce mal, qui reſſemble à ces maladies lentes qui affoibliſſent & ruinent le corps inſenſiblement; & je crois, ſans paſſer pour politique, qu'on réuſſira plus aiſément à contenir par la crainte les habitants d'un pays où l'armée doit agir, qu'en travaillant à mériter leur affection, qui eſt toujours fort tardive.

pour arrêter l'ennemi, attendre un renfort ou gagner du temps : l'autre beaucoup plus difficile & plus dangereuse lorsque le manque de vivres la fait trop avancer, ou lorsque les pertes considérables qu'on a faites obligent une armée de se retirer par de longs & mauvais chemins, pour se rapprocher des vivres, de ses frontieres, couvrir une place, ou pour éviter la supériorité de l'ennemi.

Un général qui se retire profite de tout ce qui peut nuire à son adversaire, quand le temps & les circonstances le permettent : il se retranche dans des défilés, fait faire des abatis, fait occuper les villes & les châteaux avantageusement situés. Mais pour tirer avantage de ces postes & ne pas perdre de monde inutilement, il faut faire rendre compte & examiner scrupuleusement la conduite de ceux qui sont destinés à les défendre.

Les rivieres sont encore avantageuses, quand on peut les passer librement & défendre ensuite leurs bords. On observe l'avant-

l'avant-garde de l'ennemi, & on l'attaque quand elle marche avec peu de précaution ou qu'elle eſt trop éloignée de ſon armée. Quelquefois on lui dreſſe des embuſcades pour arrêter ſes mouvements trop rapides.

Les camps & la poſition qu'on prend pendant une retraite ſont dignes de la derniere attention. Il eſt avantageux de camper les troupes derriere un défilé, ce qui retarde l'ennemi & l'empêche d'incommoder beaucoup la marche du lendemain. Quand on eſt obligé de camper dans la plaine, & quand on ne peut ſe couvrir d'une ville, de chemins creux, d'un grand marais, ou de quelques autres défilés, on décampe avant le jour & ſans bruit, afin que la nuit, qui cache l'heure du départ, ſerve d'obſtacle à l'ennemi & retarde la pourſuite.

Dans les pays montagneux la cavalerie marche en avant; elle eſt ſuivie de l'infanterie qui doit défendre les défilés pour arrêter l'ennemi & favoriſer la marche. On voit par là que l'ordre de marche, donc

nous parlerons bientôt, se change selon la forme du pays par où l'armée passe.

La supériorité de l'ennemi en chevaux, rend encore une retraite fort dangereuse, car on ne peut l'éviter par des marches forcées. Un Général est souvent obligé de s'arrêter, de perdre du temps & du monde pour résister à un corps de cavalerie bien conduit, sur-tout quand on traverse de longues plaines. Il n'y a que les embuscades & les marches de nuit qui puissent mettre l'armée hors de péril.

Quand un Général a disposé sa retraite sur le plan le plus avantageux pour empêcher l'ennemi de profiter de sa victoire, qu'il a réglé ses marches sur la connoissance du pays & l'emplacement de ses vivres; l'objet qui l'intéresse le plus est son arriere-garde qui doit assurer ses mouvements & inquiéter ceux de son adversaire. De cette arriere-garde dépend la sûreté de l'armée. Le nombre & la qualité des troupes dont elle est composée se regle, ainsi que les avant-gardes, sur la nature du pays où elles doivent

agir. L'avant-garde est ordinairement commandée par un Général actif & prudent, dont le coup-d'œil sait tirer parti des différentes situations qui se rencontrent pour retarder la marche ou combattre l'ennemi. Nos troupes légeres sont utiles à l'avant-garde ainsi qu'à l'arriere-garde, par l'habitude qu'ont ces troupes de combattre dans les défilés, sur les hauteurs & dans les bois, d'où il est difficile de les chasser quand elles ont pris poste & qu'elles sont bien commandées. Les hussards sont nécessaires pour observer de près les mouvements de l'ennemi, pour escarmoucher & prendre en flanc ou en queue les troupes qui attaquent en ordre.

Quand l'armée est engagée dans de mauvais passages qui retardent la marche, l'arriere-garde reste en bataille dans quelques endroits avantageux; elle doit tirer, être soutenue quand elle est attaquée par des forces supérieures. Elle est même souvent obligée d'attendre la nuit pour se retirer avec plus de sûreté: elle marche quelque-

fois par des chemins écartés & contraires, afin d'attirer & de tromper l'ennemi qui ignore la véritable route que suit l'armée.

Une armée qui se retire après la levée d'un siége ou la perte d'une bataille, marche souvent en différents corps, sur-tout quand il y a une chaîne de montagnes ou de longs défilés à passer. Les troupes subsistent plus aisément, elles gagnent du chemin, & ses colonnes séparées ont un point de ralliement où elles doivent se joindre. Elles observent de ne pas camper trop éloignées les unes des autres, de crainte d'être coupées ou enveloppées par l'ennemi sans pouvoir être secourues des autres corps.

Je finirai cet article par une réflexion du Marquis de Sainte-Croix ; » Tâchez, dit ce » Général, après une déroute, de conduire » l'armée dans un pays où par son abon- » dance & par l'affection que les peuples » portent à votre Souverain vous soyez » assurés de trouver de la subsistance, & » un passage libre pour recevoir des autres » Provinces des recrues, des remontes, de

» l'argent & tout ce qui eſt néceſſaire pour » remettre votre armée ».

ARTICLE XXVIII.

De la marche d'une armée pendant la retraite.

Le ſalut d'une armée, ainſi que les avantages qu'un Général peut ſe procurer pendant ſa retraite, dépendent des marches. Elles aſſurent généralement tous les mouvements d'une armée, & donnent de la ſupériorité à celui qui entend le mieux cette partie de la guerre & qui connoît aſſez le pays pour les bien diriger.

La ſcience des marches garantit une armée des ſurpriſes : elle la met en état de ſe défendre dans toutes ſortes de terreins & d'entreprendre ſur l'ennemi, quand l'occaſion s'en trouve favorable. Si une armée ſe retire, elle gagne l'avance, & ſi elle marche à l'ennemi elle le prévient.

Il y a pluſieurs méthodes pour mettre l'armée en mouvement. Les Généraux

forment leurs ordres de marches sur le nombre & la qualité de leurs troupes, sur la disposition de l'ennemi à poursuivre, & sur les obstacles qu'ils doivent surmonter dans la marche, comme rivieres, montagnes ou défilés.

Je suppose ici une armée mise en ordre, revenue de sa premiere frayeur & de la confusion où sont souvent les troupes après un échec considérable, le ralliement doit se faire le plutôt qu'il est possible; il dépend de l'attention des Généraux brigadiers, des Colonels & des Officiers qui doivent rassembler leur monde & former leurs divisions. La cavalerie est nécessaire pour couvrir la déroute d'une armée & arrêter celle de l'ennemi : elle doit être secondée de l'artillerie, laquelle par un feu violent doit modérer l'ardeur de l'ennemi victorieux. Quand on néglige ces précautions, le ralliement devient difficile & lent, & chaque pas produit de nouvelles pertes.

Le Roi de Prusse propose de se retirer sur quatre colonnes, voici son ordre de marche;

» L'infanterie de la ſeconde ligne de » l'aile droite, filant par ſa droite & ſuivie » de la cavalerie de la ſeconde ligne de » cette aile, formera la quatrieme colonne; » l'infanterie de la premiere ligne de l'aile » droite filant par ſa droite, ſera ſuivie de » la premiere ligne de la cavalerie de cette » aile, & formera la troiſieme colonne; » l'infanterie de la ſeconde ligne de l'aile » gauche ſuivie de la cavalerie de la même » ligne, formera la ſeconde colonne; l'in- » fanterie de la premiere ligne de l'aile » gauche, ſera ſuivie de la cavalerie de la » même ligne, & formera avec elle la pre- » miere colonne ».

Je n'ai rien voulu changer à la traduction élégante de M. Daesh, Lieutenant-Colonel Saxon. Ce ſeroit faire tort à la pureté de ſon ſtyle.

On voit par cette diſpoſition, que toute l'infanterie précede la cavalerie, qui ferme la marche, & qui doit être ſuivie de quelques régiments de huſſards pour la ſoutenir. On ne peut cependant pas toujours ſuivre

le même ordre, qui peut être aussi préjudiciable dans une occasion, qu'il est avantageux dans un autre.

Une cavalerie en ordre de bataille dans la plaine est un corps très respectable, mais rien de plus foible dans sa marche, sur-tout quand l'avant-garde trouve les défilés prévenus; qu'elle n'a pas le temps de s'arranger pour attendre l'ennemi; ou que le terrein lui étant contraire, elle est repoussée. Dans une occasion semblable, elle doit se replier sur l'infanterie, où elle causera beaucoup de désordre pour se mettre en sûreté. Il est souvent nécessaire de faire marcher la plupart de la cavalerie en avant, sur-tout quand on traverse un pays couvert & montagneux. L'infanterie agit librement dans ces terreins de chicane, & n'a besoin d'autres secours que de quelques escadrons qu'on laisse à l'arriere-garde.

La marche de l'armée, même dans sa retraite, est toujours précédée d'une avant-garde, afin de pouvoir garder des défilés & les hauteurs dont l'ennemi pourroit s'em-

parer. Elle eſt accompagnée de travailleurs pour accommoder les mauvais chemins, de même que des pontons s'il y a une riviere à paſſer. Il y a des occaſions où l'on envoie des corps entiers de ſept à huit mille hommes qui précedent l'armée d'une ou de deux marches, afin de s'ouvrir les paſſages que l'ennemi peut défendre.

Les retraites ne ſont jamais plus difficiles & dangereuſes, que lorſque l'ennemi a une cavalerie brave & nombreuſe, qui ne ceſſe de harceler pendant la marche. Celle des Turcs eſt autant redoutable par le nombre que par la bravoure de leurs Spahis ou cavaliers, qui, à la faveur de la légèreté des chevaux, ſe portent avec une promptitude étonnante ſur différentes parties d'une armée : & leur agilité à diſparoître, quand ils ne peuvent percer dans un endroit, eſt d'autant plus nuiſible qu'ils ſont en état de recommencer bientôt l'attaque ailleurs. Cette cavalerie craint le feu, l'ordre & la baïonnette de l'infanterie, & pénetre difficilement, quand elle marche ſerrée ; elle reſ-

pecté aussi la bonne contenance & le feu des escadrons rangés dans la plaine, lorsqu'ils sont bien épaulés, afin de ne pas être attaqués en flanc ni en queue. Mais en marche, la plus grande valeur les sauveroit difficilement d'être percés & enveloppés, lorsqu'ils ne sont pas secondés de l'infanterie.

On a vu pratiquer dans les marches, de placer la cavalerie entre deux colonnes d'infanterie : ce qui forme un espece de quarré long, dont l'avant-garde forme la partie supérieure, de même que l'arriere-garde la partie inférieure. Je crois que cet ordre de marche est avantageux ; car dans un pays couvert, la cavalerie est hors d'insulte, elle fait même la sûreté de son infanterie dans la plaine : car si l'ennemi profitoit d'une ouverture, ou perçoit la premiere colonne ; la cavalerie qui est derriere le recevroit le sabre à la main pour faire cesser & terminer le carnage. Des partis de hussards & de dragons cotoyent les flancs de la marche pour avertir quand ils aperçoivent l'ennemi, & le

reconnoître. Ils ſe retirent à temps derriere l'infanterie, laquelle, par un feu régulier par rangs ou par pelotons, arrêtera & ſoutiendra certainement les plus grands efforts; pourvu que les Officiers aient ſoin de diſſiper dans l'eſprit des ſoldats, ſur-tout des recrues, l'impreſſion que fait la courſe des chevaux & le bruit d'un corps de cavalerie qui attaque. On les raffermit en leur répréſentant que leur feu, l'ordre & leur contenance diſſipera bientôt l'ennemi; mais qu'ils ſont perdus s'ils tournent le dos ou s'ils ſe mettent en confuſion.

L'artillerie reſte partagée dans la ligne. On ſe ſert ſouvent des chariots à la ſuite d'une armée pour couvrir les ailes en cas d'attaque, dans une plaine où elles ſont mal aſſûrées, ou pour couvrir les flancs de la marche & ſe barricader quand on eſt foible en nombre. Il eſt certain qu'on riſque de perdre les chevaux & les voitures. Mais, comme dit le Marquis de Sainte-Croix, ce bagage riſque encore davantage d'être perdu, ſi une armée qui ſe retire eſt atta-

quée & battue dans sa marche ; & il vaut mieux perdre quelques chariots, & sauver l'armée, que de perdre l'un & l'autre.

Cette maxime est fondée sur plusieurs exemples qui démontrent la néceſſité de prendre ſouvent ce parti.

Il faut de grandes précautions pour paſſer une riviere pendant la retraite : quand l'ennemi cherche à profiter de cet avantage pour réuſſir ſans trop riſquer, il eſt néceſſaire de gagner une ou deux marches. On envoie une forte avant-garde avec des pontons, quelques ingénieurs, beaucoup de travailleurs & d'outils. On tire un retranchement qui enveloppe & couvre les ponts, derriere lequel on peut placer cinq ou ſix bataillons pour ſe défendre.

On le fait quelquefois plus grand, ſelon le temps & les circonſtances. On profite des hauteurs à portée, on éleve une fleche ou une redoute pour couvrir quelques pieces de groſſe artillerie deſtinée à démonter celle de l'ennemi, ou à tirer ſur ſa cavalerie. Dès qu'un pont eſt achevé, on fait paſſer les

chariots de l'armée, les bagages & quelques pieces de canon pour mettre en batterie de l'autre côté du fleuve. Pour mieux flanquer l'ennemi & favoriser le passage, une partie de la cavalerie & la seconde ligne commencent à défiler ; tandis que la premiere ligne reste en bataille pour contenir l'ennemi, elle se replie ensuite insensiblement pour passer. On fait rentrer l'artillerie postée sur les hauteurs hors du retranchement ; & l'arriere-garde, soutenue du feu des bataillons retranchés, se retire & défile à son tour. La retraite de ces dernieres troupes, sur-tout de celles qui sont retranchées, doit se faire à la faveur du feu de l'artillerie placée sur l'autre bord de la riviere, & qui ne doit discontinuer de tirer que quand les ponts sont levés.

On fait quelquefois passer sur des barques préparées à cet effet, les troupes retranchées, qui alors ne quittent leurs postes que lorsque les ponts sont ôtés. Rien de plus à craindre que la confusion dans ces sortes de passages : c'est aux Généraux, brigadiers &

quand ils sont repoussés : c'est beaucoup de gagner du temps. Quand l'armée est rangée en bataille, si la situation qu'elle occupe n'est pas trop bonne, qu'il soit difficile d'éviter d'être battu, quand l'approche de l'ennemi décourage le soldat & qu'on s'apperçoit de quelque confusion ; il est plus avantageux de marcher en avant, d'interrompre la manœuvre & les dispositions de l'ennemi & de l'attaquer : ce mouvement le déconcerte & ranime les troupes qui trouvent souvent plus de confusion que de résistance dans leurs adversaires. Il réussit d'autant plus facilement, que l'ennemi attaque souvent avec une partie de son armée, tandis que le reste, fatigué ou arrêté par quelques obstacles, n'est pas encore arrivé ni en état d'agir. L'Histoire semble approuver cette sage & prudente témérité, par le succès qu'elle a produit très souvent.

Il est des Généraux qui profitent de la nuit pour se retrancher, & attendent l'ennemi dans une position avantageuse, lorsqu'ils prévoient l'impossibilité de se retirer

sans

ſans combattre. Ce ſont des occaſions où le Chevalier Folard dit qu'il faut moins s'amuſer à conſidérer le péril qu'à le ſurmonter. On eſt alors obligé de réſiſter à l'ennemi victorieux avec une armée en mauvais état, diminuée & ſouvent découragée. On a cependant vu que dans ces occaſions la néceſſité de vaincre a opéré des prodiges ſur l'eſprit des ſoldats les plus timides.

Une ſeule nuit n'étant pas ſuffiſante pour former des retranchements bien ſolides, on éleve des redoutes qu'on garnit d'artillerie dans les endroits les plus favorables. On fait des abatis, & on ſe ſert des voitures pour couvrir quelques parties de l'armée trop expoſées & trop découvertes.

On recommande aux troupes de faire leur devoir, en leur repréſentant la néceſſité de battre l'ennemi, l'avantage qui en réſultera, & le danger d'être battu. On fait attention de ſe régler ſur la quantité de munitions qu'on peut fournir, afin qu'elles ne manqueut pas dans la ſuite : car il vaut

mieux tirer avec vingt ou trente pieces de canon bien postées & qui peuvent faire un feu durable, que de commencer avec soixante, sans pouvoir continuer.

D'autres Généraux préferent, en pareille occasion, de faire une contremarche & d'aller surprendre l'ennemi dans son camp, plutôt que de l'attendre de pied ferme. Car si la situation que l'armée occupe est trop avantageuse, il est probable qu'il différera d'attaquer, ou qu'il remettra la partie à un temps plus favorable : de sorte que les vivres se consumant inutilement, le danger augmente de jour en jour, & l'armée diminue par les prisonniers, les déserteurs & les malades. On peut choisir celle de ces trois maximes qui est la plus convenable ; mais il est toujours très dangereux de se trouver en de semblables extrémités.

Le but qu'on se propose dans une retraite est de conduire l'armée dans des lieux où elle puisse se remettre en état d'arrêter les succès de l'ennemi & de regagner la supériorité.

On sait que par la hardiesse de ses mouvements & par la science de ses marches, Annibal remporta de grands avantages sur les Romains, & que Rome épuisée de forces, alloit succomber au destin malheureux de toute l'Italie, si elle n'eût trouvé dans son sein un homme dont la grandeur d'ame & la science des armes arrêta les progrès du vainqueur, & qui par une défensive savante, sauva sa patrie, en préparant la ruine de Carthage. C'étoit ce *Fabius*, celui qui des Romains mérita à plus juste titre le surnom de *Maximus*. Pour mieux s'éclaircir de ces événements, qu'on lise les expéditions d'Annibal dans la seconde guerre punique de Polybe.

ARTICLE XXIX.

De la façon de suivre l'ennemi dans la retraite.

Il y a autant d'art à poursuivre qu'à se retirer; & la prudence & les précautions sont aussi nécessaires pour suivre l'ennemi dans

sa retraite, que la diligence & la prévoyance à un Général qui se retire.

Il ne suffit pas de faire des prisonniers, de prendre des drapeaux, des étendards, d'enlever quelques pieces d'artillerie, & d'augmenter le désordre le jour d'une bataille. C'est beaucoup, il est vrai; mais, comme dit le Chevalier Folard: Un Gé-
» néral doit s'imaginer n'avoir rien fait,
» tant qu'il reste quelque chose à faire. On
» doit pousser les fruits de la victoire; ou
» les lauriers se flétrissent bientôt dans les
» mains de ceux qui ne savent pas les cul-
» tiver ».

Il y a plusieurs réflexions à faire sur les avantages qu'on peut accumuler après la bataille, & ces réflexions faites d'avance, déterminent les Généraux à la donner comme je l'ai rapporté à l'article vingt-un. Plusieurs, par une juste prévoyance, se mettent en état, avant l'action, d'en poursuivre les suites si elle leur est favorable, afin de ne pas manquer de vivres en suivant l'ennemi, & de recevoir en peu de temps

un train d'artillerie & des munitions nécessaires pour faire un siege.

Dès que l'ennemi battu se retire & abandonne le champ de bataille, on envoie quelques régiments d'hussards ou de dragons pour augmenter le désordre & empêcher le ralliement des troupes dispersées & reconnoître sa marche. Ces troupes sont soutenues d'une partie de la cavalerie qui suit en ordre, & avance lentement, tandis que l'infanterie se range & se remet en bataille pour être en état d'exécuter les ordres des Généraux.

Quand l'action a été décisive (1) & complete, que l'ennemi affoibli se retire en désordre, on le poursuit ordinairement avec chaleur, & sans laisser à ses troupes le temps de se reconnoître, à moins que la journée

(1) *Quand l'action a été décisive.* Je passe ici sur le devoir qu'impose l'humanité de faire enterrer les morts & relever les blessés pour leur procurer du soulagement & la guérison ; de même que de remercier le Seigneur, qui est la cause de tous les événements, d'avoir favorisé ses armes.

ne soit trop avancée & que la nuit ne favorise sa fuite.

S'il y a un défilé dont l'ennemi puisse profiter après l'avoir passé pour en défendre l'entrée & retarder la poursuite du vainqueur, il est avantageux d'arriver quand la moitié de son armée est passée. Alors la cavalerie, soutenue d'un feu violent d'artillerie, fait effort pour couper les colonnes, culbuter l'arriere-garde & augmenter la confusion. Ces actions vigoureuses & hardies réussissent toujours, quand elles sont conduites avec ordre, malgré l'attention de l'ennemi à pourvoir à sa défense & à son défilé. Car les troupes une fois découragées & battues, pensent plutôt à se sauver qu'à opposer de la résistance.

Si elles profitent de la nuit pour faire leurs retraites & cacher leurs mouvements, on détache des hussards, dont quelques escadrons suivent de près l'arriere-garde de l'ennemi, tandis qu'une autre partie cotoye les flancs de sa marche, afin de faire prisonniers ceux qui s'écartent poiir dormir ou pour piller. Les Commandants de ces postes

ont attention de tenir leur monde en haleine, ſans leur permettre de deſcendre de cheval & de perdre un temps précieux à piller les maiſons ou à s'enivrer aux cabarets, de crainte d'être forcés de ſe rendre eux-mêmes priſonniers, comme on l'a vu arriver fort ſouvent. L'armée qui pourſuit, forme ſon avant-garde ſur le nombre & la qualité des troupes que l'ennemi oppoſe à ſon arriere-garde, & ſur la nature du terrein qu'elle doit traverſer.

Cette avant-garde évite les embuſcades par des parties de huſſards qui la précedent, & couvre ſes flancs : elle tâche de tenter toujours ſur l'ennemi & d'accumuler ſes avantages ſans donner priſe ſur elle, & même ſans s'écarter de l'armée qui la fuit, de crainte d'être coupée & de ne pouvoir être ſoutenue à temps. C'eſt l'affaire d'un Général vigilant & expérimenté, de bien conduire une avant-garde & de profiter des circonſtances favorables.

Quand l'ennemi traverſe un pays où les vivres & les fourages ſont rares; quand l'eau

ou le bois manquent, dans une saison où les froids sont excessifs, l'avant-garde saisit toutes les occasions pour obliger l'ennemi de s'arrêter & de se mettre en bataille, ce qui rendra ses marches pénibles, augmentera la durée de sa retraite ; les maladies & la désertion fondront le reste de son armée.

Dans tous les passages difficiles de montagnes, défilés ou rivieres, l'avant-garde doit chicaner l'ennemi, mais elle doit alors être soutenue, & l'armée doit la seconder à temps par de puissants renforts.

On incommode encore une armée qui se retire par des corps détachés, lesquels, marchant sans bagages, lui coupent la communication avec ses vivres, inquietent ses fourageurs, s'emparent des défilés par où elle doit passer ; ce qui l'oblige à se détourner pour éviter de perdre du temps & du monde à les forcer. Quand l'armée qui poursuit est assez nombreuse, & que les circonstances le permettent, elle fait des diversions pour prévenir un secours que l'enne-

mi attend, pour pénétrer dans son pays ; lui couper la communication avec ses forteresses, l'empêcher d'augmenter ses garnisons, de pourvoir ses places de vivres ou de munitions, enfin pour faire un siége & lui enlever une place de conséquence ; ce qui enchaîne la fortune, en ouvrant le chemin aux conquêtes les plus faciles. Car, quels plus grands avantages peut-on retirer d'une victoire, que de s'affermir dans le pays ennemi, d'y avoir une ou deux places pour mettre ses magasins & son dépôt en sûreté, de rendre sa retraite assurée, & d'obliger enfin l'adversaire de souscrire aux articles d'une paix dont on dicte les préliminaires !

M. de Vauban vouloit qu'en cette occasion, on attaquât la plus forte des places qui seroit à portée, parceque l'ennemi seroit alors moins en état avec une armée battue d'interrompre les travaux du siége d'une ville dont la garnison seroit découragée par l'approche du vainqueur & la nouvelle récente de la défaite de leur armée ; mais que, si on n'a pas d'artillerie, de munitions

& de vivres suffisants pour fournir à une entreprise de grande conséquence, on se contente alors, pour ne pas perdre de temps inutilement, d'assiéger des places de moindre résistance, ou d'employer son temps à d'autres opérations. Je crois d'ailleurs qu'une place située avantageusement & bien fortifiée, rapporte plus d'avantages que trois ou quatre autres de moindre conséquence. Car outre qu'elles coûtent beaucoup pour leur approvisionnement, elles affoiblissent par des garnisons nombreuses qui sont continuellement dans le péril d'être enlevées, pour peu que l'armée s'écarte & marche en avant.

L'ennemi qui se précautionne également contre les suites d'une journée malheureuse, dispose souvent ses marches & ses mouvements de façon que le vainqueur ne peut retirer de grands avantages de sa victoire; ce qui arrive, quand il y a une forteresse à portée, ou que son armée est encore en état de risquer une seconde fois la fortune des armes. Dans ce cas, il se retranche dans

une situation avantageuse ; il observe la conduite de son adversaire, & profite de ses fautes, afin d'arrêter les progrès de la victoire. On consulte alors ses forces & les circonstances ; mais il est toujours plus avantageux de pousser une offensive vigoureuse, de chercher l'ennemi & de le combattre, que de perdre du temps & d'attendre que son armée soit revenue de sa premiere frayeur, & augmentée par de nouveaux renforts.

Il y a des Généraux qui laissent retirer l'ennemi après la perte d'une bataille, sans beaucoup l'incommoder dans sa retraite, tandis qu'ils emploient leur armée à des opérations plus sérieuses.

ARTICLE XXX.

De l'attaque d'un camp retranché.

Je crois que cet article ne sera pas ici déplacé, parcequ'il arrive souvent qu'après la perte d'une bataille, ou à la fin d'une campagne, l'ennemi se campe dans une position avantageuse où il se retranche, afin de

conserver ses avantages ou d'arrêter les progrès de l'ennemi.

Quelques avantages que promettent des retranchements solides & bien tracés : que le choix du terrein favorise, rien n'est insurmontable à la guerre. L'œil pénétrant d'un Général se fraie un chemin au travers des écueils, & la nécessité de vaincre ne se rebute jamais par les apparences du péril. La vue des difficultés irrite souvent l'envie de les surmonter ; ce qui augmente la gloire d'un Général, quand la prudence peut s'accorder aux expédients nécessaires pour assurer le succès de son entreprise. La guerre ne consiste pas à éviter la bataille, mais on tâche d'amener les choses au point d'oser espérer la victoire.

L'audace des héros
Opere des miracles.

Philosophe de sans souci.

Je distingue deux sortes de camps retranchés ; ceux dont un retranchement continu qui couvre les flancs & le front d'une armée, s'étend d'une aile à l'autre ; & ceux qui ne sont retranchés que dans les parties foibles

& expoſées comme le centre ou les ailes; tandis que des marais, des abatis, des ravins ou d'autres obſtacles du terrein défendent les autres parties.

Ces deux moyens de couvrir une armée ſont ſouvent pratiqués & méritent beaucoup d'attention. Dans l'attaque, la connoiſſance du terrein, l'habileté & l'attention d'un Général, contribuent plus au ſuccès d'une action ſemblable, que la force & le nombre qui échoueroient probablement contre les obſtacles qu'on leur offre, ſi l'ennemi ne néglige rien dans ſa défenſe.

Je répete ici ce que j'ai dit au paſſage des rivieres; la force & tout l'avantage ſe trouvent d'un côté, mais la ſurpriſe, la ruſe, les feintes, la facilité d'embarraſſer l'ennemi par d'habiles mouvements, l'aſſurance & la valeur ordinaire aux aſſaillants, ſuppléent à tout, & levent les difficultés apparentes. Une armée retranchée avec tout l'art & les précautions imaginables, eſt ſujette à tout ce que l'ennemi peut pratiquer

de plus profond & de plus savant pour le déloger ou le battre.

On cherche à lui couper les vivres, à prendre ses convois, à empêcher ses fourages; on assiege une place & on fait des diversions pour l'obliger d'abandonner les avantages de sa situation. Mais ces maximes m'éloignent de mon sujet, je reviens aux principes d'attaque.

L'armée campe ordinairement à portée de l'ennemi, afin d'arriver à l'heure la plus favorable pour commencer l'action. Les différents chemins que tiennent les colonnes, ont un nombre d'artillerie & des munitions suffisantes pour remplir l'objet auquel elle est destinée. Cette artillerie marche à la tête de la colonne, afin d'occuper assez-tôt les postes avantageux pour ruiner les défenses de l'ennemi. Tandis que les troupes se forment, la cavalerie ferme la marche; elle se range derriere l'infanterie, & s'il est possible, hors de la portée du canon, n'y ayant rien à faire pour elle que le retranchement ne soit emporté.

Les flancs d'une armée retranchée sont les parties les plus foibles, les moins défendues & qui prêtent le plus aux manœuvres de celui qui attaque. Car une armée prise en flanc, doit changer sa position; de sorte que son front couvert & défendu lui devient inutile; mais il n'est pas toujours possible de forcer les ailes, & l'ennemi a souvent choisi un terrein tellement avantageux, qu'on est obligé de l'attaquer par l'endroit le plus fort. Dans cette occasion, où tout se décide par la force, il convient de rompre les obstacles par un feu violent d'artillerie qui précede l'action & rompt les flancs & le front des ouvrages qu'on veut emporter.

Les bombes ruinent les batteries; elles font beaucoup de tort & écartent la cavalerie à portée derriere les épaulements.

On fait plusieurs attaques, dont quelques-unes sont fausses, afin de mieux partager les forces & l'attention de l'ennemi. Dès qu'on est à portée, on comble les fossés avec des fascines, des sacs remplis de paille

ou de fumier ; tandis que les bataillons écartent les troupes qui gardent le parapet ; ils montent ensuite & doivent être soutenus, afin de rendre ce premier avantage décisif. Des travailleurs commandés exprès doivent ouvrir & applanir un espace du retranchement assez grand pour faire entrer de la cavalerie, qui n'attaque que lorsqu'elle est assez forte pour en espérer du succès.

Le canon doit alors flanquer par son feu ce point d'attaque qui fixera toute l'attention de l'ennemi. A mesure que les bataillons pénetrent, ils se rangent à côté les uns des autres pour étendre leurs fronts, hors ceux qui sont destinés à tirer & à marcher sur les flancs, pour écarter les troupes qui gardent le parapet.

C'est sur-tout aux endroits où l'ennemi a placé ses batteries, qu'il faut s'attacher dès le commencement ; elles sont toujours placées aux lieux qui dominent, & par conséquent les plus avantageux. On perd moins de monde en les attaquant & en les emportant de force, qu'en s'exposant à leur feu

pendant

pendant trois ou quatre heures d'attaque; & ce premier début aſſure ordinairement la victoire; car l'ennemi perd bientôt contenance, quand il ſe voit privé de ce qui faiſoit ſa sûreté.

On en rend l'abord praticable par un feu vif & continuel d'artillerie, & par les bombes qui ruinent en peu de temps les meilleures plates-formes. Les troupes, pour s'en rendre maîtreſſes, ſe ſervent de l'arme blanche & ne commencent à tirer que pour éloigner l'ennemi qui voudroit les reprendre. C'eſt d'ailleurs une regle générale de ne jamais s'amuſer long-temps à tirer contre des retranchements : ce ſeroit perdre du monde mal-à-propos, de tirailler contre des troupes couvertes & qui ne montrent que le bout de leurs fuſils. Il faut les vaincre par la hardieſſe & la vivacité des attaques réitérées & bien ſoutenues.

J'ai remarqué d'ailleurs que l'ennemi peut faire ſortir des troupes pour prendre en flanc celles qui attaquent. Il eſt néceſſaire de parer ce mouvement & d'y remé-

dier assez-tôt pour éviter la confusion & la fuite des siennes qui n'attaqueroient plus avec la même assurance. Des bataillons tirés de la seconde ligne, ou du corps de réserve, doivent marcher promptement pour arrêter l'ennemi & l'obliger à rentrer dans son camp; & comme il emploie souvent de la cavalerie à cette manœuvre, on se sert des mêmes armes pour le repousser.

Quand on s'est rendu maître d'une partie du retranchement, on donne le temps aux bataillons qui soutiennent l'attaque, d'avancer, de se ranger, & à la cavalerie de se former, afin d'achever par de nouveaux efforts la perte de l'ennemi. Les redoutes, les villages, les châteaux ou cassines, & les ouvrages détachés qui se trouvent à la tête du retranchement, qui flanquent & incommodent, doivent être attaqués dès le commencement; car on risque de perdre beaucoup de monde, & le succès est fort incertain tant qu'on ne s'en est pas rendu maître.

Les abatis doivent être tournés de

même que les marais : il eſt très difficile de les forcer de front & de pénétrer par ces endroits, pour peu qu'ils ſoient défendus.

Un Général qui a formé ſon projet d'attaquer, & prévu ce qui pouvoit arriver, remédie aiſément aux accidents qui ſurviennent, prévient l'ennemi dans ces circonſtances, & ne ſe rebute jamais d'un premier déſavantage; la multiplicité des attaques & la facilité de les renouveller aux endroits les plus favorables, eſt ce que l'ennemi a de plus à craindre, & ce qui doit produire la victoire. Comme auſſi un Général prudent ne ſe fiera jamais à l'heureux début d'une action : la bonne fortune demande autant de ſoin & d'attention pour conſerver les avantages qu'on a gagnés, que la mauvaiſe pour remettre l'égalité ou regagner ce qu'on a perdu ; l'ennemi a de grandes reſſources, quand il ſait les employer à temps pour repouſſer des troupes mal aſſurées, qui, animées par le premier ſuccès, avancent en déſordre & ſans retenue. Les Officiers doivent

se donner autant de peine pour former leurs divisions, & mettre leurs bataillons en ordre après avoir gagné du terrein, franchi un retranchement ou quelques autres obstacles, que s'ils avoient été repoussés & qu'ils voulussent rallier leur monde pour recommencer de nouveau. Il n'y a jamais que l'ordre & la discipline de l'assaillant qui forceront l'ennemi à la retraite; & sans ces deux vertus nécessaires, la bravoure, jointe aux meilleures dispositions, n'effectuera jamais rien de certain.

Les camps retranchés derriere une riviere, doivent être forcés par les flancs; l'attaque en est difficile, mais elle réussit souvent par la prévoyance, l'action & l'adresse des Généraux. Il est question de passer la riviere, de surprendre, & de battre ensuite l'ennemi ou de se retirer en ordre. Ces trois objets méritent des réflexions particulieres. Les camps retranchés sous le canon d'une place occupent encore une position très respectable: on les attaque par surprise & avec les plus grandes précautions.

On ne peut entamer qu'une aile ou une partie de l'armée ; car l'autre eſt ordinairement appuyée au glacis de la ville qui eſt défendue par le chemin couvert, les ouvrages extérieurs & l'artillerie des remparts. La nuit eſt le temps le plus favorable pour ces ſortes d'expéditions, qui ſe font deux heures avant le jour ; les terreurs paniques & la confuſion qui préſident ſouvent aux affaires nocturnes, contribuent beaucoup à la défaite de l'ennemi. Les batteries de la place deviennent inutiles ; car l'obſcurité qui dérobe les mouvements, empêche auſſi la direction de leur feu. Si elles tirent, elles feront autant de dommage à celui qui ſe défend, qu'à l'aſſaillant, ſur-tout s'il joint l'ennemi & qu'il s'approche aſſez près pour ne pas faire remarquer trop de diſtance entre les feux : ce qui ſerviroit de regle aux canonniers pour pointer les pieces.

Tous les Auteurs conviennent qu'il faut joindre l'ennemi avec l'arme blanche, parceque la mêlée fait taire entièrement le feu de la place, qui eſt le plus à craindre. Ce

seroit la meilleure méthode, & l'action seroit bientôt décidée, si le soldat vouloit l'adopter; mais, la nuit sur-tout, il faudroit se donner beaucoup de peine pour l'amener à ce point. Il s'imagine que le bruit qu'il fait en tirant, épouvante l'ennemi & l'obligera à se retirer, ce qui produit souvent un effet contraire.

Je finirai par l'attaque d'une armée retranchée devant une place, pour en faire le siege: lorsque l'ennemi assiege une ville & qu'il craint d'être incommodé pendant le cours de ses opérations, il se couvre d'une ligne de circonvallation (1), afin de résister

(1) *Ligne de circonvallation.* Lorsqu'un Général assiege une place, qu'il craint les tentatives d'un ennemi à portée, & qu'il n'a pas d'armées assez fortes en campagne pour opposer à ses mouvements, il se retranche pour mettre ses troupes à l'abri des surprises, & empêcher qu'aucun secours n'entre dans la place. Ce retranchement s'appelle ligne de circonvallation, parcequ'elle borde la circonférence de l'armée qui occupe toutes les avenues de la place. Le retranchement tiré du côté de la ville pour s'assurer contre les sorties d'une nombreuse garnison, se nomme ligne de contrevallation. Cette derniere n'est plus en usage. On supplée à ce travail par des redoutes élevées de distance en distance, & qui sont gardées par les piquets du camp.

aux attaques du dehors, ſans être obligé d'abandonner ou d'interrompre ſes travaux.

L'attaque de cette ligne, quelque bien conſtruite qu'elle puiſſe être, eſt moins difficile que l'attaque du retranchement d'un camp ordinaire, parceque le terrein eſt ſouvent contraire à celui qui ſe défend, & qu'une ſortie vigoureuſe de la garniſon peut beaucoup incommoder l'ennemi qui eſt obligé de partager ſes forces pour garnir & défendre les parties de ſon enceinte.

A cette attaque, ainſi que dans toutes les autres, il faut être informé du nombre & de la diſtribution des troupes de l'ennemi, des endroits les plus foibles & les plus avantageux pour pénétrer & forcer ſes retranchements, de la nature du terrein, & des meilleurs chemins pour faire marcher les colonnes. Sur ces éclairciſſements néceſſaires, le Général forme ſes diſpoſitions pour ſecourir la place, & détermine l'heure & le temps (1) pour attaquer. Quelques

(1) *L'heure, & le temps.* L'heure de l'attaque doit être réglée ; elle fait partie des diſpoſitions : on préfere la nuit,

regles générales pour forcer des lignes ou un retranchement, sont de former le plan d'attaque sur des connoissances certaines de leurs constructions & de la situation de l'ennemi, de bien instruire les Généraux chargés des différentes expéditions, afin d'éviter le retardement & la mésintelligence, de ruiner les flancs & les angles saillants par un feu supérieur d'artillerie, de multiplier les attaques à proportion de ses forces, de les soutenir & de ne pas se rebuter trop tôt.

La cavalerie, placée à une juste distance pour ne pas être trop éloignée ni trop exposée au feu du canon, doit être partagée aux endroits nécessaires pour protéger l'infan-

---

lorsqu'on veut surprendre l'ennemi & lui cacher la disposition de ses forces. Des Généraux préferent le jour pour mieux disposer leurs mouvements, profiter des fautes que fera l'ennemi & le frapper par le spectacle d'une armée nombreuse & bien disciplinée. Le temps s'accorde également aux circonstances. On attaque lorsque l'ennemi n'a pas encore achevé ou perfectionné ses ouvrages, ou lorsqu'affoibli par des maladies ou d'autres causes, il ne lui reste plus assez de monde pour garnir ses retranchements.

terie & faciliter le ralliement; il faut surtout empêcher le pillage, qui met les soldats hors d'état de combattre, & les rend sourds à la voix de leurs Officiers. Il est la source des plus grands désordres, & a causé la perte d'un grand nombre de batailles.

Avec ces précautions, & la discipline parmi les troupes, si nécessaire dans une armée, & qui dépend uniquement de la volonté & des attentions du corps des Officiers, un Général ne craindra pas d'attaquer l'ennemi derriere ses retranchements, & il sera toujours assuré de pouvoir se retirer en ordre, sans être poursuivi fort vivement, si, contre toutes les apparences, l'action avoit un succès contraire.

ARTICLE XXXI.

Des cantonnements & des quartiers d'hiver.

QUAND la rigueur de la saison vient interrompre les mouvements des armées, & que le soldat a besoin de repos pour se remettre des fatigues de la campagne: les

Généraux pensent à lui assurer cette tranquillité qui est le prix de ce qu'il a entrepris d'avantageux, & terminé glorieusement.

Les opérations d'une campagne ont pour but de remporter des avantages sur l'ennemi, de s'ouvrir le chemin à la victoire par des marches & des mouvements bien concertés, d'affermir les conquêtes par la prise de quelque place, & d'assurer enfin ses quartiers d'hiver.

Il est avantageux de les prendre dans le pays ennemi; mais il est dangereux d'abandonner le premier la campagne & de se retirer, lorsque l'ennemi tient encore ses forces nouvelles rassemblées dans un camp: car, quoique beaucoup inférieur en forces, rien ne l'empêcheroit de se procurer de grands avantages, & d'attaquer une partie ou même l'armée entiere séparée ou divisée dans ses logements.

Les précautions pour faire défiler les troupes sont différentes selon les circonstances & la situation de l'ennemi; car s'il étoit éloigné de plus de deux fortes marches,

on leveroit beaucoup de difficultés en le faiſant obſerver de près par la cavalerie légere & quelques poſtes d'infanterie ; de même que ſi on pouvoit ſe couvrir d'une riviere, on l'empêcheroit facilement de la paſſer ; mais s'il eſt à portée, on ſe méfie. C'eſt un temps critique qui donne occaſion au plus foible d'entreprendre ſur le plus fort.

Il y a trois points que les Généraux obſervent pour mettre l'armée en quartier.

1°. La façon de les occuper.

2°. Le choix des quartiers & la diſtribution des troupes.

3°. Les précautions pour aſſurer ces quartiers & les moyens de ſubſiſter.

Premier point. Lorſque les villages & les lieux voiſins de l'armée ne peuvent plus fournir les fourages, que les convois ſont arrêtés par les chemins devenus impraticables, & que l'armée diminue par des maladies, les Généraux de part & d'autre, cherchent à s'approcher de leurs vivres, & à aſſurer aux troupes ce repos tant mérité.

On commence ordinairement à faire cantonner (1) la cavalerie : car leurs chevaux exposés nuit & jour aux injures de l'air, ne pouvant se coucher dans la boue, dépérissent en cette saison, & deviennent hors d'état de faire service. Elle occupe les villages les plus proches derriere le front, sans trop s'éloigner, afin d'être en état de paroître à la premiere alarme. Elle fournit aux grandes gardes & aux patrouilles comme auparavant ; elles sont même souvent doublées en ces occasions. L'armée doit occuper un camp avantageux & de difficile accès, ou suppléer au terrein par des retranchements

---

(1) *Cantonner*. Signifie la premiere démarche d'une armée, pour prendre ses quartiers d'hiver, lorsque le froid & les neiges obligent les troupes d'abandonner la campagne ; les régiments occupent les villages à portée, & se partagent de là dans des quartiers plus étendus. On ne recherche point la commodité dans les cantonnements, où il y a souvent deux régiments dans un village, & vingt à trente hommes dans une maison ; mais la possibilité de faire dormir le soldat dans une chambre chaude & hors de l'humidité.

On appelle encore cantonnement, lorsque l'armée se rassemble au commencement de la campagne & qu'elle resserre ses quartiers pour rentrer au camp.

afin d'empêcher l'ennemi d'attaquer & de le battre avant que les régiments déjà en quartier ne ſoient arrivés & formés pour les recevoir.

Quand on s'apperçoit que l'ennemi ne peut rien tenter, & qu'il commence à prendre ſes quartiers, on élargit la cavalerie, & une partie de l'infanterie occupe les villages à portée ; & ainſi ſucceſſivement juſqu'à ce que toute l'armée ſe trouve ſous le toit. Si l'ennemi n'eſt pas éloigné, & qu'une ſeule marche puiſſe l'amener, l'artillerie reſte au camp, & les régiments envoient des piquets qui ſe relevent toutes les vingt-quatre heures pour la garder ; les védettes reſtent placées devant le camp, & le ſervice s'y fait comme ſi l'armée étoit ſous les tentes qui reſtent tendues. L'infanterie comme la cavalerie doivent être diſpoſées, & les chemins doivent être rendus tellement praticables, qu'au ſignal de quelques coups de canon les régiments puiſſent occuper dans une heure de temps le même terrein qu'ils ont quitté, & ſe retrouver en bataille.

Chaque régiment fait reconnoître le meilleur chemin qui conduit au camp : on prend différentes routes pour éviter la confusion & le retardement, pour se rassembler plutôt. Les soldats doivent être guetrés & habillés deux heures avant le jour, afin qu'ils n'aient qu'à prendre leurs armes & marcher. Les Généraux se logent à portée de paroître à temps à la tête des divisions.

Mais, quoiqu'on préfere toujours la sûreté à la commodité des cantonnements, les circonstances ne sont pas toujours les mêmes : un Général préfere souvent de faire quelques marches pour s'approcher de ses magasins, pour couvrir son pays, & pour mettre son armée en état d'agir dans la campagne prochaine avec vigueur. L'ennemi ne peut pas même toujours resserrer ni incommoder les quartiers d'hiver. Dans ce cas, on cherche à procurer de l'aisance & du repos aux troupes pendant cette saison.

Deuxieme point. J'ai remarqué qu'il étoit avantageux de prendre ses quartiers d'hiver dans le pays ennemi. Personne ne discon-

viendra de cette maxime & des avantages ſans nombre qu'elle produit : mais ce pays ne doit pas avoir été entièrement ruiné, afin que l'armée puiſſe ſubſiſter, ni être trop éloigné du ſecours qu'on peut recevoir de ſes frontieres, ce qui rendroit la communication difficile, & retarderoit l'arrivée des convois, ſi on n'avoit pas établi de gros magaſins, & profité pendant l'automne du cours des rivieres qui ſe gelent en hiver.

L'ennemi ne doit pas avoir beaucoup de fortereſſes dans le voiſinage ; car les troupes ſeroient continuellement alarmées & expoſées aux tentatives de leurs garniſons nombreuſes, ce qui nous a ſouvent empêchés d'étendre nos troupes pendant la derniere guerre. Alors une partie de l'armée eſt toujours en ſervice, par les précautions qu'il faut prendre pour former & ſoutenir les avant-poſtes : les quartiers ſont trop reſſerrés, & les régiments affoiblis par les maladies, ne ſont ni habillés ni exercés.

Quand on eſt obligé de prendre les quartiers dans ſon pays, on a attention de couvrir

les endroits les plus foibles de la frontiere, les magasins, les forteresses, la capitale & les provinces les plus abondantes en chevaux, en denrées, & en hommes, afin que l'ennemi ne puisse les endommager par ses courses en hiver, ni incommoder les levées des recrues. Ces quartiers ont plus d'étendue que de profondeur, ce qui est toujours dangereux à cause que les régiments trop éloignés vers le centre du pays, ne peuvent secourir à temps ceux qui sont exposés, & qu'au lieu d'être soutenus, ils seroient forcés de céder leur terrein avec perte pour se replier en arriere. Il est facile d'enfoncer des troupes trop dispersées pour pouvoir se secourir mutuellement. Il faut des mesures proportionnées aux circonstances pour les établir avantageusement.

Il ne faut pas s'imaginer que ces réflexions soient des bagatelles dont on auroit tort de s'inquiéter ; j'ai vu plusieurs fois, sur les cartes de différents Généraux, l'arrangement des quartiers de l'ennemi, avec la liste du nombre d'infanterie & de cava-

lerie

lerie qui occupoient certains poſtes. L'ennemi tient également des eſpions chez nous; & c'eſt ſur ce plan qu'il forme le projet d'entreprendre, quand il en trouve l'occaſion favorable.

La diſtribution des troupes ſe fait par lignes & par brigades, quand le local permet cet arrangement, c'eſt-à-dire que toute la premiere ligne occupe les villages les plus près des avant-poſtes, & la ſeconde ceux de derriere : les Généraux ont leurs quartiers à portée de leurs départements. La cavalerie ſe loge dans les endroits abondants en fourrages, où elle peut arriver en peu de temps pour ſoutenir l'armée en cas d'attaque, & ne pas riſquer d'être ſurpriſe. L'armée a beſoin de repos pendant l'hiver, ſur-tout lorſqu'elle a campé tard & que les fatigues pendant la campagne ont été conſidérables.

Le quartier général & la réſerve d'artillerie ſont derriere ou vers le milieu de l'armée. Enfin, la ſituation des quartiers

d'hiver est avantageuse, quand elle prévient & rompt les desseins de l'ennemi, & qu'elle favorise les entreprises qu'on a médité de faire pendant cette saison.

Les mouvements des armées du Roi de Prusse, vers la fin de la campagne, tendoient toujours à se procurer des quartiers d'hiver avantageux. La longueur des marches, les entreprises difficiles & périlleuses, les siéges & le hasard d'une bataille, ne pouvoient mettre obstacle à ses desseins, persuadé de se remettre avantageusement pendant cette saison, & d'être ensuite en état avec ses forces reposées & augmentées, d'entreprendre sur ses ennemis, ou d'arrêter leurs progrès. Les Moscovites, qui se retiroient ordinairement vers les bords de la Vistule au mois de Novembre, ne l'inquiétoient plus beaucoup; ce qui lui donnoit occasion d'agir avec des forces supérieures. On ne put le déloger de cette partie de la Saxe qui s'étend depuis Freyberg à Leipsick, nommée les Erz Gebirg; ces environs étoient

en effet ce qu'il y avoit de plus avantageux pour lui : le pays étoit riche, peuplé & abondant. Freyberg, remarquable par ses mines d'or & d'argent, & Leipsick par ses richesses, & son commerce, lui fournissoient ce dont il avoit besoin : il avoit la communication par Witemberg & Targau, avec Magdebourg, le Brandebourg, la Lusace & la Silésie. La Thuringe, qu'il avoit derriere lui, fournissoit des hommes, des chevaux, & remplissoit ses magasins.

Troisieme point. Assurer les quartiers des troupes pour l'hiver, c'est le soin principal des Généraux. On doit même y penser d'avance, c'est-à-dire avant qu'ils soient occupés. Les neiges, les glaces, les montagnes ni leurs défilés, n'arrêteront pas l'audace active & entreprenante d'un ennemi, qui, assuré de surprendre un adversaire, n'omettra rien pour augmenter ses avantages, ou réparer les pertes qu'il a faites pendant la campagne.

L'éloignement, sa foiblesse & l'impossibilité apparente de réussir, le porteront d'au-

tant plus à entreprendre, qu'il sera persuadé de n'être pas attendu & de tromper ceux qu'il a envie d'attaquer : les abattis ni les retranchements ne l'arrêteront pas encore, s'ils ne sont défendus par des gens qui veillent à la sûreté de l'armée. Si on est prévenu, l'ennemi, quoiqu'inférieur en force, sera toujours supérieur aux endroits où il forme son attaque : il se rétablira, il coupera la communication des quartiers ; &, profitant de l'étonnement & de la confusion, il ne lui sera pas impossible de pénétrer plus loin, & d'obliger l'armée à se retirer.

On ne peut donner de regles aussi stables & certaines pour mettre les quartiers d'une armée en sûreté, comme il y en a pour ranger une armée en bataille ou défendre un camp ; cela dépend des lieux & de l'étendue qu'elle occupe. Il est avantageux d'avoir quelques places fortes devant l'armée, une riviere ou une chaînes de montagnes dont on fait soigneusement garder les passages.

Mais on ne peut se fier entièrement à

ces obſtacles muets qui ne garantiſſent pas toujours d'une ſurpriſe. On ne peut ſe confier qu'à la vigilance & à l'emplacement des avant-poſtes.

Les Officiers qui y ſont commandés, doivent donner avis des mouvements de l'ennemi, & les patrouilles de huſſards doivent continuellement être en campagne. On s'inſtruit des démarches de l'ennemi par des payſans ou des femmes qu'on envoie exprès pour voir s'il ne raſſemble pas des troupes & s'il eſt tranquille. Les voituriers qui conduiſent & emmenent des marchandiſes des endroits qu'il occupe, peuvent donner des éclairciſſements fort utiles. Les correſpondances ſont néceſſaires, & les eſpions, faits à ce métier, doivent rouler l'intérieur de ſes quartiers, comme la cavalerie doit obſerver les dehors.

Les poſtes détachés doivent être ſoutenus, avoir une communication libre avec l'armée & une retraite aſſurée, en cas qu'ils ſoient forcés.

Ces poſtes occupent les villages les mieux

ſitués ſur le front de l'armée vers l'ennemi. On préfere les bourgs fermés d'une muraille, afin de mettre le détachement à l'abri d'une ſurpriſe ; & on obſerve les mêmes précautions, dont j'ai parlé à l'article XVI. Ceux qui ſont les plus expoſés à cauſe du voiſinage de l'ennemi, ou des chemins par où il doit naturellement paſſer, ſe retranchent & ſe mettent en état de défenſe, afin d'arrêter ſes premieres démarches, & de pouvoir être ſoutenus.

Il eſt bon d'avoir quelques pieces de canon qui ne doivent pas tirer ſur les patrouilles, mais quand l'ennemi ſe diſpoſe à attaquer ; afin que le feu d'artillerie ſerve de ſignal à ceux qui doivent ſoutenir, pour marcher avec la plus grande diligence en avant, ou reſter ſur leurs gardes.

Ces poſtes ont leur cavalerie pour reconnoître, pour faire les patrouilles, & tiennent leurs vedettes pendant le jour. Quand il n'eſt pas néceſſaire de ſoutenir les endroits par leur peu d'importance, la difficulté de s'y maintenir ou le défaut de leur ſituation, on

ordonne aux détachements de ſe retirer à l'approche de l'ennemi ; le Commandant tient ſes ordres ſecrets. Il doit être inſtruit des chemins qui aboutiſſent à ſon poſte pour ne pas être coupé dans ſa retraite.

Par la diſpoſition de nos quartiers & la vigilance des poſtes avancés en 1761, il n'étoit pas facile à l'ennemi de nous ſurprendre ; & ces précautions nous mettoient en état d'entreprendre ſur lui avec avantage & ſans craindre de repréſailles.

Les avant-poſtes doivent être viſités fort ſouvent par les Généraux ; ſans quoi le relâchement & la négligence s'y introduiſent. Loin de s'endormir, on doit toujours craindre une attaque prochaine, lorſque l'ennemi a été quelque temps tranquille ; & imiter en cela le pilote prudent, qui travaille à mettre ſes voiles en état pendant un temps calme & ſerein, pour éviter les périls de la tempête, qu'il prévoit n'être pas éloignée.

On convient quelquefois d'une trêve ou ceſſion d'armes pendant quelques mois

d'hiver, mais cela n'empêche pas qu'on ne prenne les mesures nécessaires pour assurer ses logements : les avant-postes forment leurs chaînes sur le front de l'armée ; avec cette différence que les détachements ne sont pas si nombreux. On fait des patrouilles pour tenir les troupes en haleine, & pour empêcher la désertion, qui est toujours fort dangereuse dans le pays étranger, à cause que les habitants débauchent les soldats & les conduisent chez l'ennemi dont ils sont payés.

Ces précautions prises d'avance, garantissent l'armée contre les entreprises de l'ennemi, qui pourroit disposer ses quartiers de façon qu'en marchant sur plusieurs colonnes, il seroit en état d'attaquer au moment que la trêve finit.

Il n'est pas moins nécessaire de veiller à la subsistance des troupes qu'à leur sûreté, c'est une maxime de guerre ; car sans les vivres, une armée ne peut agir. C'est un fantôme à charge au pays ; fantôme qui se fond, se dissout, & disparoît en peu de temps.

Il eſt certain que l'abondance ne peut regner par-tout : c'eſt par cette raiſon que les hommes doivent ſe faire aux conjonctures, & non les conjonctures aux hommes. Il n'y a que les lâches qui murmurent dès la moindre privation, & ſe découragent : les braves en ſupportent de conſidérables ſans ſe plaindre, & n'en ſont pas moins terribles à l'ennemi lorſqu'ils en viennent aux mains. On pourroit citer une infinité d'exemples en l'honneur de ceux-ci ; mais la prudence & la prévoyance doivent amener ce qui eſt abſolument néceſſaire, comme le pain & le fourrage. On peut faire des arrangements pendant les quartiers d'hiver, qui ne ſeroient pas poſſibles en campagne lorſque l'armée eſt en mouvement & qu'elle marche d'un endroit à l'autre , parceque les mauvais chemins & l'éloignement retardent quelquefois d'un jour ou de deux l'arrivée des convois. Notre armée a toujours été bien pourvue pendant cette derniere guerre, bien qu'elle ſe ſoit trouvée ſouvent dans des lieux où la diſette étoit à craindre, & où il paroiſ-

ſoit impoſſible de ſubſiſter : ce qui prouve que la prévoyance opere des miracles. L'ordre & la diſcipline que les troupes obſervent pendant la campagne contribuent beaucoup à la facilité de ſubſiſter pendant l'hiver ; parcequ'alors le payſan, qui a renfermé ce qu'il a de meilleur, le donne pour la nourriture des troupes.

Pour aſſurer les vivres à une armée, il faut pratiquer ce qui a été obſervé pendant le cours de cette derniere guerre. On aſſemble dans des fortereſſes ou dans des endroits fermés d'une muraille, les farines & l'avoine : on forme enſuite des magaſins de fourrages, & on entretient une communication libre avec ces magaſins qu'on fait garder par des troupes. On oblige les villages des environs d'envoyer à l'armée des légumes, de la volaille & les denrées néceſſaires qu'on leur paie à un prix réglé. On leur délivre des paſſe-ports, & on leur donne toutes les sûretés pour venir & retourner librement ; on oblige les bouchers, & on leur fournit les commodités de ſe pourvoir de bœufs, de

veaux & de moutons (1). On fait veiller à la diſtribution des vivres, afin que l'abondance ne regne pas d'un côté & la diſette de l'autre.

Revenons maintenant aux quartiers d'hiver ; ce n'eſt pas ſeulement le temps de donner du repos aux troupes pour ſe remettre de leurs fatigues, mais de les habiller & de les augmenter. L'Etat doit livrer les recrues de bonne heure, afin qu'elles arrivent pour être exercées & miſes en état d'entrer en campagne. Le nombre d'hommes eſt peu à conſidérer dans une armée, mais ſeulement le nombre de ſoldats & de combattants capables de bien faire leur devoir.

Le mois d'Avril eſt deſtiné à former les

---

(1) L'uſage de notre miniſtere eſt de charger des Entrepreneurs de fournir à nos armées des viandes & des vivres à un prix convenu par leur traité. C'eſt le moyen d'aſſurer la ſubſiſtance des troupes. Quant aux fourrages, tantôt le Miniſtre de la guerre les met en régie pour le compte du Roi, tantôt il en charge une compagnie. Lequel des deux partis vaut le mieux & pour l'Etat & pour les chevaux ?

bataillons & exercer les régiments, même le mois de Mars, si la saison & le climat le permettent. La cavalerie exerce également les jeunes chevaux, les accoutume au feu & aux évolutions nécessaires, ce qui est d'une grande conséquence : les Officiers, loin d'épargner leurs peines pendant ce temps, doivent travailler, cultiver & faire éclore les lauriers qu'on moissonne pendant la campagne.

Le titre de MANUEL ou d'ESSAI que porte cet ouvrage ne me permet pas de m'étendre plus loin : j'aurois pu le grossir de plusieurs autres exemples remarquables que les Généraux nous ont donnés pendant la derniere guerre : mais on les trouvera dans l'histoire détaillée, avec l'ordre nécessaire pour faire comprendre la beauté & les suites des différents mouvements qui se sont faits.

FIN.

